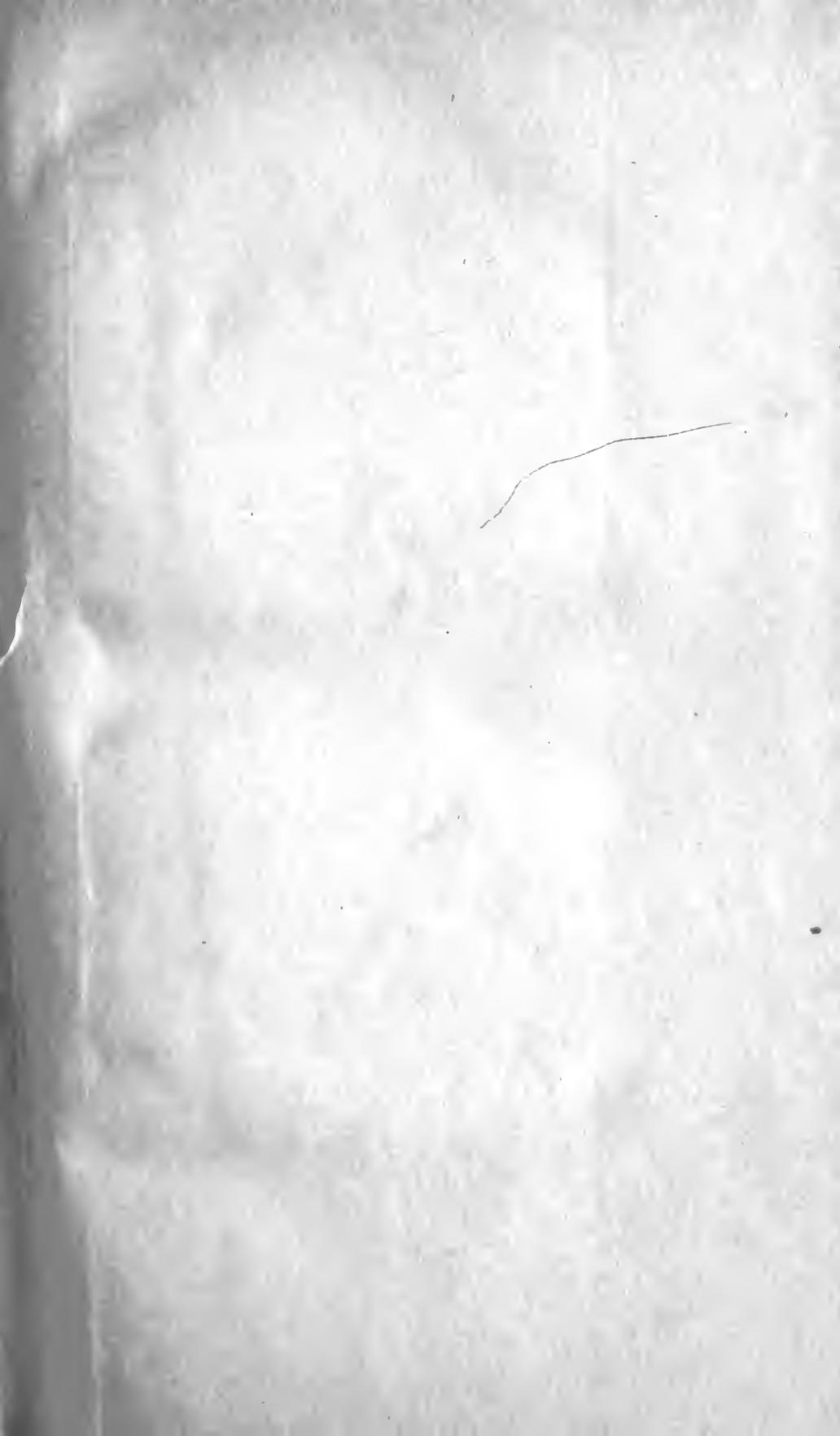




3 1761 06862881 7







1704
I

HISTOIRE

312 m

DES

CAUSES PREMIERES.

MISCELLANEOUS

AND

CAUSES OF THE

Batteux, Charles

1769

HISTOIRE

DES

CAUSES PREMIERES,

O U

EXPOSITION sommaire des pensées des
Philosophes sur les principes des êtres.

Par M. l'Abbé BATTEUX, Lecteur Professeur de
Philosophie Grecque & Latine au Collège Royal,
de l'Académie Française, & de celle des Inscrip-
tions & Belles-Lettres.



A P A R I S,

Chez SAILLANT, Libraire, rue Saint-Jean-
de-Beauvais.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Permission.

(1769)

PHOTIA

111

Quam bellum erat confiteri potius nescire
quod nescires! *Cic. de Nat. Deor.* 1. 30.

BD
532
B3

LIBRARY
729110
UNIVERSITY OF TORONTO

AVANT-PROPOS.

MON objet, dans cet Ouvrage, n'est point d'entrer dans de longs détails d'explications ou de preuves ; le seul titre d'histoire l'annonce. Lorsque je donnai, il y a plus de vingt ans, *Les Beaux Arts réduits à un même principe*, je n'avois d'abord eu dessein que de me tirer moi-même d'une multitude confuse d'observations, de réflexions, de règles, qui me fatiguoient sans m'éclairer. La même façon de penser, ou plutôt le même besoin, m'a conduit à cette nouvelle entreprise, d'autant plus nécessaire pour moi, que vivant par état dans le cahos de la Philosophie ancienne, j'étois obligé d'avoir de quoi répondre, spécialement sur la question des Causes. Ce ne sont donc point des dissertations que

vj *AVANT-PROPOS.*

j'offre aux Savans, qui d'ailleurs aiment à se faire à eux-mêmes leurs idées. Ce sont des especes de précis ou de résultats pour ceux qui, pressés d'autres études, veulent savoir à peu près, & sans trop de peine, si les spéculations de Pythagore, de Platon, des deux Zénons, d'Aristote même, sont des mines si précieuses, que nous ayons eu tort d'abandonner, ou que nous devons regretter. Je me contenterai par-tout de marquer les points capitaux des opinions, & de les appuyer d'une ou de deux preuves choisies entre les autres. Comme nous ne suivons qu'une même idée dans ses progrès de siècle en siècle, & de peuple en peuple, le concert ou la ressemblance des opinions fera souvent, par le seul coup d'œil général, une preuve plus forte que toutes celles de détail. Ne seroit-il pas temps enfin, après tant de si longs com-

mentaires, & tant de fois rebattus, sur les livres anciens, & sur-tout après tant de découvertes modernes, faites par l'étude directe de la Nature, de réduire aux termes qui lui conviennent, une érudition triste & laborieuse, qui ne nous apprend rien? Cette réduction fût-elle fautive, comme celle-ci le fera sans doute en plusieurs points, puisque dans les faits mêmes, plus aisés à saisir que les pensées, on se trompe quelquefois, elle vaudra mieux encore que de longues & seches discussions qui n'aboutissent le plus souvent qu'à faire naître un doute inutile, ou à retrouver une vieille erreur oubliée depuis deux mille ans. Si nous n'entendons point la pensée de Platon après des efforts suffisans, laissons Platon, & étudions la chose en elle-même. Cela est d'autant plus juste, que quand même nous entendrions la pensée de Platon,

nous serions encore obligés de la vérifier par l'étude même de la chose.

Aux textes qui seront employés dans ce volume, nous joignons dans un volume à part, mais qui doit naturellement accompagner celui-ci, le texte & la traduction en françois d'*Ocellus Lucanus*, de *Timée de Locres*, de la *Lettre d'Aristote à Alexandre*; trois ouvrages qui ont pour objet le système du Monde, & la formation des êtres, & qui, réunis avec les morceaux qui se trouvent traduits dans la *Morale d'Épicure* (1), formeront une collection de titres plus que suffisante pour juger de la Philosophie ancienne, qui se rapporte toute à la nature des Causes, à peu de chose près. Le travail ne fera pas long, parceque les ouvrages sont très-courts, &

(1) Ouvrage de l'Auteur, imprimé en 1758, chez Saillant, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais.

qu'ils ne feront point surchargés de commentaires, ni de longues remarques.

J'ai cru qu'il me seroit permis d'employer ici non-seulement les idées & les résultats de plusieurs Mémoires que j'ai donnés sur cette matiere à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, mais d'en prendre quelquefois des morceaux qui entroient dans mon plan. Sans cela, il eût fallu omettre des choses nécessaires, ou changer, sans aucun avantage, des formes indifférentes.



T A B L E

DES CHAPITRES.

OBJET, PLAN ET DIVISION DE
CETTE HISTOIRE, page 1

PREMIERE ÉPOQUE.

PENSÉES DES ANCIENS ORIENTAUX,
ET DES GRECS, DANS LES TEMPS
FABULEUX, SUR LA NATURE DES
CAUSES PREMIERES.

SECTION I.

PENSÉES DES ANCIENS ORIENTAUX ;

ART. I. *Ancienneté de la Philosophie*, 7

ART. II. *Cosmogonie de Moïse, ou Dieu
seul créateur de tous les êtres*, 16.

ART. III. *Pensées des Chaldéens sur les Cau-*

DES CHAPITRES. x)

- ses premières, ou la Lumière & les Ténèbres,* 25
- ART. IV. *Dogme des Perses, ou Oromaze & Arimane,* 34
- ART. V. *Doctrine des Égyptiens, ou Osiris, Isis & Typhon,* 49

SECTION II.

- ARTICLE I. *Idée des Grecs à l'arrivée des Colonies,* 88
- ART. II. *Théologiens des temps fabuleux, ou Linus & Orphée,* 97
- ART. III. *Mysteres d'Eleusis,* 107
- ART. IV. *L'unité d'un seul Dieu suprême connue de tous les peuples policés de l'antiquité,* 114
- ART. V. *Idées des Poètes Grecs dans les temps fabuleux, ou la Nuit & l'Amour, principes du Monde,* 155
- ART. VI. *Théogonie d'Hésiode, ou Jupiter & les Titans,* 170



SECONDE ÉPOQUE.

IDÉES DES PHILOSOPHES GRECS SUR LES CAUSES PREMIÈRES.

SECTION I.

PREMIÈRES PENSÉES DES PHILOSOPHES GRECS SUR LES CAUSES.

ART. I. *Coup d'œil général des systèmes*, 183

ART. II. *Thalès, ou l'Élément humide*, 203

ART. III. *Pythagore, ou les Nombres principes des êtres*, 211

SECTION II.

LES MÉTAPHYSICIENS.

ART. I. *L'École d'Élée, ou l'Unité de l'Être*, 226

ART. II. *Ame universelle du Monde.*

§. I. *Raisons spécieuses de cette opinion*, 245

§. II. *Système de Timée, ou Dieu & la Matière conciliés par l'Harmonie*, 256

DES CHAPITRES. xiiij

- §. III. *Expressions de Platon, ou le Mê-
me & l'Autre,* 275
- ART. III. *Héraclite & Zénon le Stoïcien, ou
l'Ame universelle confondue avec le Des-
sein,* 289

SECTION III.

LES PHYSICIENS. 323

- ART. I. *Aristote, ou les Natures acti-
ves,* 329
- ART. II. *Straton de Lampsaque, ou les Élé-
mens animés,* 353

SECTION IV.

LES MÉCHANICIENS.

- ARTICLE I. *Leucippe & Épicure, ou les ato-
mes sans qualités,* 363
- ART. II. *Anaxagore, ou les atomes revêtus
de qualités,* 372
- RÉCAPITULATION des opinions an-
ciennes sur les Causes premières, 387



TROISIEME ÉPOQUE,

PRÉCIS DES OPINIONS DES PRINCIPAUX PHILOSOPHES SUR LES CAUSES PREMIERES.

I.

Quinze siècles infertiles pour la Philosophie, 404

II.

Descartes & Mallebranche, 415

III.

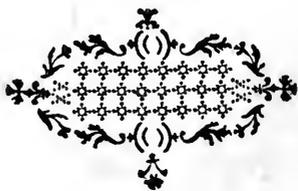
Cudworth & le Clerc, ou les Natures plastiques, 433

IV.

Spinoza, ou l'Unité de substance, 441

Leibnitz, ou les Monades, 446

Newton, ou l'idée des Causes par les effets, 450



T A B L E

C H R O N O L O G I Q U E

Des Philosophes cités dans cet Ouvrage.

ANAXAGORE de Clazomène , né la première année de la LXX^e Olympiade , (500 ans avant J. C.) mourut la première année de la LXXXVIII^e Olympiade (428 ans avant J. C.) Il demeura pendant 30 ans à Athenes , où il eut pour disciples Périclès & Socrate.

ANAXIMANDRE de Milet , né l'an 610 av. J. C. passe pour avoir remarqué le premier l'obliquité du Zodiaque.

ANAXIMÈNE , compagnon ou disciple d'Anaximandre , né vers l'an 556 av. J. C.

ARISTARQUE de Samos vécut dans le III^e siècle avant Jesus-Christ. Cléanthe le Stoïcien l'accusa d'impiété , pour avoir dit que la Terre avoit un mouvement.

ARISTOTE , né à Stagire en Macédoine 384 ans av. J. C. fut disciple de Platon , & précepteur d'Alexandre le Grand. Il ouvrit son école à Athenes ,

dans le Lycée. Il se retira l'an 324 à Chalcis, ville d'Eubée, & mourut âgé de 63 ans.

CARNÉADE, de la secte Académique, étoit de Cyrene en Afrique. Il naquit vers la CXLIIe Olymp. environ 216 ans av. J. C. Il effraya à Rome le vieux Caton, quand il parla un jour pour la justice, & que le lendemain il renversa tout ce qu'il avoit dit.

CLÉANTHE, né à Assus, ville de Lycie, succéda à Zénon de Cithium dans le Portique, vers l'an 264 av. J. C. & laissa la chaire à Chrysispe.

CHRYSYPPE de Soles, en Cilicie, successeur de Cléanthe, mourut âgé de 73 ans vers l'an 200 avant J. C.

DÉMOCRITE d'Abdere, naquit vers l'an 460 av. J. C. Il prit les leçons de Leucippe & d'Anaxagore, tous deux Atomistes. Il voyagea en Egypte & chez d'autres nations jusqu'à l'âge de 80 ans, & mourut, selon Diog. Laërce, à 100 ans, selon Lucien, à 108, selon Hipparque à 109.

DIAGORAS de Mélos, esclave & disciple de Démocrite, se sauva d'Athènes pour éviter la punition de son athéisme, vers l'an 416 avant J. C.

EMPEDOCLES, d'Agrigente en Sicile, né l'an 473 av. J. C. contemporain de Parménide & disciple d'Archytas, mourut âgé de 60 ans.

CHRONOLOGIQUE. xvij

ÉPICURE, né à Athenes dans le bourg de Gargette, l'an 342 av. J. C. se livra dès l'âge de 14 ans à l'étude de la Philosophie, & adopta celle de Démocrite; il donna ses leçons à Athenes, dans un jardin. Il mourut âgé de 72 ans.

EVHEMERE, de Tegée selon Plutarque, de Messene selon Polybe, fit un Recueil des épitaphes des Dieux, pour prouver qu'ils avoient tous été des hommes. Les Païens le compterent parmi les Athées. Il vivoit dans le IV^e siècle av. J. C.

HÉRACLITE d'Ephese, disciple de Xenophane & d'Hippasus, vécut dans le V^e siècle av. J. C. & mourut d'hydropisie à 60 ans.

HÉRODOTE d'Halicarnasse, né l'an 484 av. J. C. est le premier qui ait écrit l'Histoire.

HIEROCLÈS, Philosophe Platonicien dans le IV^e siècle de J. C.

HIPPASUS de Métapont, ou selon d'autres, de Crotona, dans la Calabre, entendit, dans sa jeunesse, les leçons de Pythagore.

LEUCIPPE d'Abdere, disciple de Zénon d'Elée & de Melissus, maître de Démocrite, florissoit vers le milieu du Ve siècle av. J. C.

MELISSUS de Samos fut contemporain de Leucippe.

MÉTRODORÈ de Lampsaque, disciple d'Epicure;

mourut avant son maître , étant âgé de 63 ans.

OCCELLUS LUCANUS , disciple de Pythagore , vécut avant Archytas de Tarente , dans le VI^e siècle avant J. C.

ONOMACRITE , Athénien , Poëte qu'on croit auteur des poésies attribuées à Orphée , vivoit dans le VI^e siècle av. J. C.

PARMÉNIDE d'Elée , disciple de Xenophane , vécut dans le Ve siècle av. J. C. Socrate , dans sa jeunesse , entendit ses leçons.

PHILOLAUS , disciple d'Archytas , naquit à Crotonne & vécut à Héraclée. Platon fit le voyage d'Italie pour le voir , & acheta de ses héritiers les ouvrages qu'il avoit laissés. Il vécut dans le VI^e siècle avant J. C.

PLATON , né à Athenes l'an 430 av. J. C. mourut l'an 348.

POSIDONIUS , né à Apamée en Syrie , s'établit dans l'isle de Rhodes , où Cicéron & Pompée vinrent l'entendre. Il vint à Rome l'an 53 avant J. C.

PYTHAGORE , né dans l'isle de Samos l'an 609 av. J. C. ou selon d'autres l'an 586 , ou même l'an 569 , entendit Thalès , Pherecyde , Epiménide ; il voyagea en Egypte & en Perse , & vint se fixer à Crotonne en Italie , où il enseigna pendant 20 ans. Il mourut âgé de 99 ans , selon d'autres , de 117.

CHRONOLOGIQUE. xix

SOCRATE, né à Athenes, prit la cigüe l'an avant J. C. 470, âgé de plus de 70 ans.

STRATON de Lampsaque, successeur de Théophraste dans le Lycée, mourut vers l'an 270 avant J. C.

THALÈS, originaire de Phénicie, né à Milet 640 ans av. J. C. l'un des sept Sages, mourut environ l'an 548.

THÉOPHRASTE, né à Eresum, dans l'isle de Lesbos, disciple d'Aristote & son successeur, l'an avant J. C. 322, mourut l'an 286.

TIMÉE de Locres, ainsi nommé, parcequ'il étoit né en cette ville, vécut dans le V^e siècle avant J. C. Platon le vit dans son voyage d'Italie.

XÉNOCRATE de Chalcédoine, disciple de Platon, succéda à Speusippe dans la chaire de Platon. Il mourut l'an 316 avant J. C.

XENOPHANE de Colophone, né vers l'an 620 avant J. C. vécut plus d'un siècle.

ZÉNON d'Elée, disciple de Parménide & de Mélissus, fut le maître de Leucippe & de Périclès. Il vivoit dans le V^e siècle avant J. C.

ZÉNON de Citrium, ville de Chypre, fondateur de la secte Stoïcienne, à laquelle il présida pendant

XX TABLE CHRONOLOGIQ.

58 ans. Il fut contemporain d'Antigonus Gonatas, roi de Macédoine, dans le III^e siècle avant J. C. Il mourut âgé de 98 ans.



HISTOIRE



HISTOIRE

DES

CAUSES PREMIERES.

OBJET ET PLAN DE CETTE HISTOIRE.



CONNOÎTRE la nature des Causes, est de tous les objets de curiosité, le premier qui se présente à l'homme, lorsqu'il commence à réfléchir. Son propre intérêt le conduit à rechercher ce qu'il est lui-même, quelle est son origine, & quelle sera sa fin. Or ces trois questions supposent celle qui a pour objet la premiere Cause. Les Païens même l'ont dit : Tout tient à Jupiter ; *il est*

. A

premier & dernier. Tout ce que nous sommes, ou que nous pouvons être, part de ce point unique, & y revient.

Il n'est rien dans l'Univers qui n'aille à des fins. L'insecte qui rampe sous la poussière, cherche un objet : la plante a ses règles de végétation, qu'elle suit, quand rien ne s'y oppose : le ruisseau qui jaillit du rocher, a un penchant qui le guide : la pierre qui se détache de la montagne, m'étonne si elle connoît les loix qu'elle suit en tombant ; elle m'étonne encore plus si elle les ignore. On ne parle point des astres, ni de leurs rencontres, de leurs fuites, de leurs repugnances entre eux, & de leurs sympathies : c'est le premier objet qui frappe l'homme, qui l'intimide, & le jette dans cette inquiétude qui fait germer les pensées utiles. Est-ce une seule ame, se dit le Philosophe dans le silence de la contemplation, qui régite ce grand corps, dont je fais partie ? Est-ce un roi qui commande à des sujets ? Est-ce un pilote qui gouverne un vaisseau ? ou le vaisseau est-il

abandonné au caprice des flots ? Et moi , étonné , effrayé d'être , au milieu de tant de causes qui concourent ou qui se croisent ; au milieu de tant d'effets qui se suivent ou qui coëxistent , qui sortent du fonds de la nature ou qui y rentrent , suis-je une cause réelle , par moi-même , ou ne suis-je qu'instrument appliqué ? Ai-je des fins qui puissent être de mon choix , & des moyens relatifs à ces fins ? Suis-je moi-même une énigme pour moi ? Tel est l'objet de la question sur les Causes. Le temple est ouvert à tous ; & le sanctuaire fermé. Quand le Philosophe veut faire un pas de plus que le vulgaire , la majesté du lieu semble le repousser , & le rejeter dans la foule. Voilà en deux mots l'Histoire qu'on se propose de crayonner.

Si cette Histoire étoit faite comme elle pourroit l'être , elle seroit aussi piquante & aussi instructive qu'aucune autre , au moins pour ceux qui desirent de se connoître. On lit avec intérêt les récits des longues guerres ; on étudie avec plaisir

les efforts de deux rois, ou peuples rivaux, qui sont aux mains & qui balancent le sort des empires. Ici c'est l'inquiétude humaine qui est aux prises avec la Divinité ; & c'est du sort de chacun de nous en particulier qu'il s'agit. Dieu se montre au travers d'un nuage, qui ne laisse voir qu'une partie de ses attributs & de ses loix. L'homme inquiet & impatient, veut percer ce nuage, & emporter par son raisonnement la vérité toute entière. Les plus forts génies se sont livrés à cette entreprise dans tous les temps & de toutes leurs forces. L'expérience des siècles leur étoit inutile pour les conduire ou les mettre sur la voie. Ils n'avoient besoin ni du télescope pour rapprocher les objets, ni du microscope pour les grossir : ils avoient le seul instrument dont ils eussent besoin, la méditation profonde. Ils l'ont employé de toutes les manières, dans les différens temps, dans les différens lieux, dans les différens points de vue où ils étoient. Le résultat de tant de travaux peut-il n'être

pas intéressant pour un siècle tel que le nôtre, qui se fait gloire sur toutes choses, de penser & de réfléchir ?

J'ai choisi, non la Philosophie en entier, ni même une de ses parties, mais une seule de ses questions, comme les Poètes choisissent dans la vie d'un héros, une seule action, & pour les mêmes raisons qu'eux. Un corps qui est trop vaste ne peut être embrassé d'une même vue. En suivant cet objet unique, comme un fil tantôt plus gros, tantôt plus délié, selon les doigts qui l'ont formé ; d'une couleur ou d'une autre, selon les modes des temps, ou le goût des peuples, nous pourrons juger si la Philosophie a été une chose avantageuse par elle-même & dans tous les âges, ou seulement dans quelques siècles, selon le bon ou le mauvais emploi qu'en ont fait les hommes. Au reste, on entend ici par le mot de Philosophie, non l'étude de l'Histoire naturelle, ni la Physique expérimentale, ni toutes les recherches sur les effets de la nature, qui peuvent

être saisis par l'observation ; mais ce qu'on a voulu appeler l'explication de la Nature par le développement des causes, c'est-à-dire, des ressorts secrets & des fins. Pythagore comparoit les Philosophes aux spectateurs oisifs qui ne venoient aux Jeux olympiques ni pour combattre comme les athlètes, ni pour commercer à l'occasion des jeux, comme les marchands, mais seulement pour voir & pour juger. Seroit-il défendu au peuple assemblé de fixer à son tour ses regards sur ces spectateurs de profession, & d'exercer sur eux une partie des droits qu'ils exercent sur nous ?

Cette Histoire sera partagée en trois époques, dont la première comprendra les pensées des anciens Orientaux sur la nature des Causes premières, & celles des Grecs dans les temps qu'on appelle *fabuleux*. La seconde renfermera celles des mêmes Grecs, depuis Thalès & Pythagore jusqu'à Épicure. Dans la troisième on indiquera celles de quelques-uns des Philosophes modernes.

PREMIERE ÉPOQUE.

*PENSÉES DES ANCIENS ORIENTAUX
ET DES ANCIENS GRECS, SUR LA
NATURE DES CAUSES PREMIERES.*

Nous partageons cette époque en deux parties ou sections, dont la première aura pour objet les Orientaux, & la seconde les Grecs, dans les temps fabuleux.

SECTION I.

PENSÉES DES ANCIENS ORIENTAUX.

ARTICLE I.

Ancienneté de la Philosophie.

LES Historiens de la Philosophie fixent ordinairement ses commencemens au siècle de Thalès & de Pythagore, environ

600 ans avant J. C. & ils sont persuadés qu'au-delà de cette époque, les connoissances qu'avoit recueillies le genre humain, ne doivent point être regardées comme des connoissances philosophiques. Peut-être ne doit-on point les en croire, pour l'honneur même de la Philosophie. On auroit bâti des villes comme Babylone, Ninive, Thèbes, Memphis, Tyr &c; on y auroit élevé des monumens éternels d'architecture civile & militaire; on y auroit fait des loix, établi la police, cultivé le commerce, la navigation, les arts, réglé l'année, marqué les points fixes des saisons; en un mot, on auroit eu la société formée avec toutes ses dépendances pour le bonheur des états & pour celui des particuliers, pour la guerre & pour la paix, pour les besoins de nécessité & pour ceux de goût & de luxe, & tout cela avant qu'il y eût des Philosophes? A quoi donc auroit servi la Philosophie? Car nous parlons de celle qu'on dit être la maîtresse de la vie, la mère des loix, le flambeau & la regle

du genre humain. En est-il une autre?

Non-seulement cette Philosophie est née avant Thalès & Pythagore, il y a eu des Savans qui ont cru qu'elle est née avant le déluge. Et pourquoi, disoient-ils, les premiers hommes auroient-ils eu moins d'esprit, moins de curiosité, moins d'expérience que nous? car c'est tout ce qu'il faut pour devenir philosophe. Ce que nous appelons aujourd'hui Philosophie, a subsisté trois ou quatre cens ans chez les Grecs, deux cens ans tout au plus chez les Romains, qui même n'ont rien inventé, tant le cercle des pensées humaines est étroit: il y a environ cent cinquante ans qu'on s'en occupe en Europe (a): tous ces siècles cōfus bout à bout, font à peine la vie d'un de ces patriarches que nous représentent les livres saints. Qui auroit empêché un de ces héros millénaires de l'Écriture, dont l'Égypte égarée dans ses fastes, a fait autant de Dieux regnans, (1) de regarder au ciel & à ses pieds, & de faire

(1) Hérodote, II, 144.

une réflexion? Il n'en falloit pas davantage pour poser les fondemens de la Philosophie, s'il est vrai, comme il l'est, que la Philosophie n'est que l'art de nous connoître nous-mêmes, & nos rapports avec les autres êtres, pour nous perfectionner & nous conserver. Comme ces hommes avoient une force de corps supérieure à la nôtre, & par conséquent une tête aussi plus forte, & une ame sans doute plus vigoureuse, qu'ils vivoient autant que nos empires, qu'ils avoient par la tradition vivante de leurs peres & de leurs aïeux, avec lesquels ils passoient des siècles, & par leurs observations propres, une expérience personnelle, qu'à peine une nation entiere peut acquérir aujourd'hui pendant une longue suite d'années, qui les auroit empêché de raisonner entre eux sur le monde qu'ils avoient vu naître, & sur le travail de la premiere Cause, qui sembloit achever chaque jour sous leurs yeux de développer l'œuvre de la création?

Cain a bâti une ville. Combien de no-

tions renfermées dans ces deux mots ? Ce ne fut d'abord , si l'on veut , qu'un amas de chaumières ou d'autres creusés à côté les uns des autres : cependant cet essai grossier contenoit tous les élémens des secours mutuels , & les germes de toutes les industries. Quand le déluge arriva , l'an du monde 1656 , cette ville pouvoit être deux fois plus ancienne que Rome ne l'étoit sous Auguste , ou Athènes sous Périclès. Le besoin ou le desir du bien-être auroient-ils eu , dans ces premiers temps , moins de ressorts , que lorsqu'ils furent à demi satisfaits par l'invention des arts ? Les hommes sortans des mains de Dieu , auroient-ils été moins inventifs , moins industrieux que ne le furent les Autochtones d'Achaïe , ou les Faunes d'Hespérie ? Jubal travailla sur la musique pendant plusieurs siècles ; le génie & le sentiment vif qui lui avoient fait saisir les rythmes & les intervalles , l'auroient-ils toujours laissé aux premiers élémens ? Est-il plus difficile d'ajouter quelque perfection à ce qu'on a

trouvé, que de trouver ce qu'on n'avoit pas, & dont perfonne n'avoit aucune idée? Tubalcaïn a reconnu les métaux; il les a fondus & rendus dociles fous le marteau. Noé a conftruit l'arche; il a connu les animaux, leurs efpeces, leurs nourritures, leurs mœurs. Énos a établi un culte public, & consacré par des fêtes & des facrifices folemnels les idées qu'on avoit de Dieu, de fon pouvoir, de fa bonté, de fa juftice: tout cela pouvoit-il être fans un commencement de Philofophie?

Les hommes des premiers fiecles, nés avec un fens droit & libre des préjugés d'une éducation factice, qui prend quelquefois la molleffe pour des grâces, & les vaines subtilités de l'efprit pour de la fcience, n'avoient pas jugé à propos de faire des recueils de leurs rêveries métaphyfiques, pour fervir d'instruction à leur poftérité. Ils apprenoient à leurs enfans des faits, & les inftruifoient par des exemples: par les leurs, & par ceux de leurs antiques aïeux, quelquefois encore sub-

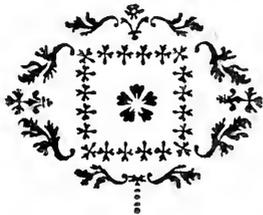
sistans au milieu d'eux , comme des monumens de plusieurs âges, qui montroient aux jeunes ce qu'il falloit faire pour vivre heureux. Ceux qui s'étoient livrés à la vie pastorale, employoient leur grand loisir à étudier la nature , à réfléchir sur ses opérations , à parcourir ses richesses : ils remarquoient les temps , les saisons , les variétés , les progrès de chaque espece : en un mot , ils observoient. Jouissant chaque jour des fruits de leur expérience , ils rendoient grâces à celui qui fait lever le soleil & qui répand la rosée. Dans la suite des temps , les descendans de Noé , devenus princes & rois , de pères de famille qu'ils étoient , s'occupèrent à régler la société , à établir l'agriculture & les autres arts de premier besoin , sur des principes solides & une pratique fixe. Il y en eut qui ouvrirent les vastes forêts , qui détournèrent le cours orageux des grands fleuves , qui desséchèrent les marais. D'autres rassemblèrent des armées pour arrêter le brigandage , quelquefois pour aller reconnoître

les contrées lointaines , & y laisser les arts capables de retirer les peuples de la barbarie où ils étoient tombés. Cependant on n'avoit point alors de Philosophie. On n'avoit point celle qui définit le plein & le vuide , qui calcule les forces centrales , qui sèche sur les causes de la pesanteur & du mouvement , qui creuse l'idée de l'unité & de la substance. Mais on avoit celle qui apprend aux hommes à user du monde , qui est fait , & à ne pas perdre leur vie à chercher comment ils auroient pu le faire , si Dieu ne l'eût pas fait pour eux.

Enfin , quand ils n'en auroient pas eu d'autre , il auroient eu du moins , celle *des Causes premières* , sans laquelle ne peut pas être tout homme qui pense , & qui pense à foi. Cette Philosophie , dans son commencement , n'étoit autre que la foi commune du genre humain. Mais cela ne l'empêchera pas de faire partie de l'histoire que nous écrivons.

Nous remontons au travers des temps ,

jusqu'aux plus anciens, & s'il est possible, jusqu'aux premiers dépôts des premières vérités ; jusqu'à ce premier anneau où commence cette longue chaîne d'égaremens & d'erreurs de toute espece, qui ont fatigué le genre humain pendant tant de siècles. On fait bien, sans qu'on le dise, que ces dépôts ne peuvent être que ceux de Moïse. Mais de quelque grande autorité qu'ils soient revêtus, (les vrais Savans n'en connoissent point de plus grande) nous ne les regarderons ici que comme les dépositions d'un témoin qui raconte ce qu'il a vu, ou qui rend littéralement ce qu'il a appris de ses peres.



ARTICLE II.

Cosmogonie de Moïse.

OU DIEU SEUL CRÉATEUR DE TOUT.

QUAND Noé sortit de l'arche , son premier soin fut de remercier le Dieu qui l'avoit sauvé des eaux. De tous ceux qui assistèrent au sacrifice , il n'y en eut pas un qui s'avisâ de regarder l'inondation du globe , comme un événement purement naturel. Ceux qui avoient ri de la prévoyance du Patriarche , avoient été la victime de leur sécurité. Toute la famille de Noé , pénétrée des mêmes sentimens que lui , ne respiroit qu'une reconnoissance mêlée de terreur.

Ces mêmes sentimens accompagnèrent les enfans de Noé , lorsqu'ils se répandirent dans les plaines de Sennaar. S'il se fût élevé dans leur cœur une pensée trop hardie , le moindre nuage , montant sur l'horison ,

rison, eût rappelé le souvenir des vengeances, & fait rentrer l'homme dans le devoir.

Il est donc hors de doute que les enfans de Noé eurent le même systême de Cosmogonie que leur pere. Or leur pere eut certainement le même que celui des Patriarches antérieurs au déluge, avec lesquels il avoit passé la plus grande partie de sa vie. Ainsi on peut assurer que Sem & Assur portèrent avec eux les idées des premiers hommes en Assyrie; que Cham les porta en Arabie, en Phénicie & en Égypte; & Japhet, ou son fils Javan, dans l'Asie mineure, & de-là dans la Grèce & dans l'Europe. La foi d'Adam, le culte d'Enos, l'époque de la création, & une bonne partie de ce qu'on avoit acquis d'expérience dans les sciences & dans les arts pendant quinze ou seize siècles, fut donc semé à peu près également par-tout l'Univers.

Ce fut dans cette source, commune à tout le genre humain, que Moïse puisa

les faits & les idées qu'il nous a transmises. Il étoit à portée. Il touchoit à Abraham, comme Abraham touchoit à Noé. Lévi, son aïeul, avoit vécu avec Isaac. Il y avoit des dépôts des traditions antiques, conservés dans les familles patriarcales; des fastes qui contenoient les suites des générations, les partages, les émigrations, les fondations de villes ou de colonies : on ne peut en douter; & ce fut de ces dépôts que Moïse tira l'Histoire de la Génèse ou génération du Monde. Nous pouvons donc la présenter ici, comme la plus ancienne & la première de toutes celles qui ont eu cours parmi les nations. Nous ne lui donnons dans ce moment d'autre avantage sur les autres, que celui de la date : nous l'avons dit.

« Dans le commencement, Dieu créa (1)
» le ciel & la terre; c'est-à-dire, les ma-

(1) Il y a des langues orientales où le mot *bara*, que la Vulgate rend par *creavit*, signifie *pondre*; mot qui répond à

celui de *meraephet*, qui est rendu dans la même Vulgate par *ferebatur*, & qui, dans l'hébreu, signifie *couver*. On verra ci-

ériaux de toute espèce qui servirent à former le ciel & la terre : c'étoit proprement le cahos. (1)

» La masse terrestre, vuide & nue, étoit
 » enveloppée d'eau, & ces eaux, envi-
 » ronnées de ténèbres, au-dessus desquel-
 » les souffloit l'esprit de Dieu ; » c'est-à-
 dire, que les parties terrestres étoient au
 centre, comme le sédiment de la matie-
 re ; que les parties aqueuses couvroient
 ce sédiment ; qu'un espace ténébreux étoit
 répandu sur les eaux ; & que dans cet es-
 pace étoit un principe d'activité & de mou-
 vement (2), qui travailloit sur les élé-
 mens jusques-là sans ordre & sans forme
 réglée. Il y a des Peres de l'Église qui
 l'expliquent ainsi.

« Dieu dit : Que la lumiere soit : & la
 » lumiere fut ; & il sépara la lumiere d'avec

après que l'œuf a été, dans
 toutes les fables cosmo-
 logiques, l'emblème du
 Monde naissant. Plin à
 dit : *Si omnes mundos na-
 tura una incubaret*, II. I.

(1) S. Aug. *de Civ. Dei.*
 8. 11.

(2) *Rouach*, dans toutes
 les langues orientales, si-
 gnifie *principe produc-
 teur*.

» les ténèbres ». Pour que cette séparation eût lieu, il fallut que la lumière fût rassemblée sur l'un des hémisphères du chaos, & les ténèbres sur l'autre ; de manière que la lumière circulant & chassant , pour ainsi dire, devant elle les ténèbres, qui la chassoient à leur tour, le soir succéda au matin & le matin au soir ; ce qui faisoit un jour : & *factum est mane & vespere dies unus*. Le même effet eût été produit en faisant tourner la masse entière sur elle-même, présentant tour à tour ses deux hémisphères aux ténèbres & à la lumière, qui seroient restées immobiles dans l'espace.

L'action de Dieu, ordonnant les parties de l'Univers, commença par le ciel, qui s'éleva comme une voûte, ou plutôt, qui fut rendu comme un pavillon : *Extendens cælum sicut pellem*. C'étoit l'ordre naturel & nécessaire. Il falloit dégager le Monde nouveau-né des langes qui l'enveloppoient.

Dieu travailla ensuite sur cet amas immense d'eaux qui couvroient la terre. Il

dit : aussi-tôt la plus grande partie de ces eaux se porta à une grande distance du centre, pour composer le firmament, ou l'étendue sphérique qui enveloppe la terre : le reste des eaux s'enfuit dans les bassins & les cavités du Globe terrestre, où il fut reçu, comme dans autant de vases : *Congregans aquas quasi in utre.*

Alors la Terre élevant de toutes parts sa large surface, se montra prête à recevoir des habitans. Couverte des germes de toute espèce que le Créateur y avoit semés par sa parole féconde, elle n'attendoit que l'action d'un ressort universel pour devenir un jardin délicieux, émaillé de fleurs, rempli de fruits.

Le Soleil parut dans le firmament : & fut le flambeau du monde, le principe de la végétation & de la vie, la règle des saisons & des temps.

Encore une parole : Les animaux s'élancent du sein de la terre ; l'air est peuplé d'oiseaux ; les mers sont remplies de poissons ; chaque partie a ses habitans. L'ou-

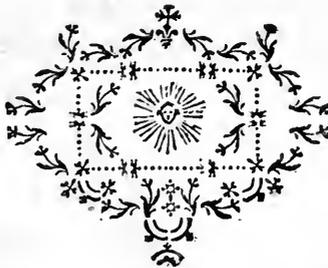
vrage du Créateur forme un tout où éclatent également la puissance, la sagesse, la bonté souveraine de l'auteur.

Mais parmi tant d'êtres vivans que Dieu raffasie chaque jour, il n'en voit point qui lui rende grâces avec connoissance, ni qui lui fasse l'offrande libre du cœur. De sa main il va former un animal plus saint que tous les autres. Il le doue non-seulement de la vie & du sentiment, mais de la raison & de la liberté. En lui résidera le domaine des biens répandus sur la terre : il en jouira sous la seule condition d'en rendre hommage au Maître suprême. Ce fut le dernier ouvrage de Dieu, après lequel il se reposa en lui-même pour jamais.

Telle est la manière dont Moïse confacre la croyance des premiers hommes, sur l'auteur & la naissance du Monde. Voilà les faits & les dogmes : Un seul & unique principe infiniment sage, bon, puissant, déterminé par son seul choix, tire le Monde du néant par le simple vœu de sa pensée, & fait commencer ensemble la ma-

tiere & les temps. Tout est beau, tout est bien dans l'ouvrage, parce que l'Auteur est sage, qu'il est bon, qu'il peut tout. Si dans la suite il s'y rencontre quelque vice, le même Historien en montre l'origine dans l'abus que quelques-unes de ses créatures ont fait d'une faculté, qui ne leur avoit été donnée que pour ajouter du prix à leur obéissance, & faire des présens gratuits du Bienfaiteur suprême, un titre de gloire & de récompense. Moïse s'arrêtera. Il n'entreprend point d'expliquer le secret de chacune des opérations de Dieu, ni de dire le *comment* & le *pourquoi*. Il ne discute point la nature de la matière, de l'esprit, de la substance; il ne cherche ni dans le plein ni dans le vuide les causes secretes du mouvement. Il n'eût tenu qu'à lui de se livrer aux conjectures & aux raisonnemens sur ces objets: il en avoit eu le loisir pendant les quarante ans qu'il passa en Arabie, à la tête des troupeaux de Jéthro. Il avoit le génie, les connoissances de son temps, l'imagination, l'expression &

mais il eût cru dégrader la majesté de son sujet, s'il eût mêlé dans son récit ses propres pensées. Son silence sur tout ce qui a piqué depuis si vivement la curiosité humaine, est une preuve de la profondeur de ses vues. Nous sommes restés, quoiqu'on en dise, en ce qui concerne les Causes premières, au point où il nous a laissés ; & si ce n'est pas lui qui a posé les limites, au moins nous les a-t-il montrées. Toutes les courses que l'esprit humain a voulu faire au-delà, ont été en pure perte ; on le verra par la suite de cette Histoire.



ARTICLE III.

*Pensées des Chaldéens sur les Causes
premieres.*

OU LA LUMIERE ET LES TÉNÉBRES.

CEUX des enfans de Noé qu'un fort heureux laissa dans la Mésopotamie, n'eurent pas besoin de beaucoup de temps pour y affermir leur établissement. En descendant de l'arche, ils n'eurent qu'à user des arts qui en descendirent avec eux.

Parmi les différentes familles qui se portèrent sur différens objets de besoin ou d'utilité, selon le goût ou le génie de leurs chefs, il y en eut qui se dévouèrent d'une façon spéciale à l'étude des choses saintes. Leur piété ayant attiré l'attention publique, ils obtinrent des Rois de Babylone des privilèges & une demeure à part, dans le voisinage de cette capitale, en tirant vers le golfe Persique & l'Arabie désér-

te (1). C'est-là qu'ils furent connus dès la plus haute antiquité sous le nom de *Chaldéens*. On prétend que ce fut d'une de leurs villes, de *Ur Chaldaeorum*, qu'Abraham partit pour suivre la voix de Dieu, qui l'appeloit dans la terre de Chanaan.

L'Histoire sacrée & profane s'accordent à regarder les Chaldéens comme les plus anciens des Philosophes. Doués de sagacité & de génie (2), placés sous le plus beau ciel du monde, & dans le sol le plus fer-

(1) Strab. L. 15.

(2) Cic. de Div. 2. 41.

Les Chaldéens, dit Hefychius, étoient des espèces de Mages qui possédoient toutes les sciences. Ils s'appliquoient sur-tout à l'Astronomie, & y firent tant de progrès, qu'ils parvinrent par leurs observations, à décider, comme Stobée nous l'apprend, « Que les comètes » sont des étoiles ou planètes qui se cachent » pendant quelque tems, » parce qu'elles sont très-éloignées de nous, &

» qui reparoissent quand » elles descendent vers » nous ; & qu'elles ne » semblent s'évanouir, » que parce qu'elles re- » tournent dans leurs ré- » gions, dans les profon- » deurs de l'Ether, com- » me les poissons dans le » fond des mers ». *Eclog. Phys. 63*. Si on jugeoit des Chaldéens par cet échantillon, ils auroient été non-seulement les plus anciens, mais les plus judicieux & les plus profonds des Philosophes.

tile, ils furent bien-tôt en état, par le loisir & l'abondance dont ils jouissoient, de faire des recherches sur les causes, & de remettre sur le tapis les opinions, qui probablement avoient déjà exercé les esprits avant le déluge.

Ils étoient philosophes dans la rigueur du terme, s'il est vrai, comme l'a dit Platon, que la Philosophie ne soit que l'étude des choses divines & humaines, & des rapports qui lient ces choses entre elles. (1) Ils n'étudioient la nature, que pour parvenir à mieux connoître la Divinité, & à juger de l'influence que celle-ci avoit sur le bonheur ou le malheur des hommes : caractere spécial de la Philosophie antique, qui fut toujours frappée d'enthousiasme & de religion; & chez les Chaldéens plus qu'ailleurs.

Les Chaldéens conçurent dans leur Cosmogonie, de même que Moïse, 1.° Une

(1) *Scientia rerum divinarum humanarumque, causarumque quibus hæ res continentur.* Cic. de Off. 2. n.º 2.

masse informe, un cahos, mêlé d'eau, de terre, de ténèbres, &c. 2.^o Autour ou au-dessus de cette masse, une substance lumineuse, qui s'étendoit à des distances indéfinies. Il faut se souvenir de ces deux idées fondamentales, qui se retrouveront toujours dans tous les systèmes qu'on verra ci-après.

Ces deux idées étant posées, il étoit naturel que l'imagination des Chaldéens se peignît la Divinité comme regnant au milieu de l'espace lumineux : c'est l'idée que nous nous en faisons nous-mêmes encore aujourd'hui. Ils allèrent plus loin : ils donnèrent à Dieu le nom de cette lumière ; ils l'appellèrent, *Feu principe*, *Feu intelligent*, *Splendeur éternelle* ; dénominations figurées, qui ne devoient être employées qu'avec des modifications & des restrictions que probablement les Chaldéens cessèrent d'y mettre, lorsque la pureté des idées primitives se fut altérée dans leurs esprits. S'ils prirent le change dans cette matière si délicate, du moins choisirent-ils

l'image qui sembloit approcher le plus de l'immatérialité : celle que Dieu consacra lui-même dans la suite, lorsqu'il apparut à Moïse, sous la forme d'un buisson ardent, lorsqu'il marchoit à la tête de son peuple, sous la forme d'une colonne de feu ; enfin lorsque dans son tabernacle, il institua le feu sacré, pour être l'image sensible de sa présence & de son action.

A l'idée de cet *Être-lumière*, les Chaldéens attachèrent tous les attributs qui appartiennent à la Divinité. Il étoit éternel, tout-puissant, infiniment sage, infiniment bon ; c'étoit lui qui, par un choix libre de sa volonté, avoit formé le Monde ; c'étoit lui qui le gouvernoit par ses décrets (1) : en un mot, comme le dit un oracle de Zoroastre, cité par S. Justin & Eusebe, *les Chaldéens avoient sur la Divinité, la même doctrine & les mêmes idées que les Hébreux.* (2) Voilà donc un premier

(1) Diod. Sic. L. 2.

dæi sortiti sunt & Hæ-

(2) Par. ad Gent. & Demonst. Ev. 3. *Soli Chal-*

bræi, purè colentes Deum regem per se genitum.

principe d'activité & de bonté, reconnu par les plus anciens Philosophes du monde.

Le spectacle des maux qui affligent la nature, & dont le sentiment est si vif dans tous les hommes, leur en fit bientôt chercher un second. Comment attribuer à un Être infiniment bon, tant de choses qui semblent mal dans l'ordre physique, & qui le sont en effet dans l'ordre moral? Car l'objection est de tous les temps.

Les Ténèbres, qui par elles-mêmes inspirent l'horreur & la crainte, & dont par conséquent la notion est mêlée de puissance & de malignité, leur parut un dénouement aussi heureux que simple. Comme ils avoient attaché à l'*Être-lumière* toutes les notions du bon, ils attachèrent à l'*Être-ténèbres* toutes les notions du mauvais. Moïse, parlant de la lumière & des ténèbres, leur avoit assigné à chacune, dans l'espace, un domaine séparé: *Divisit lucem & tenebras*. De ce fonds donné, ils firent deux masses de substances contraires, deux genres de cause qui, marchant en

sens contraire dans la Nature, montroient l'empreinte de leur activité dans tous les êtres, où il paroissoit un mélange de bien & de mal.

Cette duplicité de principes métaphysiques sembla se confirmer par ce qu'il y a de plus sensible dans toute la nature, par le jour & par la nuit. Le soleil roi de l'un, la lune reine de l'autre, marquèrent nettement les deux empires. Bientôt on fit de ces deux astres deux Dieux, qui eurent leurs temples, leurs autels, leur culte.

La même division se porta sur les planètes, auxquelles on attribua un pouvoir bien ou mal-faisant, selon les caractères qu'on crut remarquer dans la couleur & les degrés de leur lumière. Enfin on alla jusqu'à imaginer que les phases, les aspects réciproques, les levers, les couchers, les rencontres des corps célestes, étoient le livre de l'avenir. On inventa un art pour interpréter les pronostics du bonheur & du malheur; & on vint en tremblant, l'or à la main, aux pieds des prêtres, déposé-

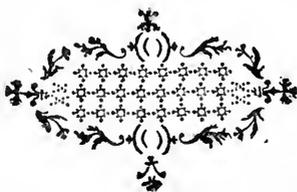
raires de cette science, demander les arrêts du sort, dont on leur croyoit l'intelligence & la clé. Voilà en deux mots l'histoire de la Philosophie, ou plutôt de la Théologie des Chaldéens. L'erreur commença par la distinction si naturelle de la lumière & des ténèbres : la superstition & l'intérêt firent le reste. (1)

Cependant, & il est essentiel de le dire ici, les Savans conviennent assez unanimement, qu'il y avoit, selon les Chaldéens, au-dessus de cette lumière opposée aux ténèbres, une autre lumière, principe unique, seul Dieu suprême, qu'ils appeloient *Lumière incréée*, *Lumière par excellence*, pour la distinguer de cette autre substance secondaire, qui figuroit avec les ténèbres.

On ne me demandera pas, je crois, des explications détaillées de la manière dont les anciens Chaldéens développoient ces dogmes, & les concilioient les uns avec les autres. On fait que tous les monumens de l'antiquité profane sont trop modernes

(1) Voy. Stanlei & Bruker.

pour nous en fournir. Nous pouvons seulement dire en général que l'idée si naturelle de l'unité, qui s'est conservée dans tout l'Orient, & qui y a décidé de la forme des gouvernemens, toujours monarchiques dans cette partie du Monde, a dû se conserver chez les Chaldéens plus qu'ailleurs, à cause du voisinage des Hébreux, auxquels ils touchoient. Si les Perses, qui étoient plus éloignés des Hébreux, admétoient, outre les deux principes secondaires, un conciliateur suprême, maître des deux autres, comme on va le voir; à plus forte raison doit-on faire honneur de ce dogme si sensé à cette portion de l'Asie qui a eu dans les commencemens la plus grande réputation de sagesse & de piété.



ARTICLE IV.

*Dogmes des Perses sur les Causes
premieres. (1)*

OU OROMAZE ET ARIMANE.

LES Philosophes de cette nation se nommoient *Mages*; nom qu'on a donné aussi quelquefois aux Chaldéens, quoique moins proprement. Ce mot signifioit, savant, prêtre, théologien; parceque les Mages étoient à la fois philosophes, théologiens, sacrificateurs. Ils étoient si respectés chez les Perses, que nul roi ne pouvoit monter sur le trône, sans avoir auparavant pris leurs leçons. (2) Lorsque le prince destiné à regner avoit atteint l'âge de quatorze

(1) Le pays des Perses s'étendoit à l'orient de la Chaldée, le long du golfe Persique, & s'alongeoit vers le septentrion, à des distances qui ont varié

selon les temps.

(2) *Rex Persarum non poterat esse, qui non ante magorum disciplinam scientiamque percepisset.*
Cic de Div. I. 41.

ans, on lui donnoit quatre maîtres; le plus sage de l'empire, le plus juste, le plus sobre, & le plus brave. Le premier lui enseignoit la magie de Zoroastre (1), c'est-à-dire, ce qui concernoit les Dieux, leur culte, & les principes de l'art de gouverner. Que lui enseignoit-il sur le premier article, qui est ici notre seul objet?

Les Mages, selon Diogene Laërce, (2) reconnoissoient deux principes; *l'un bon*, qu'ils appeloient *Oromaze*, & *l'autre mauvais*, *Arimane*. Plutarque leur attribue la même doctrine dans son *Traité d'Isis & Osiris* (3), où il prouve, par l'énumération, que les Sages de tous les pays ont connu deux principes, ou, comme dit Amiot, *deux Dieux de métier contraire*; & que chez les Perses, le bon étoit *Oromaze*, & le mauvais, *Arimane*. Cependant entre ces deux noms, on en trouve un troisième,

(1) Plat. Alcib.

(3) *Pag.* 369. D.(2) L. I. *seg.* 8.

Mithras, qu'on traduit ordinairement par celui de *médiateur*.

Avant que d'examiner quelle étoit la nature de ces Dieux & leurs fonctions dans l'Univers, il est nécessaire de s'accorder sur leur nombre, & de savoir si Mithras, Oromaze & Arimane étoient effectivement trois principes séparés; ou si Mithras & Oromaze n'en faisoient qu'un; de maniere que l'un des deux ne fût qu'une émanation, un écoulement de l'autre.

Les deux Auteurs qu'on vient de citer, semblent nous mettre sur la voie, lorsqu'ils font entrer les Perses dans la liste de ceux qui n'admettoient que deux principes. Il falloit donc que Mithras & Oromaze n'en fissent qu'un. Lequel des deux étoit principe de l'autre? Mithras, sans doute. Plutarque, en commençant le récit de la Fable mystique des Perses, nous dit qu'Oromaze & Arimane sont nés, l'un *de la Lumiere* la plus pure, l'autre, *des Ténèbres*. Puisqu'il n'y a chez les Perses, que deux Dieux, qu'on dit être nés tous deux,

& que d'un autre côté , on ne dit point que Mithras soit né , il s'ensuit évidemment que Mithras ne peut être que le principe ou le pere d'Oromaze.

Selon Hefychius , Mithras étoit le premier des Dieux chez les Perfes (1). *Mihr*, selon quelques Interprêtes , signifie *grand, maître unique*. On cite une inscription où Mithras est nommé le Dieu invincible : *Deo soli invicto Mithra.* (2) Il y en a une autre qui le fait tout-puissant : *Omnipotentii Deo Mithra.* (3) De ces autorités , auxquelles on pourroit en joindre un grand nombre d'autres , on peut conclure que Mithras étoit chez les anciens Perfes , ce que la Lumiere incréée étoit chez les Chaldéens , & Dieu chez les Hébreux.

Quand on dira que ces inscriptions sont en l'honneur du Soleil , il n'en résultera point de conséquence contraire à celle que nous tirons , puisque rien n'empêche que le Soleil ne soit devenu avec le temps ,

(1) Ο' πρῶτος.

ad Jul. Cæf. pag. 144.

(2) Ezech. Spanheim

(3) Grut. p. 34. n. 6.

dans l'esprit des Perses, ce Dieu suprême & unique.

L'Écriture sainte ne nous dit-elle pas que Dieu a placé son trône dans le soleil? Il étoit assez naturel que d'un astre si éclatant, d'où part une action si forte, qui donne le mouvement & la vie à l'Univers, des peuples, qui d'ailleurs n'avoient point de préservatifs contre les sens, en fissent la Divinité même, & qu'ils adressassent leurs vœux à celui qui voyoit tout, qui entendoit tout. (1) Qu'importe dans quel lieu les Perses aient placé ce Dieu, dans les étoiles, dans l'éther, ou ailleurs? Il nous suffit qu'ils l'aient reconnu, comme premier & suprême. C'étoit par ce Dieu que juroit Cyrus : *Dieu de mes peres, Dieu très-haut!* (2) C'étoit celui que Xénophon appelle *le grand Dieu des Perses*, par excellence. (3) Celui que Porphyre, parlant d'après Eubulus, selon l'opinion des mêmes Perses, nomme *l'Auteur & le Pere du*

(1) Iliad. III. v. 277. pag. 830.

(2) Xenoph. Œcon. (3) Ο' μεγιστος.

Monde. (1) Voilà, ce semble, les caractères bien marqués d'un Dieu suprême, & par conséquent unique. Ces caractères n'ont point été donnés à Orimaze, né d'un autre Dieu; ils ne peuvent donc appartenir qu'à Mithras. Mithras étoit donc le Dieu suprême des Perses.

Quelle étoit la nature essentielle de ce Dieu?

Les Perses, selon tous les Auteurs, se représentoient la Divinité suprême comme un Feu animé & intelligent, dont les rayons & l'action se répandoient dans tout l'Univers; un Feu, dont, selon toute apparence, le soleil étoit le centre & la source, & dont tous les astres, & même toutes sortes de flammes, n'étoient que des parties détachées, plus ou moins pures, selon qu'elles avoient reçu en elles plus ou moins de substance étrangère. Comme ce Feu principe étoit le Dieu suprême, les feux émanés ne pouvoient être que des Dieux subalternes, des ministres, des génies.

(1) Ποιητὴν ἢ πατέρα de Antr. Nymph.

M. Hyde (1), & quelques autres Savans, ont prétendu que ces feux, & le soleil lui-même, n'étoient point regardés par les Perses comme des Dieux, mais seulement comme des images ou des symboles de la Divinité. M. Hyde peut avoir raison, s'il ne parle que des Perses savans & éclairés, qui ont eu sans doute, comme par-tout ailleurs, des idées plus justes que celles du peuple. Mais il'y a toute apparence que le gros de la nation arrêta son hommage au soleil, à la lune, à toute l'armée des cieux, comme parle l'Écriture; peut-être même à ces lampes tutélaires qu'ils entretenoient dans leurs oratoires & dans leurs temples; & sur-tout à ce brasier éternel du grand Pyrée, où l'Archi-mage avoit seul le droit de brûler l'encens au nom de toute la nation. On a vu des peuples adresser leurs vœux à des troncs d'arbres pourris, à des pierres brutes, consacrées par un respect antique; les Romains & les Grecs, tout éclairés qu'ils étoient, encensoient

(1) Cap. 1. & 4.

des idoles de bois , de pierre , ou de métal ; les Égyptiens poursuivoient , l'encensoir à la main , un chat , un chien , un scarabée ; & les Perses se seroient contentés pendant vingt siècles , d'accorder le simple honneur de représentant à l'astre , ou à l'élément le plus brillant , le plus actif , le plus durable , le plus bienfaisant , qu'ils auroient choisi dès le commencement pour être le symbole de la Divinité ! N'y eût-il que le penchant naturel de l'esprit humain , les figures auroient pris la place de l'objet figuré , & ceux même des mages qui se seroient élevés par leur sagesse jusqu'au Feu essentiel , se seroient réunis au peuple dans le culte & la pratique.

Du Feu , Dieu & principe suprême , étoient nés , selon les mages , Oromaze & Arimane , tous deux soumis à la médiation du grand Dieu , qui avoit le droit & le pouvoir de les contraindre , sinon de vivre en amis , du moins de se contenir dans l'obéissance.

Ces deux Dieux pouvoient être nés

tous deux par une même génération ; l'un comme *lumiere*, l'autre comme *ténebres* (1) : l'un, comme une émanation substantielle ; l'autre, par une nécessité de conséquence, à peu près comme l'ombre suit le corps. (2) Du moins est-ce ainsi qu'un Arabe moderne (Sharifhani) prétend l'expliquer. Ils imaginoient un océan de lumière dans le ciel des cieux, d'où s'élançoient des ruisseaux de feu, qui se répandoient au loin, & qui s'affoiblissant à mesure qu'ils s'éloignoient de leur source, s'éteignoient enfin dans l'espace. En raisonnant par le principe des contraires, les ténèbres devoient avoir leur essence pleine & opaque au-delà du point de l'extinction de la lumière, & s'affoiblir en remontant vers la lumière : c'étoient deux substances qui se croisoient réciproquement, & formoient dans tous les points de concurrence, différens degrés de contraste. On sent combien il étoit aisé de composer, sur ce fond, une fable myf-

(1) *Voy. Hyd. p. 300. sicut umbra personam. Ib.*

(2) *Tenebræ secutæ sunt, 301.*

tique mêlée de combats, de victoires, avec tous leurs détails, tels qu'ils pouvoient fortir de cerveaux brûlans, échauffés encore par la superstition. Voici de quelle maniere Plutarque a raconté cette fable dans son Traité d'Isis & Osiris. (1)

« Les Perses disent qu'Oromaze, né de la Lumiere la plus pure, & Arimane, des Ténèbres, se font mutuellement la guerre : Que le premier a engendré six Dieux, qui sont la Bienveillance, la Vérité, le Bon-Ordre, la Sageffe, la Richesse, la Joie vertueuse : Que le second en a de même engendré six, contraires aux premiers : Qu'ensuite Oromaze s'étant fait lui-même trois fois plus grand qu'il n'étoit, s'est élevé au-dessus du Soleil, autant que le Soleil est au-dessus de la Terre; & qu'il a orné le ciel d'étoiles, dont une entr'autres (c'étoit Sirius) avoit été établie comme la sentinelle des cieus, ou la garde avancée des astres : Qu'il fit, outre cela, vingt-quatre autres Dieux, qui furent mis

(1) Pag. 369. F.

dans un œuf : Que ceux qui furent produits par Arimane , aussi au nombre de vingt-quatre , percèrent l'œuf , & mêlèrent ainsi les maux avec les biens ; mais qu'il viendra un temps , marqué par les destins , où Arimane , après avoir amené la peste & la famine , sera lui-même entièrement détruit : Qu'alors la Terre , sans aucune inégalité , sera le séjour des hommes , tous heureux , parlans la même langue , vivans sous la même loi. Théopompe ajoute , que selon les Mages , l'un de ces Dieux doit être trois mille ans vainqueur , & l'autre vaincu : Qu'ils seront trois autres mille ans à combattre l'un contre l'autre , & à détruire leurs ouvrages réciproquement : Que Pluton (c'est-à-dire , Arimane ,) périra , & que les hommes , revêtus de corps transparents , jouiront d'un bonheur inaltérable : Enfin , que Dieu , après avoir achevé toutes ces choses , se reposera pendant un certain temps , qui pourtant ne sera pas long ; mais tel à peu près que le sommeil d'un homme qui auroit achevé un pénible

travail. Telle est la mythologie des Magés. »

Il faudroit être bien hardi pour entreprendre de faire de ces idées bizarres un système suivi. Si par hasard on y réussissoit, ce seroit presque une preuve que l'explication ne seroit pas juste. Ceux qui ont essayé des conjectures sur quelques-uns des traits pris séparément, prétendent que ces six Dieux engendrés par Oromaze, *la Bienveillance, la Vérité, &c...* ne sont que six attributs de ce même Dieu; que cette extension d'Oromaze, qui se fait trois fois plus grand qu'il n'étoit, est la formation du ciel & des astres, produits par les vibrations de la lumière, dans les espaces célestes: le nombre trois, dit Plutarque, ne signifiant que le plus haut degré de comparaison; comme quand on dit, *trois fois heureux, pour, très-heureux*. Ainsi cette triple extension ne seroit que l'action de Dieu portée en tout sens dans l'espace, à la plus grande distance possible. L'œuf, dans toute l'antiquité, étant l'emblème du monde,

par sa forme, & sur-tout par le germe de fécondité qu'il renferme, les vingt-quatre Dieux enfermés dans l'œuf, seront vingt-quatre constellations, dont douze au midi, douze au septentrion. Arimane perça l'œuf, s'introduisit dans le monde, & affecta de ses malignes influences ces vingt-quatre Dieux, soit en les couvrant de ténèbres sous l'hémisphère, soit en corrompant leurs bénignes influences par le mélange de sa malignité. Mais un temps viendra où Arimane, & avec lui le mal, sera anéanti; Oromaze même sera enseveli dans un profond sommeil, pour se réveiller bientôt après, & recommencer sans doute un nouvel ordre de choses & un nouveau monde. Oromaze sera donc endormi; Arimane sera anéanti; ils étoient nés tous deux d'un même principe: qui veillera, qui existera pour reveiller Oromaze, si ce n'est le principe suprême qui les avoit engendrés?

Il suit de ce coup d'œil rapide, plus que suffisant dans une matière incertaine par

elle-même, & peu utile pour nous, que la duplicité de principes n'étoit pas telle chez les Perfes, au moins dans les commencemens, qu'on l'a fupposée depuis. Ces deux principes n'étoient que fecondaires; l'un d'eux n'étant que la fubftance prolongée du premier, & l'autre paroiffant moins un être qu'un inconvéniement réfultant de la maniere dont la fubftance avoit été employée dans le fystême du monde aétuel. (1)

J'ai cru qu'il feroit inutile de nous arrêter fur les Indiens, dont il n'y a aucune efpece de monumens antérieurs à l'expédition d'Alexandre. Ceux même que nous avons depuis cette époque n'étant pas revêtus d'une autorité fuffifante pour ftatuer fur les opinions anciennes de ces peuples. Il y a apparence qu'elles étoient les mêmes que celles des Perfes. Lorsqu'Alexandre arriva chez eux, on y parloit d'un Dieu-lumiere, qui avoit formé le monde, qui le gouvernoit; on y admettoit des

(1) Voyez M. Bruker, tom. I.

Dieux subalternes ; on y debitoit même quelques principes de Physique, mais qui sentoient trop l'hellénisme, pour être d'une haute antiquité. Nous ne nous arrêtons pas non plus aux Arabes, par la même raison. L'Égypte nous offre une plus ample matière : & ses opinions jointes à celles des Perses & des Chaldéens, suffiront pour nous mettre en état de juger des pensées de tout le reste de l'Orient.



ARTICLE V.

ARTICLE V.

*Doctrine des Égyptiens sur les Causes premières ,**ou OSIRIS, ISIS ET TYPHON.*

LA Perse & l'Inde ont été peuplées par les enfans de Sem : l'Égypte l'a été par ceux de Cham. L'Écriture sainte donne à l'Égypte le nom de ce patriarche , *Terra Cham* , qu'elle porte encore dans la langue des Coptes (1). De ce nom adouci, est venu , selon quelques Savans, le surnom de Jupiter Amon, ou Amus, ou Hammon, à qui furent consacrées des villes & des temples, dont un entre autres, célèbre par ses oracles, fut visité par Alexandre (2).

Quoique ce Patriarche eût été chargé de la malédiction de son père Noé, il ne

(1) Jablonsk. 2. 2. §. 10. Ce qui n'exclud pas né-

(2) Selon d'autres, Amon signifie le Soleil dans le Belier. Voyez Jablonsk. 2. 2. c'est-à-dire l'autre opinion, pourvu qu'on distingue les temps.

faut pas croire pour cela qu'il soit devenu tout d'un coup infidele, ni qu'il ait renoncé sur le champ à l'idée ou au culte du vrai Dieu. Un pareil renoncement n'est, ni ne peut être, l'effet d'un accès de colere ou d'un mouvement de dépit. Ce ne fut tout au plus, qu'après plusieurs siècles, que les enfans, ayant changé en culte les honneurs qu'ils rendoient à leur pere commun, purent faire de lui une espece de divinité tutélaire & nationale, sans toutefois renoncer à la croyance ni à l'idée d'un Dieu suprême, qui s'est toujours conservée dans les nations. Le plus superstitieux de tous les peuples n'étoit point fait pour abandonner aucun Dieu, quel qu'il fût, lorsqu'une fois il avoit commencé à le reconnoître comme Dieu. Mais ils firent entrer tant d'alliage dans leur culte; ils y mêlèrent tant de pratiques & d'idées bizarres, qu'il devint un cahos de superstitions plutôt qu'un système religieux.

Pourrons-nous démêler dans ce cahos, d'ailleurs couvert des ténèbres de tant de

siècles, ce que ces peuples ont imaginé sur les causes productrices & conservatrices de l'Univers?

Nous avons sur cet objet un ouvrage de Plutarque, écrit avec une sorte de gravité religieuse, qui annonce non-seulement les recherches & les soins de l'auteur, mais encore son respect pour le sujet qu'il traite. Or quand un homme tel que Plutarque a traité une matière avec ces dispositions, on peut être assuré que s'il n'a pas dit tout ce qui étoit, il a dit du moins tout ce qu'on savoit de son temps. Mais avant que de l'entendre, il est nécessaire d'exposer les principaux points d'un système Égyptien, beaucoup plus simple que celui qu'il nous expose, & par conséquent plus ancien: en quoi nous suivrons les gradations de l'esprit, aussi-bien que celle du sujet & des temps.

On trouve dans la plus haute antiquité Égyptienne deux noms, *Athyr* & *Kneph*, qui répondent assez exactement aux deux idées fondamentales qu'on a

vues chez les Chaldéens & chez les Perfes.

Le mot Athyr, Athur, Athor, (car c'est toujours le même mot . sous ces terminaisons différentes ,) signifioit dans l'origine , *la Nuit, les Ténèbres* ; mais ces Ténèbres, qui avoient été le berceau de la Nature universelle , qui en contenoit les principes & les élémens , & que toutes les Cosmogonies ont connues sous les noms de Cahos, d'Érebe, de Matière confuse, d'Espace informe , selon les différens langages des temps & des lieux. Les Égyptiens firent de cette notion un personnage symbolique , & même une Divinité, mere de tous les êtres , qui , répondant à peu près à la Vénus céleste ou Uranie des Grecs , à leur Lucine , ou Lune , ou Ilythye , ou même à leur Junon (1), renfermoit dans son vaste sein tous les corps , dont l'assemblage & les rapports forment ce qu'on appelle *la Nature*. Les Égyptiens, dit le grand Étymologique, donnent à Vénus le nom d'*Athor*. Il y avoit en Égypte un Nôme appelé

(1) Jablonsk. Pantheon. 1. 1.

Athrybitès ; & dans ce Nôme , une ville nommée *Atharbechis*, dont Strabon a rendu le nom par celui de *ville de Vénus* (1), à cause du temple qui y étoit consacré à cette Déesse. D'un autre côté, Hesy chius nous apprend qu'il y avoit en Égypte un temple de Vénus *ténébreuse*.

Le même nom d'Athyr fut donné à la Vache mystique , qui étoit le symbole vivant de la Déesse , selon l'usage du culte Égyptien (2). Cet animal au large ventre , offrant dans son lait une nourriture abondante & toujours prête , présentant sur sa tête le croissant de la néomé nie , figuroit assez bien cette Divinité , mere & nourrice des êtres , qui se renouveloit tous les mois dans le ciel sous la figure de cornes renaissantes.

Enfin Athyr fut le nom d'un mois Égyptien (3) qui répondoit à notre mois de novembre ; lorsque le soleil s'approchant du capricorne , rend les jours plus courts &

(1) XVII. 803. Hérodote, Lib. 2. 41.

(2) Ἀθύρ ἡ βοῦς. Hesy ch.

(3) Ἀθύρ μὴν. Hesy ch.

les nuits plus longues. Ce mois étoit consacré aux fêtes de la *Nuit*. On y promenoit un bœuf, symbole du jour ou du soleil, couvert d'un drap noir, symbole de la nuit; & depuis le 7 jusqu'au 10, on pleuroit cette fête, qui avoit le même fond que celle d'Adonis chez les Phéniciens & en Assyrie (1).

Toutes ces dénominations nous apprennent assez clairement que les Ténèbres, divinifiées sous le nom de Vénus, & caractérisées sous l'emblème d'une vache, étoient, dans le commencement, honorées en Égypte (2) comme un des principes originaires & universels, comme le lieu, la matière & la mere des Êtres. On les chantoit dans les cantiques sacrés; on en répé-

(1) Plutarq. *de Is. & Os.* pag. 366. Selon Macro-
be, l'hémisphère supé-
rieur de la Terre s'appe-
loit Vénus, & l'inférieure
Proserpine. Lorsque dans
l'hiver le Soleil, ou Ado-
nis, rendoit les jours plus
courts, Vénus pleuroit le

long séjour que faisoit son
époux chez Proserpine.
1. 21.

(2) Les Momemphites
adoroient Vénus, & nour-
rissoient en son honneur
une vache sacrée. *Strab.*
17. 552 & 556.

toit trois fois le nom : *O Nuit ! Nuit sacrée !
Nuit mere de tout !* C'est Damascius qui nous l'apprend, dans son Livre des Principes (1).

A cette premiere divinité, les Égyptiens en joignoient une autre, qu'ils nommoient *Kneph*, ou *Emeph*, mot qui dans leur langue signifioit *Bon, Bienfaisant*, & dont ils faisoient le principe de l'ordre, la cause artiste de l'Univers, éternelle & immortelle (2). Ils peignoient ce Dieu sous la forme humaine, pour marquer son intelligence (3); androgyne (4), pour signifier son indépendance absolue dans ses productions; ayant sur la tête un épervier, pour désigner son activité; avec un œuf sortant de sa bouche, pour indiquer sa fécondité. De cet œuf étoit sorti *Phthas*, ou le Feu, d'où les Grecs ont formé leur *Vulcain* (5).

(1) Cudworth. Syft. intel. 337.

(2) Il avoit son temple dans l'isle Eléphantine, où il en subsiste encore des restes.

(3) Horapol. 1. 12.

(4) Plut. de Is. & Os. 359. D.

(5) Euseb. Præp. Ev. 3. 11. Cicéron en parle, de Nat. Deor. 3. 22. Iam.

ou Éphaïste. Ce mot signifioit, & signifie encore en Copte, *Celui qui fait, qui dirige, qui ordonne* (1). C'étoit à ce même Phthas qu'on prétend que s'adressoit sous un autre nom, la fameuse inscription du temple de Saïs, qui se terminoit par ces mots : *Le fruit que j'ai produit est le Soleil* (2). C'étoit à lui qu'étoient élevées les Pyramides, dont la forme symbolique de feu représentoit les rayons du soleil : *radiorum solis argumentum in effigie est* (3). Les rois d'Égypte en faisoient leurs tombeaux, autant par orgueil que par religion, pour que leurs corps parussent déposés dans le sein même de la Divinité.

Il suffit d'avoir indiqué ces principes, qui, comme l'on voit, se réduisent toujours à deux; dont l'un reçoit la forme, l'autre l'ordonne & l'applique. C'étoient les Dieux

bl. de Myst. Ægypt. s. 8. 8.

(1) Il étoit nommé sur une obélisque d'Hiérapolis, *le Pere des Dieux*.

(2) Ammian Marcel. 17. *Vid.* Jablonsk. 1. 3.

pag. 69. Minerve a quelquefois été confondue avec Vulcain, étant l'un & l'autre des Divinités artistes. *ibid.* 78.

(3) Plin. Nat. l. 36. c. 8.

des Égyptiens, connus par l'esprit. Ils en eurent d'autres, qu'ils connurent par les sens, le soleil, la lune, les astres, les éléments, qu'ils confondirent souvent avec les premiers. On va les voir dans le récit de Plutarque (1).

Rhêa ayant eu un commerce secret avec Chronos ou Saturne, le Soleil en fut instruit ; & aussi-tôt celui-ci prononça contre elle cette malédiction : *Puiffes-tu n'enfanter en mois, ni an.* Mais Hermès, ou Mercure, épris d'amour pour la même Déesse, chercha les moyens de la soustraire à l'effet de cet anathême. Il s'avisa de jouer aux dés avec la Lune, à qui il gagna heureusement la soixante-dixième partie de ses clartés (2). Il en composa cinq jours, qui, n'étant ajoutés à l'année que par intercalation, ne furent en effet compris *en mois, ni an.* Rhêa prit justement ces cinq jours, pour

(1) *Pag.* 355. D.

(2) C'est la soixante-dixième partie de chaque jour, qui, en un mois,

fait à-peu-près dix heures ; en douze mois, cinq jours. *Voyez Scalig. de Emend. temp. l. 3.*

mettre au monde les enfans qu'elle portoit dans son sein ; & depuis leur naissance, ces jours, nommés *épagomenes*, c'est-à-dire, *ajoutés*, furent autant de jours de fête dans lesquels les Égyptiens célébroient la naissance des Dieux (1).

Osiris naquit le premier jour. On entendit, dans le moment de sa naissance, une voix qui annonçoit que *le Maître de toutes choses arrivoit à la lumiere*. Un certain Pamilès, qui alloit puiser de l'eau à la fontaine de Jupiter, entendit une autre voix qui lui commandoit de crier, *que le grand Roi bienfaiteur étoit né*. Arouéris naquit le second jour. Typhon parut le troisieme. Celui-ci n'étoit point à terme : il s'élança par le flanc de sa mere, qu'il déchira en naissant. Isis naquit le quatrieme jour ; & le cinquieme, Nephthys, dont le nom a été rendu par *Fin, Perfection, Venus, Victoire*.

(1) L'année Egyptienne étoit composée de douze mois, chacun de trente jours ; mais cette année étant plus courte que l'année solaire, on y ajoutoit par intercalation ces cinq jours.

Osiris & Arouéris furent engendrés par le Soleil , Isis par Hermès , Typhon & Nephthys par Saturne.

Nephthys époufa Typhon. Osiris & Isis s'aimèrent dès le fein de leur mere ; & de leur amour étoit provenu Arouéris , que les Égyptiens appellent Orus , & les Grecs Apollon.

Osiris parcourut l'Univers , & le remplit de fes bienfaits. Mais Typhon ayant conjuré contre lui , l'enferma dans un coffre , & le jeta dans une des bouches du Nil , d'où il fut porté à la mer. La malheureufe Isis chercha long-temps ce coffre précieux. Elle le trouva enfin dans le royaume de Biblos , où elle pleura fon époux. Mais bientôt Typhon fe rendit maître du corps même d'Osiris , & le partagea en quatorze parties , qu'Isis recueillit encore , à une feule près , qui avoit été dévorée par les poiffons.

Osiris apparut à fon fils Orus , & lui donna des instructions qui le mirent en état de remporter une victoire complete

fur Typhon , lequel fut fait prisonnier à son tour , puis remis en liberté par Isis. Orus en fut si irrité , qu'il ôta à sa mere les marques de la royauté qu'elle avoit sur la tête. Mercure les remplaça par une coëffure qui avoit la forme d'une tête de vache. Typhon intenta un procès à Orus sur la légitimité de sa naissance. Mais Orus fut jugé légitime par les Dieux mêmes ; & depuis ce temps , il acheva de défaire entièrement Typhon dans deux autres combats. » Tels sont les points principaux de la fable Égyptienne , selon Plutarque.

Avant que de commencer ce récit bizarre , Plutarque avoit eu la précaution de dire à son lecteur , que dans les cérémonies Égyptiennes , il n'y avoit ni supposition , ni fables vaines , ni choses sans raison ; que tout y étoit fondé sur des principes de morale & d'utilité , sur des faits historiques , ou des points de physique , parceque c'étoit le goût des Égyptiens de revêtir la vérité d'un corps symbolique ; & que c'étoit pour cela qu'ils plaçoient

des sphinx à l'entrée de leurs temples (1) ; pour marquer le secret des cérémonies saintes, & le voile mystérieux qui couvre la marche de Dieu dans la Nature. Enfin il ajoute (2) que ceux qui prendroient ces récits à la lettre, mériteroient, usant des termes d'Eschyle, *qu'on leur crachât au visage*; parceque des Divinités heureuses, des Natures immortelles, ne peuvent être exposées à de si indignes traitemens. D'où il conclut qu'il ne faut pas s'en tenir à l'écorce de la fable, & qu'on doit chercher la vérité sous les enveloppes qui la cachent.

Avant que de donner son explication, Plutarque en propose plusieurs autres, qu'on ne peut voir ici qu'avec plaisir ; d'autant plus, dit-il lui-même, qu'il n'y en a pas une qui n'ait quelque chose de vrai.

(1) On en voit encore dans les ruines de l'Egypte, placés sur deux lignes, formant de longues avenues qui conduisent aux temples.

(2) De Is. & Os. 358.

I.
 EXPLIC.
 de la Fable
 Egyptienne.
 359. E.

« Quelques-uns ont cru que les personnages d'Isis, Osiris & Typhon ont été des rois, des princes à qui leurs grandes vertus ont mérité les honneurs de l'apothéose. Cette explication est fort simple. Il semble même qu'il y ait de la décence d'appliquer ainsi à des hommes, ce qui ne peut être appliqué à des Dieux. Mais aussi je crains bien, continue Plutarque, que ce ne soit ébranler des bornes sacrées, & renverser la croyance de tant de siècles, de tant d'hommes & de nations, qui ont pensé tout autrement. Je crains que ce ne soit ouvrir la porte à l'athéisme & à l'irreligion, & donner trop de faveur aux impostures d'Evhémerus de Messène (1) qui, transformant les Dieux en grands hommes, en princes, en rois, a semé l'impiété dans tout l'Univers. . . . On chante en Assyrie les grandes actions de Sémiramis ; celles de Sésostris en Égypte : les Phrygiens, en mémoire des beaux faits d'un de leurs rois

(1) Voyez sur Evhemere, les *Mém. de l'Acad. des Inscip. & Bell. Lett.*

Manis, appellent *Maniques*, toutes les belles & grandes actions : Cyrus a conduit les Perses & Alexandre les Macédoniens, jusqu'au bout du monde, & on ne les a regardés que comme de grands rois. S'il y en a eu que la vanité, la jeunesse & l'ignorance aient emporté jusqu'au point de recevoir des temples & des honneurs divins; à leur gloire, qui n'a fait que passer, a succédé la honte & l'ignominie :

En peu de jours leur folle renommée

S'en est allé en vent & en fumée. AM.

on les a arrachés de leurs temples comme des malfaiteurs réfugiés dans des lieux saints; à peine leur a-t-on laissé leurs tombeaux. . . . Apelle avoit peint Alexandre tenant en main un foudre. Lyfippe blâma cette flatterie, & se contenta d'armer ce héros d'une simple lance; disant pour raison, que le temps respecte la vérité, & détruit les faux honneurs ».

Quelque plausible que soit ce raisonnement de Plutarque, il y a des Savans qui persistent dans l'opinion d'Evhémere, &

qui s'obstinent à croire que les prêtres intéressés cachèrent soigneusement la vérité, de crainte que le sacerdoce ne tombât avec les sacrifices.

Mais n'étoit-il pas aisé aux prêtres de concilier leur intérêt, même avec le système d'Evhémère? Ne pouvoient-ils pas dire qu'Osiris étant vraiment un Dieu, & Isis une Déesse, on avoit dans l'antiquité, donné leurs noms à des rois sages & à des reines vertueuses, pour honorer leurs vertus; & qu'ainsi la mort de ces rois & de ces reines n'étoit pas un préjugé contre la divinité des êtres dont ils portoient les noms? Ne pouvoient-ils pas dire que ces rois étoient les divinités mêmes des cieus, descendues dans des corps mortels, qu'elles avoient animés pendant un certain temps, après quoi elles étoient retournées dans le séjour céleste : *ferus in cælum redeas?* (1) Falloit-il même de l'art pour établir dans l'esprit des peuples, naturellement portés à la superstition, la nécessité d'un culte,

(1) Voyez Varburt. *diff.* 13.

qui,

qui, quel qu'il fût, auroit toujours suffi aux prêtres pour assurer leur état? Tous les autres peuples en avoient un : bêtes, bois, pierres, taillées ou brutes, tout avoit été reçu. Les prêtres Egyptiens auroient donc pu avouer que les Dieux qu'on adoroit avoient été des hommes, sans perdre leurs avantages. Qu'il y ait eu de l'historique dans la Mythologie Egyptienne, qu'il y ait eu du physique, du moral; bien loin de nous en défendre, nous croyons que cela n'a pas besoin de preuve. Mais nous croyons en même-temps que si le récit Egyptien s'adapte plus naturellement aux idées cosmologiques qu'à toutes les autres, on doit en conclure que les symboles ont été inventés pour elles dans l'origine, & qu'ils n'ont été ensuite appliqués aux autres objets que par analogie. Venons aux autres explications.

Platon, Pythagore, Xenocrate & Chryssippe ont pensé, d'après les anciens Théologiens, que les récits touchant Osiris, Isis & Typhon ne regardoient ni les Dieux, ni

II.
EXPLIC.
360. D.

les hommes, mais les Démons, qui sont des substances intermédiaires entre les Dieux & les hommes, & dont les uns, comme Osiris & Isis, sont bons ; & les autres, comme Typhon, sont mauvais.

III.
EXPLIC.
363. D.

Il y a une troisième explication encore plus simple : c'est de dire que comme chez les Grecs Saturne est le temps, Junon l'air, Vulcain le feu ; de même, chez les Egyptiens, Osiris est le Nil, qui a commerce avec la Terre ; & que Typhon est la Mer, dans laquelle le Nil se jette & se perd.

IV.
EXPLIC.
364. A.

Il y en a une quatrième, donnée par les prêtres les plus savans, & qui n'est qu'une extension de la troisième. Ils entendent par Osiris, non-seulement le fleuve du Nil, mais en général toute vertu ou principe d'humidité ; parcequ'ils prétendent que l'eau est le principe matériel de toute génération ; que c'est ce même principe qu'Homere a appelé Océan, & que Thales a regardé ensuite comme le principe universel ; que par opposition, Typhon est

tout principe de sécheresse & de stérilité, contraire au principe de fécondité.

Enfin il y en a qui croient que tout ce récit fabuleux ne désigne que les éclipses. V.
EXPLI^{ca}.
368. D.

Après toutes ces explications, Plutarque arrive à la sienne, qui contient le développement des Causes, telles qu'elles ont été connues des Sages, chez toutes les Nations. VI.
EXPLI^{ca}.
369. A.

« Il ne faut pas, dit-il, s'imaginer que les principes de l'Univers soient des corps inanimés, comme l'ont pensé Démocrite & Epicure; ni qu'une matière sans qualité soit ordonnée & organisée par une seule Raison ou Providence, maîtresse de toutes choses, comme l'ont dit les Stoïciens. Car il n'est pas possible qu'un seul être, bon ou mauvais, soit la cause de tout, Dieu ne pouvant être la cause d'aucun mal. L'harmonie de ce Monde est une combinaison de contraires, comme les cordes d'une lyre, ou la corde d'un arc, qui se tend & se détend : *Jamais*, a dit le poëte Euripide, *le bien du mal n'est séparé* :

*L'un est toujours par l'autre tempéré,
Afin que tout au Monde en aille mieux. AM.*

Or cette opinion des deux principes est, dit toujours Plutarque, de toute antiquité. Elle a passé des Théologiens & des Législateurs aux Poëtes & aux Philosophes. L'Auteur n'en est point connu ; mais l'opinion elle-même est constatée par les traditions du genre humain : elle est consacrée par les mystères & par les sacrifices, chez les Grecs & chez les Barbares : tellement qu'on ne peut dire ni que l'Univers flotte au hasard, sans intelligence & sans guide ; ni qu'il y ait en lui une Raison unique qui tienne les rênes & dirige le timon ; mais qu'il y a plusieurs principes, & que de leur contrariété naît le mélange du bien & du mal. Car la Nature ne produit rien ici bas qui soit sans ce mélange. On ne peut pas dire que c'est un seul dispensateur qui puise les événemens, comme une liqueur, dans deux tonneaux, pour les mêler ensemble & nous en faire boire la mixtion. Il faut donc que ce soient deux causes con-

traies, deux puissances opposées, qui portent l'une vers la droite, l'autre vers la gauche, & qui gouvernent ainsi notre vie, de même que le monde sublunaire, qui par cette raison est sujet à tant de changemens & d'irrégularités de toute espece. Car si rien ne peut se faire sans cause, & que le bon ne puisse être cause du mauvais, il est absolument nécessaire qu'il y ait une cause pour le mal, comme il y en a une pour le bien (1). »

Ce principe général établi, Plutarque prouve par les détails, que tous les peuples & tous les Sages ont admis cette duplicité de causes, dans tous les temps (2). « Les Perses avoient Oromaze & Arimane; les Chaldéens, les astres bons & les mauvais; les Grecs, dans les temps fabuleux, Jupiter & Pluton, Mars & Vénus, dont est

(1) Dans toute l'antiquité Grecque & Barbare, on a connu non-seulement des Dieux visibles, mais des Dieux intelligibles, & les Egyptiens en

particulier. *Jablonsk. Proleg. pag. 44 & seq. Voyez les deux Orus de Plutarque, *Is. & Os. pag. 373. C.**

(2) *Ibid. p. 370. C. D*

née l'Harmonie (1). Héraclite a dit que la Discorde étoit la mere & la maîtresse du Monde : Empédocle a nommé le principe du bien, Amour & Amitié, & souvent Harmonie à la douce voix ; & le principe du mal, Combat sanglant & Noise pestilente. Les Pythagoriciens appellent le bon principe, la Monade, le Fini, le Permanent ; & le mauvais, la Dyade, l'Infini, le Changeant. Anaxagore nomme l'un, Esprit, Intelligence ; & l'autre, Infini, ou Informe : Aristote, l'un, Forme, & l'autre, Matière. Platon enveloppant sa pensée, appelle la cause du bon, *le Même*, & celle du mauvais, *l'Autre*. . . » En deux mots, tous les peuples qui ont été puiser chez les Egyptiens, ou chez qui les Égyptiens ont été puiser, ont admis deux causes, l'une à l'autre contraires : donc il est très-probable, par cette seule raison, que les Egyptiens les ont admises aussi. S'il y a dans les fables Egyptiennes des vestiges sensibles de cette doctrine, la probabilité

(1) Hom. *Odyf.*

augmente. Si ces vestiges font clairs & évidens, la probabilité se change en certitude. Donc on peut expliquer la fable Egyptienne par les deux principes ; donc on le doit.

Reste à savoir si ces deux principes sont marqués assez sensiblement dans la fable Egyptienne. Plutarque en est intimement persuadé. Il conçoit le Monde comme un Tout composé d'un corps & d'une ame, mais d'un corps & d'une ame composés eux-mêmes de puissances contraires. Or ces puissances sont, selon lui, désignées par les noms des Dieux Egyptiens. « Ainsi dans l'ame du Monde, la Raison, qui est la cause du bien, sera Osiris ; & dans le corps, tout ce qui est ordonné, stable, sain, par rapport aux temps, aux combinaisons, aux retours périodiques, sur la terre, dans l'air, dans l'eau, dans le ciel, dans les astres, sera l'écoulement d'Osiris, son image exprimée. De même tout ce qui est passionné, rebelle, déraisonnable, défordonné dans l'ame du Monde, sera Ty-

phon; & tout ce qui est maladif, tumultueux, mal assorti, déplacé dans le corps du Monde, tout ce qui produit les obscurciffemens du soleil, les disparitions de la lune, sera l'ouvrage de Typhon, portant le caractère du mal & de la destruction. Aussi a-t-on donné à Typhon le nom de Seth, qui signifie, *brutal, violent*, quelquefois *renversement*. On lui a donné aussi celui de Bebon, qui signifie *enchaînement*, pour faire entendre que sans la résistance que Typhon y oppose, tout iroit à sa plus grande perfection (1). »

Mais ce n'est point assez de ce coup d'œil général sur Typhon & sur Osiris; il faut entrer dans quelques détails, & voir s'ils peuvent se concilier avec cette explication.

On ne s'avisera pas, je crois, de chercher dans l'histoire aucun trait auquel on puisse adapter la grossesse de Rhéa, portant à-la-fois dans son sein cinq enfans, dont deux se trouvent peres avant que de naître eux-mêmes. On voit clairement que cette

(1) *De If. & Os.* 371. A.

fable ne peut avoir de sens que dans la Mythologie , & en supposant que Rhéa représentoit l'état primitif des êtres. Les Egyptiens ne connoissoient pas Rhéa , mais ils connoissoient Athyr, à qui ils donnoient tous les attributs de Rhéa.

Les époux de Rhéa ont des caractères symboliques qui s'accordent avec le sien. Saturne est le premier. Si Rhéa est la masse élémentaire, que peut être Saturne, sinon le Temps fatal, qui engendre & fait éclore les différens êtres, qui marque les momens du débrouillement & de la combinaison des principes?

Le second époux de Rhéa est le Soleil ou le Feu , principe universel d'activité, sans lequel la Matière & le Temps n'auroient rien produit. Les Egyptiens lui donnoient le nom de Phthas ou Vulcain, *Phtha aperuit*.

Qu'auroient produit le Temps & le Feu, si Mercure, Dieu artiste, n'eût été le troisième époux de Rhéa, s'il ne se fût joint à Saturne & au Soleil, pour dessiner & or-

ganifer la lyre du Monde, & faire naître l'Harmonie à la douce voix? C'est donc lui qui a déterminé les formes symmétriques des êtres, chacune dans leurs especes. Fable pour fable, il faut convenir que celle-ci commence aussi raisonnablement qu'aucune autre.

Le moment de la naissance des cinq Dieux arrive. Osiris naît le premier. Il est revêtu d'une robe toute lumineuse, sans aucune ombre, sans mélange de couleurs (1) : cette image ressemble bien à celle de la lumière primitive. Il a pour femme Isis, dont on verra les caractères dans un moment; pour fils Orus, & pour ennemi Typhon, qui l'enferme en un coffre. Dans l'histoire civile on pourra faire, si l'on veut, d'Osiris, un bon roi, tantôt vainqueur, tantôt vaincu; dans la physique, ce sera l'eau, le Nil, ou le principe humide; dans le labourage, ce sera le bled enseveli sous les sillons, & renaissant peu de jours après; dans la religion vulgaire,

(1) Plut. *de Is. & Os.* 382. B.

ce fera peut-être le ciel ou le soleil : mais dans la théologie des prêtres & des sages, puisqu'il y avoit des sages en Egypte, qui empêche que ce ne soit le principe actif de l'ordre & de tout bien ? *Of-iri*, en Cophite, *Dominus fabricator* (1).

Isis est l'épouse d'Osiris. Sa robe n'étoit pas toute lumineuse comme celle de son époux, elle étoit au contraire variée de toutes les couleurs & de toutes les nuances qui sont dans la Nature. Osiris portoit la lumière (2) ; Isis en rendoit toutes les différences & les modifications possibles, *φύσις πανταίου*. . . Elle avoit tous les noms des Déeses, qui ont rapport à la maternité : *πάντων μήτηρ*. *I-si*, en Cophite, signifie encore *commune receptaculum*.

L'amour des deux époux avoit commencé avant leur naissance : Arouéris, ou Orus l'ainé en avoit été le fruit. A quel trait d'histoire pourra-t-on adapter ce con-

(1) Voyez M. Freret, *Défense de la Chron.* p. 367 & suiv.

(2) *Ibid.* C.

re burlesque? Il s'explique de lui-même, si on dit qu'Osiris est le principe de force & de bonté qui agit dans la Nature, & Isis le principe d'union & de sagesse, ou, si on veut, le principe qui desire l'ordre & les formes, qui les poursuit, à qui elles s'offrent. Ces deux principes, amis l'un de l'autre, concourent à former le plan du Monde, qui est Arouéris (1): c'est leur enfant, renfermé avec eux dans le sein de Rhéa, c'est-à-dire, dans l'état primordial des Causes. Trois êtres métaphysiques, la pensée de Dieu, le desir de la Matière, & le plan du Monde, résultat des deux autres. Ou si on veut passer au physique, l'action de Dieu, la forme reçue dans la Matière, & le Monde, résultat des deux (2).

(1) Selon Timée de Locres, le *Monde sensible* est fils du Dieu suprême & de son Idée.

(2) On a figuré cette idée par le triangle rectangle, dont la propriété est que le carré de la

sous-tendante soit égal au carré des deux autres côtés pris ensemble. Qu'Osiris soit la perpendiculaire, Isis la base, Arouéris la sous-tendante, Arouéris n'est autre chose que la somme des produits intellectuels des

Typhon, en naissant, déchira le flanc de sa mere; trait qui caractérise sa nature pétulante & sa férocité. On le peignit dans les allégories comme un monstre à cent têtes, pour dire qu'il agissoit en différens lieux; avec des mains sans nombre, pour montrer sa force & son activité; son corps étoit couvert d'écailles & de plumes, parcequ'il agit dans l'air & dans les eaux; ses bras s'alongeoient jusqu'au bout du monde; il vomissoit la flamme; il étoit loup, crocodile, hippopotame; en un mot il réunissoit en lui tout ce qu'il y avoit de mauvais principes: *Tout ce qui est nuisible & qui a une partie propre à perdre ou à gâter, tout cela s'appelle Typhon.*

Enfin Nephthys parut le cinquieme jour. Ce mot signifie, *fin, perfection, mort, victoire, beauté achevée.*

pensées d'Osiris & d'Isis, soit la cause intelligente, pout former le plan du & Isis la cause matériel- Monde. La même com- le, il résulte de leur ac- paraison s'applique au tion combinée un troi- Monde sensible qui, dans sieme être, qui est Orus ou le Monde. *Voy. Plut. de Is. & Os. 374. A.*

Typhon épouſa Nephthys; Oſiris l'épouſa auſſi, mais ſecrettement : deux traits qui, joints à l'étyologie du mot, peuvent former l'idée emblématique du Monde ſublunaire, où tout naît, croît, périt ; où les élémens ſont victorieux & vaincus tour à tour. C'eſt-là que Typhon regne avec empire, & par lui, la deſtruction & la mort. Oſiris y a néanmoins quelque pouvoir, mais moindre que celui de Typhon, parcequ'il ſemble qu'il y a dans ce Monde plus de mal que de bien : de-là les combats d'Oſiris & de Typhon, & la victoire de celui-ci ſur l'autre.

« Dans la Nature, dit Plutarque, Iſis tient lieu de l'épouſe ; c'eſt elle qui reçoit l'action du principe qui engendre ; c'eſt le récipient univerſel, la Déeſſe aux mille noms, *Μυρίωνυμος*, parcequ'elle prend toutes les formes & tous les caractères ſpécifiques (1). *La Raiſon ſuprême* imprime en elle un amour inaltérable du ſouverain bien ; elle le deſire, le pourſuit ſans ceſſe...

(1) 372. E.

elle se présente à lui pour recevoir l'impression de ses idées... Car la génération des êtres n'est autre chose que l'image de l'Essence éternelle, empreinte sur la Matière; & l'être formé n'est autre chose que l'impression de l'Être toujours être, *rendue par la Matière.* »

« Ce n'est donc pas sans raison, continue Plutarque, que les fables Egyptiennes ont dit que l'ame d'Osiris étoit immortelle, & que son corps étoit déchiré, & ses membres dispersés par Typhon, & qu'Isis errante, alloit recueillant ces membres pour les remettre en leur place. L'Être par excellence, l'Intelligent, le Bon, est incorruptible & immuable; mais les êtres sensibles & corporels, qui reçoivent les idées de ce premier Être, comme la cire reçoit l'empreinte d'une figure, ne sont point permanens; parceque le sujet qui les reçoit, est désordonné, chassé du ciel en ces bas lieux, où il combat contre Orus, qu'Isis a engendré, comme l'expression sensible du Monde intelligible. »

En un mot, dans le langage de la Philosophie moderne, Osiris seroit Dieu, Typhon la Matière animée par elle-même, de laquelle seroient fortis les quatre élémens avec leurs qualités contraires ; Arouéris seroit la pensée de Dieu, songeant à former le Monde ; Isis la Nature, ou, pour expliquer ce mot, la loi fondamentale de l'Univers, établie pour la formation, la perfection, pour la mesure & la durée des êtres, chacun dans leur espèce. Orus seroit le Monde sensible, comprenant le ciel & la terre, & Nephthys le Monde sublunaire : c'est à quoi se réduit en derniers termes, la Cosmologie mystique des Egyptiens.

Quoique cette explication ait l'air du Platonisme, on ne croit pas que ce soit un préjugé légitime contre elle ; c'est peut-être même une raison de plus pour l'admettre. Platon & ses maîtres avoient été puiser leur doctrine chez les Egyptiens ; on en convient. Si cela est, la doctrine de Platon, qu'on a, doit avoir au moins quelque

que ressemblance avec celle des Egyptiens : elle doit aider à expliquer celle des Egyptiens, qu'on n'a qu'imparfaitement ; comme celle des Egyptiens, si on l'avoit, aideroit à expliquer celle de Platon, si on ne l'avoit pas. Dans le cas où nous sommes, on ne fait que reporter de Grèce en Egypte une partie de ce qui avoit été apporté d'Egypte en Grèce (1).

On insiste : Si les Philosophes Grecs avoient effectivement puisé leur doctrine en Egypte, ils auroient tous enseigné les mêmes dogmes : or... Cette conséquence pourroit être fautive, quand même ils auroient tous été en Egypte dans le même temps, dans les mêmes villes, sous les mêmes maîtres, parcequ'on fait qu'en philosophie les disciples font tous les jours des changemens dans les opinions de leurs maîtres. A plus forte raison ne sera-t-elle pas évidente, si les temps & les maîtres ont été différens. Mais que répondroit-on,

(1) Voyez *Défense de la Chronol.* par M. Freret, pag. 363.

si l'on disoit qu'effectivement tous les Philosophes Grecs , excepté les Corpusculistes, ont eu les mêmes pensées que les Prêtres Egyptiens ? On pourra en juger par la suite de cette Histoire.

Mais les Egyptiens n'étoient-ils pas trop vains , trop méprisans pour les étrangers, trop intéressés à cacher le secret de leur doctrine ? Ne peut-on pas croire qu'ils n'ont communiqué aux Grecs que des fables, que des contes faits à plaisir , pour amuser leur curiosité , & ne pas les renvoyer avec un refus absolu ?

Quand les Egyptiens auroient tenu cette conduite avec tous les Etrangers , il y a eu un temps où il y auroit eu une exception en faveur des Grecs ; lorsque la Grèce , unie par les mêmes intérêts , envoyoit à l'Egypte des secours contre les Perses , leurs ennemis communs.

Mais quand même les Grecs n'auroient pas eu l'avantage de cette circonstance , il est difficile de concevoir que des hommes tels que Pythagore , qui a fait un si long

féjour en Égypte , qui fut même admis aux mysteres d'Isis ; que Platon , qui avoit tant de graces & d'éloquence ; que Démocrite , Œnopidès , Eudoxe ; que vingt autres , dont les fastes d'Égypte conservoient les noms (1) , qui voyageoient avec considération , & qui avoient de quoi payer d'un riche retour les connoissances dont on leur auroit fait part : il est , dis-je , bien difficile de concevoir que de tant de dangers & de fatigues , dont le but unique étoit de s'instruire , ces grands hommes n'eussent remporté que des mensonges vains & des contes frivoles. Que les prêtres Egyptiens leur en aient imposé sur quelques faits merveilleux de leur histoire , sur la haute antiquité de leur origine , dont peut-être ils étoient dupes eux-mêmes ; qu'ils aient mis du mystere dans leur astrologie horoscopique , dans leur magie , dans leurs prestiges , pour en relever le mérite & se faire valoir aux yeux des étrangers ; cela se conçoit : mais on conçoit aussi que les hommes dont nous

(1) Voyez Diod. Sic. 1. pag. 86. Ed. Hanow. 1604.

parlons ne se feront point obstinés à vouloir pénétrer dans l'intérieur de ces petites chimères ; qu'ils auront aisément consenti à ces petites réserves de l'amour-propre Egyptien ; qu'ils auront même feint de les respecter, pour obtenir plus facilement des ouvertures sur les objets importans, tels que l'origine du Monde & son premier état, les révolutions arrivées dans le globe terrestre, la nature & le nombre des Dieux, leur providence & leur influence dans les choses humaines, les lois & l'art de gouverner les peuples, &c. Et est-il hors de doute que sur ces articles les Egyptiens auront répondu ce qu'ils savoient, parcequ'il étoit de leur intérêt de paroître instruits ? D'où je conclus que Plutarque a pu, ainsi que d'autres Philosophes, connoître la vraie pensée des Egyptiens de son temps, & que son explication a rendu le fond & l'esprit de leur système sur les Causes premières.

En deux mots, voici le cercle des idées Egyptiennes. Les deux notions de Dieu &

de la Matière , identifiées avec Kneph & Athyr, ou la lumière & les ténèbres, ou le jour & la nuit, devinrent le soleil & la lune (1). On observa dans la course annuelle du soleil, & dans les mois de la lune, les points de départ, les milieux, les divisions, qui eurent leurs rapports avec l'année rustique, civile & religieuse, & qui furent marquées par des annonces. Ces annonces furent exprimées par des images différentes, la plupart humaines, dont les noms devinrent peu à peu, dans l'esprit du peuple, des noms de personnages différens. Le soleil fut, selon ses différentes positions ou ses rapports, Osiris, Ammon, Orus, Harpocrate, Hercule, Serapis, Mendès, Vulcain, &c. (2) La lune, de son côté, fut Isis, Bubastis, Thermutis, Athyri, Io, Byro, ou Léo (3), selon ses degrés d'accroissement & de décroissement. Chacun de ces noms forma sa notion, eut ses attributs,

(1) Diod. Sic. 1. p. 10. Porph. Epist. ad Anebon. Euseb. Prep. Ev. 3. 4. Procl. in Tim. 1. p. 33. Sext. Emp. 5. adv. Mat. Vid. Jabl. L. 2.

(2) Macrobian. Sat. 1. 18. • (3) Vid. Jabl. L. 3.

ses rapports de paternité , de filiation , d'influence magique sur les peuples & sur les particuliers. Les Prêtres aiderent au fanatisme , qui étendoit leur crédit. Les Princes ne s'y opposerent pas , par la même raison. Parmi les annonces des fêtes , il y avoit des animaux figurés , qu'on prit pour les types ou représentans de la Divinité. Le taureau représenta le soleil ; la vache , Isis ; l'épervier , Osiris ; le chat , Diane. Des types inanimés , on passa aux types vivans ; les animaux devinrent eux-mêmes des objets de vénération (1). Les Grecs & les Romains rioient. Cependant la stupidité de leur culte descendoit encore plus bas au moins d'un degré , puisqu'ils adoroient la pierre & le Lois.

Il vint un temps, un siècle environ avant Alexandre, où la Philosophie commença à faire retourner les Egyptiens sur leurs pas. La divinité fut ôtée aux animaux ,

(1) Il est possible encore que la figure de ces animaux servît de bannière ou d'étendart aux différens nomes ou peuples de l'Egypte, lorsqu'ils se réunissoient, soit dans les fêtes, soit dans les armées.

qu'on réduisit à la simple qualité de symboles. Les annonces mystiques des fêtes ayant perdu leur sens primitif, ne furent plus que de vaines images, sans signification & sans conséquence. Les différens noms du soleil & de la lune ne furent plus que les expressions de leurs différens rapports. Les germes de cette révolution étoient restés au fond des idées antiques, où l'unité étoit dominante. Les étrangers devenus les maîtres, étant plus portés à rire des bisarreries du culte Egyptien qu'à les respecter, acheverent de déchirer le voile. Tout ce vaste édifice, de fables, d'allégories, de symboles, s'évanouit comme un vain enchantement qu'il étoit; & les prêtres, forcés par la vérité même & par l'unanimité des suffrages réunis contre eux, n'eurent d'autre parti à prendre que d'aider eux-mêmes à la révolution, & d'aller au-devant des réformes que la raison & le bon sens leur propofoient.

FIN

SECTION II.

IDÉES DES ANCIENS GRECS SUR LES
CAUSES PREMIERES.

ARTICLE I.

*Idées des Grecs à l'arrivée des
Colonies.*

NOUS voici transportés sous un ciel nouveau, dans une terre fertile en génies vigoureux & inventifs, qui ont essayé leurs forces de toutes les manières sur la nature & l'activité des premières Causes. Il seroit naturel d'attendre ici des choses neuves. Mais il en est des pensées des hommes comme de leurs passions. Dans tous les lieux du monde, chez tous les peuples, l'ambition, l'avarice, la vengeance, ont eu à peu près les mêmes ressorts & les mêmes effets. Pour qui ne cherche ni les dates, ni les noms, l'histoire d'un siècle est l'histoire de tous

les siècles. C'est toujours la force qui attaque, & la foiblesse qui se défend; celle-là par la violence & par l'injustice, celle-ci par la ruse & par les lois. Cependant comme on passe volontiers de l'histoire d'Assyrie & d'Egypte à celle des Grecs ou des Romains, ne fût-ce que parceque la scène varie par le changement des lieux & des noms, il en sera de même de la philosophie; l'imagination vive des Grecs pourra nous donner des traits & des détails différens, quoique sur un fond qui sera le même. Il s'agit de nous placer dans le vrai point de vue pour jouir du spectacle, ou du moins pour en juger.

Les Savans conviennent que Javan, fils de Japhet, fut le pere des Ioniens. Cette portion des enfans de Noé quittant les plaines de Sennaar, échues aux aînés, se retira d'abord du côté de l'Asie mineure. Ensuite s'enfonçant de proche en proche entre les deux mers, selon qu'ils y étoient invités par les circonstances, ils passerent insensiblement dans les isles de l'Archipel,

& ensuite dans l'Europe. On pense bien qu'ayant à combattre d'abord contre la dureté des lieux & des saisons, contre la férocité des bêtes, en un mot contre une nature toute sauvage, toute hérissée, ils furent principalement occupés des plus pressans besoins. Cependant ils conservoient les idées anciennes de la religion.

« Les Pelasgues, dit Hérodote, c'est-à-dire, les plus anciens peuples de la Grèce, connoissoient des Dieux; mais ils ne les désignoient par aucun nom particulier. Ils savoient seulement en général qu'il y avoit des êtres qui avoient réglé toutes choses, & qui continuoient de les gouverner. Ce ne fut qu'après l'arrivée des colonies étrangères, & sur-tout de celles d'Égypte, qu'ils commencèrent à distinguer des Dieux du premier ordre & du second, & qu'ils appuyerent sur un système de religion plus formé, les fondemens de leurs lois & de leurs sociétés ». Ce qui signifie qu'avant l'arrivée des colonies, les Pelasgues avoient des idées à peu près justes de

la divinité, & que ce fut aux étrangers qu'ils durent leur égarement sur ce point.

Inachus, dont le nom paroît être le même que celui d'*Énac* ou *Énacim* (1), race de Chananéens, dont il est parlé dans l'Écriture, fut, dit-on, le premier de tous les étrangers qui apporta en Grèce, près de 2000 ans avant J. C. l'histoire merveilleuse des guerres d'un Jupiter de son pays (2). Par la facilité singulière que les hommes eurent toujours de confondre les notions qui ont entr'elles quelque ressemblance, cette fable fut appliquée aux Dieux, & devint le germe de toute la Mythologie.

Quelques années après, Cécrops (3), &

(1) Voy. *Défense Chron.* par M. Freret, 275, qui fait aussi venir de là le nom d'*Anax, rex.*

15.) & institua le culte des Dieux. *Clem. Al. adm. ad. Gent.*

(2) Phoronée son fils, rassembla & réunir en société les Pelasgues, qui étoient dispersés dans la partie de la Grèce qui fut nommée dans la suite *Peloponnesse*, (Pausan. II.

(3) Contemporain de Lycaon, roi d'Arcadie, il fut le premier qui donna à Jupiter le nom de *Très-haut*, ἰσχυροῦς, & qui se contenta de lui offrir des gâteaux, au lieu de sacrifices sanglans. *Paus.* 8. 2.

après celui-ci Erechtee, partis d'Egypte, apportèrent dans l'Attique, les fêtes, les pratiques, les symboles mystérieux de leur pays. Danaüs, invité par l'exemple de Cérops, passa dans l'isle de Rhodes, & de-là dans le Péloponnese, à une partie duquel il donna son nom. Cadmus étoit déjà venu, & avoit fondé une ville de son nom dans la Béotie, où il avoit établi les lettres & les arts de Phénicie (1).

Les peuples de la Grèce, sauvages ingénieux, assez pourvus d'idées pour desirer d'en avoir davantage, reçurent avidement ces étrangers, & les écoutèrent avec cette admiration ignorante, qui croit tout sans examen. C'étoit de ces terres desséchées, mais fécondes par elles-mêmes, auxquelles la premiere rosée fait jeter avec profusion des herbes bonnes & mauvaises, qui s'étouffent par leur force autant

(1) Que les noms de ces fondateurs soient historiques ou seulement allégoriques, peu nous importe, pourvu qu'il soit reconnu comme constant qu'à peu près dans ces siècles, il est venu des Orientaux s'établir dans cette partie de l'Europe.

que par leur nombre. Les Dieux d'Asie, d'Égypte, de Syrie, Osiris, Isis, Typhon, Astarté, Vénus, Adonis, Jupiter, les Titans, arrivant dans ce climat nouveau, avec leur suite d'aïeux & d'enfans mystiques, avec leurs animaux & leurs plantes symboliques, avec leurs attributs, leurs mystères, leurs cérémonies, bouleverserent des têtes aussi chaudes que vuides, & y préparerent cette effervescence d'idées qui enfante des merveilles ou des monstres. Chaque bourgade, chaque hameau eut ses conteurs. Chaque conteur eut son imagination, dont il usa avec pleine licence, accouplant sans retenue & en toute occasion les serpens avec les oiseaux & les agneaux avec les tigres. Le vrai, le faux, le sacré, le profane, l'historique, le physique, l'événement du jour, le songe de la nuit, tout couloit ensemble dans le même récit. Nul genre, nul fait n'avoit ses bornes, ni ses contours. On craignoit la vraisemblance & le sens commun. Si de loin en loin il s'élevoit quelques sages,

c'étoient des lumieres foibles & timides , qui n'osoient contredire ouvertement les extravagances reçues. Leur maniere d'enseigner , couverte d'allégories , conspirant avec l'ignorance de ces temps , ne faisoit qu'augmenter l'enthousiasme , loin de le diminuer. Prométhée , Orphée , Linus , Musée , Eumolpe , Thomyris , Amphion , Melanippe , Théologiens des temps fabuleux , dont les noms sont parvenus jusqu'à nous , ont connu la vérité & n'ont pas eu le courage de la publier.

J'ai dit *Théologiens* , car c'est toujours par-là que les Savans ont commencé , chez les Grecs comme chez les autres peuples. Mais les Grecs ne s'en tinrent pas à ce seul genre : ils eurent des Poëtes & des Physiciens , qu'il faut soigneusement distinguer des Théologiens dans l'époque où nous sommes.

Les Théologiens ne traitoient des Causes que conformément à la tradition immémoriale des peuples , & relativement aux devoirs de reconnoissance , de piété & de

religion , qui lient les hommes entr'eux & avec la Divinité : c'étoit la science des choses divines & humaines par la foi du genre humain.

Les Poëtes , que nous ne considérons ici que par rapport à la fiction, étoient les savans qui revêtoient les dogmes religieux de figures & d'ornemens symboliques de toute espece ; qui animoient le monde moral & le métaphysique, aussi-bien que le physique ; qui mettoient tout en action, & par conséquent tout en acteur. Le rythme & le chant, ajoutés à leur expression, donnerent un nouveau degré de force à leurs fictions ; & comme ils chantoient la Théologie antique, ornée à leur maniere, les peuples, séduits par l'expression, s'arrêterent aux images & oublierent la vérité.

Les Physiciens ou Philosophes, qui n'arriverent que long-temps après les Théologiens & les Poëtes, chercherent à expliquer la Nature par l'action des Causes secondes, en faisant abstraction de la Cause premiere, quelquefois même en l'ex-

cluant , par opposition aux Théologiens. Les Causes secondes résidoient dans les qualités inhérentes aux premiers principes physiques observés par les sens , ou imaginés par l'analogie avec les choses sensibles.

Nous nous occuperons ici des Théologiens & des Poëtes seulement , renvoyant à la troisieme époque ce qui concerne les Physiciens ou les Philosophes proprement dits.



ARTICLE II.

ARTICLE II.

*Théologiens des temps fabuleux.**ou LINUS ET ORPHÉE.*

QUOIQ'IL nous reste peu de chose des temps fabuleux , & que ce peu soit assez obscur par lui-même, & de plus, assez médiocrement authentique, toutefois, dans la matiere que nous traitons, on peut en tirer quelques lumieres sûres jusqu'à un certain point ; parceque si tous les textes qu'on a ne sont point des auteurs dont ils portent les noms, du moins sont-ils d'une très-grande antiquité, étant cités comme très-anciens par des auteurs très-anciens eux-mêmes. Et quand même ils seroient d'une fabrique plus nouvelle, étant composés de matériaux antiques (1), & crus tels, ils seroient toujours d'une grande autorité.

(1) Ceux qui prétendent que les hymnes d'Orphée sont supposés, les attribuent à un certain Onomacrite , Athénien, qui vivoit 600 ans avant J. C.

Il fut un temps, dit Linus (1), où tous les êtres prirent naissance. De quelque façon qu'on envisage ce texte, il annonce nécessairement deux choses, la naissance du Monde, & un principe antérieur à cette naissance; rien ne pouvant naître de rien, ni passer d'un état à un autre sans quelque cause au moins déterminante. Linus reconnoissoit donc une pareille cause, à qui le monde étoit redevable de son état actuel.

Dans des siècles aussi ignorans que nous nous figurons ceux-là, peut-être assez gratuitement, c'étoit une grande & importante notion, qui supposoit beaucoup d'idées, & qui en entraînoit un grand nombre après elle.

Orphée, disciple, ou, selon d'autres, maître de Linus, étoit, dit-on, Thrace

Cette date n'est guères moins respectable que ne le seroit celle d'Orphée.

(1) Linus, selon plusieurs auteurs anciens, avoit écrit une Cosmogonie qui commençoit par ce vers. *Diog. Laer.*

I. §. 4. On prétend qu'il inventa le rythme & le vers lyrique, & qu'il eut entr'autres disciples, Hercule, Thamyris, Orphée. Hercule, dit-on, le tua dans un accès de colere. *Diod. Sic. 3. pag. 140.*

d'origine, fils d'un roi nommé *Æagrius*. Il vécut avant la guerre de Troye, à peu près dans le siècle de Jofué ou des Juges. S'étant instruit de tout ce qu'on pouvoit apprendre dans son pays, il passa en Égypte pour y faire de nouvelles acquisitions : entreprise qui ne marque ni l'ignorance grossiere, ni la barbarie que nous supposons au siècle où il vivoit. Le prince philosophe fut reçu d'une maniere distinguée par les prêtres d'Héliopolis, par ceux de Thèbes, & en général par tous les savans d'Égypte, qui lui firent part de toutes leurs connoissances dans les différens genres, & qui même l'admirent à l'autopsie, c'est-à-dire, au spectacle immédiat de leurs mysteres. Enrichi de tant d'idées nouvelles, quand il rentra dans sa patrie, il y fut reçu comme un Dieu. Théologien, philosophe, législateur, poëte, musicien, & même un peu magicien, de cette magie sans doute dont il est parlé dans l'Écriture sainte, & qui n'est que la science de certaines choses secretes & mystiques, il étonna, il ravit

tous les esprits : on ne parla de lui qu'avec les expressions de l'enthousiasme. Il avoit apprivoisé par les doux accens de sa lyre, les lions & les tigres ; les forêts avoient abandonné leurs montagnes , pour venir l'entendre ; les fleuves avoient suspendu leur course rapide ; les vents avoient retenu leur haleine : c'est-à-dire , pour quitter le langage de la fiction, qu'il avoit, par la force de son éloquence, persuadé à quelques hommes encore brutes & féroces, de se réunir en société (1), qu'il leur avoit donné une religion, un culte, des lois qu'ils n'avoient pas encore, ou qu'il avoit perfectionné celles qu'ils avoient (2).

La profonde vénération que l'antiquité avoit pour son nom, lui a fait attribuer des poèmes qui ne sont point de lui, mais

(1) *Silvestres homines sacer interpresque Deorum,
Cædibus & victu fædo deterruit Orpheus;
Dicitus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.*

HOR. Art. Poet.

(2) On voyoit sur l'Hélicon la statue d'Orphée, sauvages de marbre & d'airain qui l'entournoient & écoutoient ses chants. *Pausan. 3. 30.*

dans lesquels on a affecté de renfermer la doctrine qu'on a crue la plus antique. On y voit distinctement marqué un seul Principe universel, pere de tous les êtres (1) : « Tout étoit dans Jupiter, l'étendue éthérée & sa hauteur lumineuse, la mer, la terre, l'Océan, l'abîme du Tartare, les fleuves, tous les Dieux & les Déeses immortelles, tout ce qui est né & tout ce qui doit naître, tout étoit dans le sein de Jupiter ».

Et ailleurs (2) : « Jupiter est le premier & le dernier ; il est le commencement, & la fin, & le milieu ; il est la base du globe terrestre & de l'olympé étoilé. Jupiter

(1) Ce morceau a été son commentaire sur le conservé par Proclus, dans Timée de Platon :

Fuerunt intra Jovem cum universo,
 Ætherea vastitas & cœli præclara sublimitas,
 Immensique maris & telluris inclytæ latitudo,
 Oceanusque ingens, depressaque Tartara terræ,
 Fluminaque & pontus sine fine & cætera cuncta,
 Immortales omnes beati Diique Deæque,
 Quæ fuerint exorta, & quæ ventura sequuntur,
 Hæc in ventre Jovis rerum compage manebant.

(2) On trouve celui-ci dans le Livre d'Aristote, *de Mundo* ; Primus cun-
dorum est & Jupiter ultimus idem Jupiter & caput,
 &c. Vide Loc,

est l'époux & la nymphe immortelle :

Jupiter & mas est, atque idem nympba perennis.

Jupiter est l'ame de tout ; il est le feu tout-puissant, il est la source des mers, il est le soleil & la lune, il est le roi, le maître, l'auteur de tout ; renfermant tout dans son sein sacré, & le reproduisant au-dehors, selon les desseins qu'il a formés dans son cœur. » On imaginoit donc, lorsqu'on forgea ce texte, que la haute antiquité avoit cru un Être éternel, auteur de tout ; qu'elle avoit cru un acte, quel qu'il fût, par lequel tous les êtres avoient été produits ; enfin, qu'il y avoit un principe vivifiant, répandu partout, animant tout, liant tout.

Ce principe n'étoit-il que l'état originare des choses confondues dans le cahos, ou étoit-ce un principe actif & productif par lui-même ? Étoit-ce un principe aveugle & spontanée, ou un principe libre qui choisit ? Son action étoit-elle renfermée en lui, ou terminée à des êtres autres que lui ? Contenoit-il les substances avant que de les avoir produites ? Les contenoit-il réel-

lement , de maniere qu'elles ne fussent forties de lui que par émanation ; ou comme cause , de maniere qu'il les eût mises au jour par un acte de toute-puissance qui eût donné l'existence à ce qui n'étoit point ? C'est-là le noeud de la difficulté , sur lequel on peut faire tant de suppositions qu'on voudra. Les idées vagues de ces deux textes , les couleurs poétiques dont ces idées sont revêtues , donnent une libre carrière à l'imagination des Métaphysiciens , & se prêtent à toutes les explications.

On observera seulement qu'il ne faut pas se laisser tromper par quelque ressemblance des termes avec ceux de Spinoza. Les systêmes métaphysiques de ces temps-là n'étoient pas même des systêmes , ce n'étoient qu'un assemblage mal digéré de traditions historiques , de fictions poétiques , peut-être de quelques observations physiques , ajustées au gré d'une théologie grossiere , où il entroit plus de faits que de raisonnemens , plus de traditions que d'idées philosophiques. *Voy. ci-après 2^e Epoq. sect. 2. art. 1.*

On compte parmi les théologiens des temps fabuleux, Mufée, disciple d'Orphée, à qui on attribue l'hymne à Cérès, composé pour les Lycomides, dont parle Pausanias (1), & à qui Onomacrite supposa des oracles qu'il avoit composés lui-même, & qui le firent chasser d'Athènes par le tyran Pisistrate. Mufée enseignoit, selon Diogène Laerce, que tout avoit été formé d'un premier être, & que tout y rentroit. Il eut pour fils Eumolpe, autre théologien, dont la famille fut consacrée à la célébration des mystères d'Eleusis. Thamyris de Thrace, Amphion de Thèbes, Melampus d'Argos, furent honorés du même titre, parcequ'ils s'étoient occupés de la nature & du culte des Dieux, des sacrifices, des expiations, des mystères, en un mot, de tout ce qui avoit rapport à la religion des peuples.

Aux Théologiens des temps fabuleux, on peut joindre les Législateurs & les Sages, qui se sont fait une si grande réputation.

(1) Attic. pag, 47.

tion à peu près dans les mêmes temps. Occupés uniquement du bonheur des hommes dans la société civile, on sent bien que les Législateurs ne durent prendre de la question des Causes, que ce qu'il leur en falloit pour donner à leurs lois le degré de force dont ils avoient besoin. Ils les appuyèrent sur la providence des Dieux d'une part, & de l'autre, sur la vie de l'ame après la mort. Non qu'avant eux ces deux importantes vérités fussent inconnues au genre humain, mais parcequ'elles l'étoient. L'œil ouvert sur les portes des temples en Égypte, la métempfycofe, les prieres des mourans, le culte des manes, la croyance des enfers, & mille autres monumens qu'on trouve par-tout dans l'antiquité, prouvent que ces deux vérités étoient expressees dans la foi naturelle du genre humain. Mais les sages dont nous parlons la prononcerent encore avec plus de force. Zaleucus, Triptoleme, Dracon, Solon, Lycurgue, Minos, Rhadamante, chez les Grecs, Numa, chez les Romains,

fentoient vivement que les lois , sans la conscience , n'arrêtoient que la main. Il n'y eut aucun de ces grands hommes qui ne fit descendre ses lois de Jupiter même ou de quelqu'autre Dieu , & qui n'ait ajouté la sanction de la religion à la force de l'état (1).

D'autres Sages , par leurs maximes & par leurs grands exemples , concouroient au même but. Pittacus à Mytilène , dans l'isle de Lesbos , Bias à Priene , en Ionie , Cleobule dans l'isle de Rhodes , Anacharsis chez les Scythes , tant d'autres dont les sentences étoient recueillies & citées comme des oracles , étoient autant de flambeaux qui éclairaient les nations & les siècles. Pourquoi s'obstiner à ne voir dans ces temps reculés qu'ignorance , barbarie , stupidité , en ce qui concerne les Causes ; tandis qu'on ne peut leur refuser des lumières , du goût , du génie , des vues dans tous les autres genres ?

(1) Voyez Diod. Sic. 1. 48. C.

ARTICLE III.

Mysteres d'Éleufis.

LA doctrine d'un premier principe, unique, étoit connue également chez les Savans & parmi le peuple (1); avec cette différence, que les Savans, initiés aux mysteres, reconnoissoient une Divinité, & n'en reconnoissoient qu'une; & que le peuple, croyant cette Divinité suprême, trembloit en même temps sous une multitude de Dieux subalternes, que la superstition avoit adoptés, & peut-être la politique, pour mieux assurer l'obéissance des peuples, & les contenir par cette garde nombreuse, qui sembloit environner chaque homme en particulier, & répondre de lui, quand il est seul.

Cette diversité de croyance produisit deux cultes, l'un extérieur & public, pour le vulgaire & le corps des nations; l'autre

(1) Voyez l'Article suivant.

intérieur & myſtique, où l'on préſentoit des idées plus ſaines & plus juſtes, & où n'étoient admis dans les commencemens que les perſonnes diſtinguées par leur naiſſance, ou par leur mérite perſonnel : c'eſt ce qui fit donner à ce culte le nom de myſteres.

Il y avoit des Myſteres établis chez toutes les nations, avec des traits ſi reſſemblans, qu'on ne peut douter qu'ils n'aient eu une origine commune. C'étoit par-tout les mêmes procédés à peu de choſe près, les mêmes dogmes, les mêmes leçons de conduite, le même objet. Il n'y avoit guères de différence que dans les noms des Divinités qui y préſidoient. En Égypte, c'étoient Isis & Ofiris; c'étoit Mithras en Aſie, la mere des Dieux en Samothrace, Bacchus en Béotie, Vénus dans l'île de Chypre, Jupiter en Crète, Caſtor & Pollux à Amphiſſe, Vulcain à Lemnos, enfin Cérès & Proſerpine dans l'Attique. Ceux-ci établis dans un des bourgs d'Athènes, environ quatorze ſiecles avant Jeſus-

Christ (1), furent célèbres dans tout l'Univers sous le nom de *Myſteres Eleuſiniens*. Ceux des autres pays, dégénérons en abus, tombèrent peu à peu dans le discrédit; tandis que le temple d'Eleuſis, dit Ariſtide, devint le temple de toute la terre (2).

On y donnoit, ſelon Cicéron, les principes, *initia*, de l'humanité, de la juſtice, de toutes les fortes de vertus. On y apprenoit à vivre dans une joie douce, & à mourir dans l'eſpérance d'un fort encore plus heureux : *Neque ſolùm cum latitiâ vivendi rationem accepimus, ſed etiam cum ſpe meliore moriendi* (3).

On y voyoit, dans des tableaux allégoriques, l'homme pris dès le berceau, livré aux miſeres de l'enfance, emporté par les fougues de la jeuneſſe, marchant juſqu'aux portes de la mort, au milieu des craintes, des frayeurs, des malheurs de toute eſ-

(1) Selon les marbres d'Arondel.

(2) Or. 19. & Cicéron: *Mitto Eleuſinam ſanctam illam & auguſtam, ubi*

initiantur gentes orarum ultimæ. De nat. Deor. I.

42.

(3) De Leg. II.

pece. Après avoir franchi ce passage, terrible pour le vulgaire ignorant, l'homme vertueux jouissoit d'un bonheur inaltérable dans une lumière pure; il erroit dans des prairies émaillées, où il entendoit les récits sublimes des choses saintes, accompagnés de danses légères & de chants mélodieux. Libre alors & maître de lui-même, couronné de gloire dans la société des âmes saintes, le sage voyoit la terre sous ses pieds avec toutes ses richesses, comme un amas de fange & de ténèbres où croupissent les profanes qui craignent la mort, ou qui doutent d'une meilleure vie après celle-ci. C'est Themistius qui nous a laissé ces détails, & qui nous dit lui-même que ces Mysteres n'étoient autre chose que les tableaux de la vie & de la mort (1).

L'Hiérophante, espece de prêtre ou de ministre principal de ces rites sacrés, ouvroit la scène mystique par des paroles qui annonçoient l'inspiration & l'enthousiasme: « Que l'entrée de ces lieux soit fermée

(1) Cité par Stobée, *serm.* 119. p. 104.

aux profanes, & que les initiés entendent les vérités sublimes. O toi, fils de la brillante Selene, Musée, prête à mes accens une oreille attentive. Que les préjugés vains, & les affections de ton cœur ne te détournent point de la vie heureuse. Ouvre ton ame à la lumière ; & marchant dans la voie droite, contemple le Roi du Monde. Il est UN, il est né de lui-même ; de lui tous les êtres sont nés. Il est en eux, autour d'eux ; il a les yeux ouverts sur tous les mortels, & nul œil mortel ne le voit (1). »

Quel que soit l'auteur de cette formule, on ne peut douter qu'elle ne soit d'une haute antiquité, par la raison que nous avons dite ci-dessus. On fait d'ailleurs combien, en fait de culte, les peuples sont obstinés à retenir les usages & les formules antiques. Pausanias nous apprend qu'on rejetta les cantiques faits par Homere, quoique plus beaux & plus élégans que ceux qu'on avoit, parceque la rouille de ceux-ci avoit quelque chose de vénérable,

(1) S. Clém. d'Al. p. 36.

& que les enfans aimoient à repéter ce qui avoit été chanté par leurs peres. (1)

Ces paroles de l'Hiérophante ont été employées , & même développées, par les philosophes & par les poëtes qui sont venus dans les siècles suivans. C'est de-là que vint le Jupiter universel d'Orphée ; que Pythagore tira sa Monade théologique, qu'il fait auteur du Monde. C'est de-là que Virgile a tiré ce Principe intérieur, cette Ame qu'il répand dans toutes les parties du Monde. Horace semble en avoir copié l'invocation dans cette ode sublime qui commence son troisieme livre, où après avoir écarté le vulgaire profane, il peint Jupiter regnant sur les rois, donnant l'ordre & la forme à l'Univers par la défaite des géans, & le mouvement à tout par le signe de sa pensée. Enfin, c'est de la vision allégorique du bonheur de l'autre

(1) Les Lycomides, enfans de Lycus, chantoient dans les mysteres de Mefene les hymnes composés par Olen, poëte antérieur à Orphée. *Pauf.* 9. 27. Si on avoit à Mellène les vers d'Olen, on pouvoit avoir à Eleufis ceux d'Orphée.

vie que font venues , selon quelques Savans , ces descentes aux enfers , si connus dans les Poëtes & dans les Auteurs anciens : celle d'Hercule , de Thesée , de Pirithoüs , d'Orphée , d'Ulyffe , d'Énée ; la vision d'Éarus , dans la République de Platon , le Songe de Scipion , l'Ane d'or d'Apulée. Les Mysteres étoient une mort figurée , qui représentoit aux initiés l'état bienheureux d'une autre vie , pour récompenser les vertus de celle-ci.

L'unité du premier principe sur-tout , y est si distinctement , si fortement prononcée , qu'il n'est pas possible que ce dogme n'ait été connu par tous les honnêtes gens , en Europe , en Asie , en Afrique , où , comme on l'a dit , l'objet des Mysteres étoit le même dans l'origine , & le nom seul différent. J'ajoute qu'elle a été connue même du peuple. Mais comme cette vérité peut avoir l'air d'un paradoxe , qu'on me permette de l'étayer de quelques preuves. Cet épisode , si c'en est un ici , ne fera qu'une courte distraction.

ARTICLE IV.

L'unité d'un Dieu suprême , connue de tous les peuples policés de l'Antiquité.

IL est question ici, non des sages ni des philosophes, mais de ce qu'on appelle *peuple*, par opposition aux *sages*. J'entends toutefois les peuples civilisés, qui ayant, comme tels, des arts, des lois, des mœurs, étoient dans le cas d'user quelquefois de leur raison, & de réfléchir jusqu'à un certain point sur l'intérêt de leur propre existence & sur leur état d'homme. En un mot, les Chaldéens ont paru reconnoître deux Dieux, les Perfes trois, les fables d'Egypte en nomment cinq ou six grands, sans compter ceux d'un ordre inférieur, les Grecs & les Romains en avoient des milliers : il m'a semblé qu'on pouvoit établir que ces peuples, malgré tant d'erreurs &

d'extravagances, ont connu un Dieu suprême, & qu'ils n'en ont connu qu'un (1). C'est l'objet de cet article.

On pourroit aisément écrire sur ce problème plusieurs volumes; le raisonnement & l'érudition fourniroient également de quoi les remplir. Il suffira ici d'indiquer les principales preuves, sans les développer.

Ces preuves seront de deux sortes: les unes tirées de l'histoire sainte, à cause des rapports que le peuple de Dieu a eus nécessairement avec les païens; les autres tirées de l'histoire profane, soit par des inductions qui paroissent fondées, soit par des textes formels.

Pour ne point nous égarer dans un espace qui comprend tant de siècles, nous distinguerons trois époques: la première, depuis le déluge jusqu'au passage de la Mer rouge: la seconde, depuis la sortie d'Égypte jusqu'à Alexandre: la troisième, depuis Alexandre jusqu'à l'établissement du Christianisme.

(1) Voyez la *Déf. chron.* de M. Freret, 298.

Quand le genre humain descendit de l'arche, & qu'il se répandit dans les plaines de Sennaar, il n'y avoit qu'une même pensée dans tous les esprits : nous l'avons dit. Il n'y avoit aussi qu'un seul langage, qui étoit celui de la crainte & de la reconnoissance pour celui qui avoit puni le crime & conservé l'innocence. Cela ne demande point de preuve.

Noé, selon l'Écriture, vécut encore long-temps après le déluge, tenant sous ses yeux une partie considérable de ses enfans. Sem son fils lui survécut de 150 ans, & aida, comme son pere avoit fait, par sa présence & par son exemple, à maintenir ses descendans dans la foi primitive.

Il y a apparence que Cham & Japhet ne vécutent pas moins que Sem, chacun dans la partie du monde où ils se portèrent ; qu'ils y furent autant de témoins vivans de la tradition, & que les gens raisonnables au moins réglèrent sur eux leur conduite & leurs pensées. Se portant alors par une progression parfaitement libre,

dans des terres ouvertes au premier occupant, ils ne furent point dans le cas de s'abrutir, comme s'ils eussent été dispersés par la violence, & forcés de se cacher dans des antres sauvages, où ils auroient tout oublié, pour ne s'occuper que du soin de se nourrir, ou de se défendre contre les bêtes féroces. Quelle révolution dans ces premiers siècles de paix auroit pu effacer subitement & pour jamais, dans des familles entières, une idée nécessaire & naturelle, qui se reconnoissoit par la simple attention, qui se développoit par l'éducation, qui se renouveloit à tout moment, par le témoignage des yeux au dehors, & par celui du cœur au-dedans? Qui des patriarches pouvoit s'entretenir avec ses enfans, sans leur raconter les origines & les faits, sans leur expliquer les monumens, les tombeaux, les pierres huilées, les autels, les puits de serment & de témoignage? Il n'en falloit pas tant: la crainte seule, que quelques athées ont faite la mere des Dieux, auroit suffi pour conserver la

dépôt antique & rendre l'oubli impossible.

Abraham vint au monde 427 ans après le déluge, lorsque Sem vivoit encore, selon l'Écriture. Dieu l'appelle dans la terre de Chanaan. Voyageons avec lui, & voyons si sur ses pas nous ne rencontrerons point quelques vestiges de la vérité qui fait notre objet.

Abraham forti de la Chaldée, vient d'abord à Haran, & de-là dans le pays de Chanaan. Ce voyage assez long, fait par un étranger chargé de troupeaux, espece de richesse difficile à transporter, sans avoir été attaqué par aucun ennemi, montre bien que le pays n'étoit pas encore fort habité, puisqu'on lui laissa à discrétion les pâturages, qui devoient être absorbés par un bétail nombreux; mais il prouve encore que ceux qui l'habitoient n'étoient rien moins que féroces ou sauvages, qu'ils avoient quelques principes d'humanité & de loi naturelle, puisqu'ils ne formèrent aucune entreprise contre l'inconnu. On ne donne ceci que comme une conjecture.

Le patriarche passe en Egypte. Pharaon enleve Sara. Mais bientôt ce roi entend & reconnoît la voix de Dieu : il fait des reproches à l'étranger de l'avoir exposé à commettre un crime qui eût attiré sur lui & sur son peuple la colere du Ciel. Pharaon connoissoit donc Dieu & sa justice, qui punit l'adultere.

Abimelech, roi de Gerare, dans le pays des Philistins, la connoissoit de même que le roi d'Egypte. « Seigneur, dit-il à Dieu dans une circonstance qui n'étoit que la répétition de celle du roi Pharaon, punirez-vous de mort l'ignorance d'un peuple innocent? » Et à Abraham : « Quel mal vous avons-nous fait, pour avoir voulu nous engager ainsi, moi & mon royaume, dans une si grande faute? » Quarante ans après, Isaac essuya un pareil reproche de la part du même roi, ou d'un autre du même nom. Ce langage peut-il être celui d'hommes qui ne connoissoient pas Dieu, ou qui auroient eu de Dieu une autre idée que les patriarches dont ils se plaignoient?

Après la victoire remportée par Abraham sur les cinq rois d'Orient, le grand-Prêtre des Jébuséens, habitans de Salem, le bénit en invoquant *le Dieu TRÈS-HAUT, qui créa le ciel & la terre*. Abraham avoit lui-même une si haute idée de ce prince, qu'il lui donna la dixme de toutes les dépouilles qu'il avoit remportées sur les cinq rois (1).

Abimelech, roi de Gerare, fait alliance avec Abraham, & ensuite avec Isaac, parcequ'il voit que le Seigneur est avec (2) eux. Ces faits sont d'autant plus concluans, que tous ces rois étoient enfans du fils maudit par Noé. Mezraïm peupla l'Égypte, & Chanaan la Palestine. Pharaon, Abimelech, Melchisedech auroient été les seuls princes ou prêtres instruits, dans un si grand nombre de villes, qui avoient chacune leur roi, prêtre & sacrificateur? Les autres auroient ou ignoré ou fait mystère à leurs peuples d'une croyance qui fait l'autorité des rois & leur sûreté?

(1) Epît. aux Hébr. c. 7. *dit, Abraham, de præ-*
ŷ, 4. Intuemini quantum cipuis.
ŷit hic cui decimas de- (2) Gen. 26.

Il est sorti deux peuples de Loth , les Moabites & les Ammonites : Madian étoit enfant d'Abraham & de Céthura : Ismaël peupla une partie de l'Arabie : Ésaï , ou Édom , remplit les montagnes de Seïr , & alla jusqu'à la Mer rouge. Ces cinq peuples ayant puisé la vérité dans des sources si pures & si proches d'eux , ont-ils pu la perdre de vue si-tôt , & passer sans retour , sans aucun ressouvenir , de la connoissance du vrai Dieu au culte exclusif d'un Moloch de fer ou d'une Astaroth d'argile ? La sagesse des vieillards , si renommée , si respectée en ces temps héroïques , se seroit oubliée sur ce seul point , le plus essentiel de tous !

Du temps de Moïse , Jéthro qui étoit chez les Madianites prêtre du Très-haut , Job qui vivoit au pays de Hur , sur les confins de l'Arabie , Élip haz & ses voisins qui vinrent visiter Job dans son malheur , parloient de Dieu comme les Patriarches.

Jacob va du pays de Chanaan en Mésopotamie chercher une femme de sa race.

Lia & Rachel , filles de Laban , qui garde chez lui de petits Dieux d'or & d'argent , circonstance à remarquer , donnent aux enfans qui naissent d'elles , des noms qui sont autant d'actes de foi & de reconnoissance envers Dieu. Laban lui-même reconnoît que le Seigneur l'a béni à cause de Jacob ; & quand il traite avec lui sur la montagne de Galaad , il jure par le Dieu d'Abraham , le Dieu de Nachor & le Dieu de Tharé , leur pere commun. Le culte particulier de quelque idole n'empêchoit donc point la croyance d'un seul Dieu , maître suprême (1).

Nous ne suivrons point les enfans de Sem au-delà de l'Euphrate ; quoique les savans en langues orientales trouvent dans les livres Chinois les plus anciens , le dogme dont nous parlons , clairement & for-

(1) Il est dit , dans le liv. de Jos. cap. 24. 2. que non-seulement *Thare & Nachor* , mais même *Abraham* , servirent des Dieux étrangers. M. Hyde en conclut qu'Abraham étoit né païen , *ethninus* , (c. 2. p. 58.) Il s'ensuit seulement qu'il y avoit dans sa famille un culte rendu à des Dieux domestiques , ou nationaux.

tement établi. Rapprochons-nous de l'Égypte , & suivons les enfans Jacob , qui vont y entrer.

C'est Joseph qui leur prépare la voie. Toutes les fois que ce patriarche parle devant Pharaon, il ne dit point *le Dieu de mes peres* ; mais *Dieu*, sans modification, sans restriction : *Deus respondebit. Quæ facturæ sunt Deus.* Pharaon entend son discours : & lorsque ce roi lui répond, il ne dit point, *votre Dieu*, mais *l'esprit de Dieu* (1). *Dieu vous a fait connoître.* Le roi d'Égypte parloit donc de Dieu comme Joseph.

Le peuple d'Égypte en parloit comme son roi. Il est dit dans l'Exode , que les sages-femmes Égyptiennes craignirent Dieu, & qu'elles lui obéirent plutôt qu'au roi. Les Magiciens mêmes, qui luttoient contre Moïse, voyant leurs prestiges détruits, s'avouèrent vaincus par celui qu'ils

(1) *An inveniemus virum huic similem, in quo sit spiritus Dei? . . . Quia ostendit tibi Deus quæ locutus es. . . . Gen. 41. 38 & 39.*

appeloient le Dieu par excellence : *digitus Dei est hic*, le doigt de Dieu est ici : expression aussi naïve que sublime, que tout le monde comprit, & qui fit dire à Pharaon : « Le Seigneur est juste ; moi & mon peuple nous sommes des impies : *Dominus justus, ego & populus meus impii.* »

Lorsque les Israélites envoyèrent des espions dans la terre de Chanaan, la courtisane Rahab, qui les reçut chez elle à Jéricho, leur dit qu'elle savoit que leur Dieu étoit le Dieu du ciel & de la terre : *Ipse est Deus in cælo sursum & in terra deorsum.* (1). Qui ne le savoit point, si une courtisane le savoit ?

Adonibefech, roi de Bezec, reconnoît la justice de Dieu dans son supplice : c'est Dieu qui me le rend : *Ita reddit mihi Deus* (2).

Dira-t-on que ces façons de parler sont équivoques ? que le nom de Dieu peut être pris dans des sens différens ? Mais est-il question ici de métaphysiciens subtils qui

(1) Jos. 2.

(2) Judic. 1.

creusent leurs idées, & qui les dénaturent à force d'analyse? D'ailleurs ce nom est le plus souvent expliqué; c'est le Dieu maître souverain, le Dieu du ciel & de la terre, le Dieu très haut, le Dieu juste, qui voit les pensées, qui punit & qui récompense selon les mérites. Nous avons suivi Abraham & ses descendans, en Palestine, en Egypte, en Arabie, en Mésopotamie. Suivons maintenant quelques-unes des colonies qui sont venues d'Orient en Europe.

La loi de Moïse fut donnée l'an du monde 2513, 1491 avant J. C. plusieurs siècles après l'établissement d'Inachus & de Cécrops dans la Grèce, & plusieurs années après celui de Cadmus dans la Béotie (1). Par conséquent nous pourrions faire entrer ces établissemens dans l'époque qui finit au passage de la Mer rouge. Mais pour mieux séparer les preuves, qui sont de genre différent, nous ferons de Cécrops la tête de la seconde époque; d'autant plus que dans des temps si éloignés, un

(1) Voyez les marbres d'Arondel.

siècle ou deux ne font point une différence sensible.

En partant de cette antiquité reculée, nous trouverons des fêtes, des pratiques religieuses, des usages établis, des théologiens, des législateurs, des philosophes, des poètes, qui concourront tous également à prouver la même vérité.

Quand on veut écarter l'histoire de Moïse, & s'en tenir aux seules conjectures, ou aux idées que peuvent nous donner les auteurs profanes, on ne manque pas d'imaginer un état primordial de bête & de stupidité brute, comme celui des singes & des ours, *mutum & turpe pecus*, dont les hommes seront sortis, dit-on, peu-à-peu, par une lente expérience, ou par des hasards heureux. Mais cet état de brute n'est qu'une imagination chimérique, dont le fait, quand même il seroit possible, ne pourroit être admis sans des preuves positives, qu'on n'a point. Qui ne voit, par exemple, que toutes les idées de Diodore de Sicile, sur les origines du genre hu-

main (1), ne font qu'un roman imaginé par Diodore lui-même, ou arrangé sur des idées vagues de possibilité. Sa formation de l'homme est-elle autre chose que l'idée de Leucippe, ou d'Épicure, ou de Straton, ou de quelqu'autre physicien pareil, qui a cru que l'œuf avoit pu être avant l'oiseau qui le pond; que la chaleur du soleil & la fange d'un marais avoient pu produire tout d'un coup, ou par degré, un homme dans l'âge parfait, & à côté de cet homme, une femme, pour la conservation de l'espece. On a vu, disoit Empedocles, des têtes sans cou, des pieds sans jambes, qui végétoient (2). Les germes des animaux, dit Lucrece, attachés à la terre par leurs racines, croissoient comme les plantes (3). D'autres ont eu recours à des pellicules formées sur l'eau croupissante des marais, & dans lesquelles se sont formés l'homme, le cheval, l'éléphant, &c. Pourquoi ne s'y

(1) Lib. 1. 7. & 8. rin, de Die Natali.

(2) Aristote, de Cælo, (3) Crescebant uteri ter-
3. 2. Voyez aussi Censo- ræ radicibus apti. v. 805.

en forme-t-il plus? La Nature est épuisée. Réponse digne de cette philosophie. Quelque merveilleux que paroisse le récit de Moïse sur ce point, tout homme de bonne foi conviendra qu'il n'est point pour nous d'origine sensée que celle qu'il nous donne, & que les autres, en comparaison, ne sont que des absurdités.

Or, en prenant le récit de Moïse pour base de l'histoire des peuples, il est évident que la vérité a été avant l'erreur, la science avant l'ignorance, les lois & les mœurs avant la barbarie; qu'il y a eu dès le commencement un culte; que ce culte a été pur, qu'il a même été uniforme, jusqu'à ce que le goût de propriété ayant produit le partage des terres entre les nations, on vint de-là à celui des Dieux.

Les traces de ce premier état se retrouvent dans tous les siècles de l'histoire. On nomme des rois qui regnoient à Argos, à Sicyone & ailleurs, 1800 ans avant J. C. c'est-à-dire, deux ou trois cents ans après la dispersion des enfans de Noé. Un de ces
rois

rois sacrifia à Jupiter Phyxien , sur le Parnasse , pour l'avoir sauvé des eaux (1). Les Pelasgues adoroient des Divinités dont ils ne savoient pas les noms. Il y eut un différend jugé dans l'Attique , entre deux hommes dont on fit l'apothéose (2). Enfin on voit par-tout des autels , des sacrifices , des oracles , des rois , des tribunaux : toutes notions qui ne s'accordent point avec l'état de sauvage. Cet état ne pouvoit avoir lieu en Europe , soit que les enfans de Japhet y eussent pénétré par l'Asie mineure , ou que les colonies de l'orient y eussent abordé par les côtes maritimes. Dans l'un & dans l'autre cas , les nouveaux colons quittant des peuples instruits , qui avoient des lois , des mœurs , un culte , ne pouvoient tout oublier au moment du départ , c'est-à-dire , au moment où ils avoient besoin de se souvenir de tout. Cadmus , Cé-

(1) Marbres d'Arondel. Dieu que Moïse appelle *Jehova* , *Jaoh* , *Jov* , *Ja-ho pater* , *Jupiter* , sont évidemment & par l'histoire , le même mot ; le

Dieu que Moïse appelle *Iao*. Diod. Sic. I. p. 48. C. Hanov. 1604.

(2) Voyez ci-après , pag. 133.

crops, Danaüs, Agénor, tous les autres chefs de colonies, en quittant un pays où la société étoit formée avec tous ses détails, y auroient laissé ce qu'il y avoit d'idées, pour n'emporter que l'ignorance & le pain du jour ?

J'ose dire au contraire, que ces héros fondateurs, partant pour aller s'établir dans des contrées peu ou point habitées, firent la plus ample provision de tout ce qu'il y avoit chez eux de notions utiles ; que non-seulement ils connoissoient la mer, la navigation, les côtes où ils vouloient aborder ; mais qu'ils avoient fait des réflexions profondes sur tout ce qui peut faire le bonheur & la sûreté des nations, & qu'ils firent choix de tout ce qu'il y avoit de mieux dans la société qu'ils quitoient, pour en user dans celle qu'ils alloient fonder. Mille ans avant qu'il y eût des Romains, la Méditerranée, & même l'Océan, voyoit tous les jours des vaisseaux qui alloient & venoient des métropoles aux colonies : le commerce étoit libre :

les sages voyageoient pour étudier les hommes, les lois, les religions. Comment concilier ces faits connus, avoués de tout le monde, prouvés par mille monumens, avec l'ignorance absolue & la stupidité sauvage ? Mais suivons l'ordre que nous nous sommes prescrit.

Orphée apporta d'Égypte en Grèce les Mystères, qui furent établis à Éleusis, avant l'époque du passage de la Mer rouge. Étoit-il même nécessaire qu'il allât les chercher en Égypte, toute la Grèce étant déjà remplie de colonies Égyptiennes ?

Lorsqu'on nomme Orphée, Musée, Linus, Eumolpe, & quelques autres, que nous appercevons tout au plus comme des ombres, au travers de quarante siècles, nous les imaginons se traînant à tâton dans l'obscurité, & ne voyant pas plus autour d'eux que nous n'y voyons nous-mêmes à une si grande distance. Ces hommes ont-ils jamais existé, & leurs noms ne sont-ils pas les noms de la science plutôt que ceux des Savans ? Que nous importe, pourvu qu'il

y ait des faits. Or, il y en a.

Il s'est établi chez les Grecs, selon leurs marbres (1), dans les temps les plus reculés, lorsque les Israélites étoient encore en Egypte, des rits sacrés, où la vérité dont nous nous occupons ici, étoit prononcée dans les termes les plus formels & les plus énergiques : on lès a vus dans l'article précédent. Je puis donc en conclure que chez les Grecs, tous les initiés au moins avoient la connoissance d'un seul Être, auteur de tout.

Ces Mysteres étoient-ils les seuls de leur espece dans l'Univers? Non : il y en avoit dans une infinité d'autres lieux (2). Il y avoit donc, dans une infinité de lieux, des hommes qui reconnoissoient un seul principe, auteur de l'Univers.

Qui étoit initié à ces Mysteres? Tous les rois, tous les princes, tous les prêtres, tous les sages, tous les hommes célèbres, sans compter ceux que la faveur, la brigue, la curiosité, l'avarice pouvoit y ad-

(1) Marbres d'Arondel. (2) Fab. Antiq. 321.

mettre. Il y avoit donc une infinité de personnes éclairées dans différentes parties du Monde. Combien d'étincelles de cette lumière s'échappoient à chaque moment dans le public ! combien de traits, d'allusions qui, tombant dans des esprits rendus attentifs par la conscience, par le raisonnement, par le spectacle de la Nature, par les idées de vertu, de récompense, par l'inquiétude de l'avenir, les frappaient aussi fortement que l'évidence ! Tout l'Univers se disoit à l'oreille, qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu. Cependant tout l'Univers couroit aux idoles. Nous expliquerons dans un moment cette contradiction.

Les Anciens ont connu dans tous les temps l'apothéose, ou la consécration des grands hommes. Comment les peuples, qui y croyoient, auroient-ils pu en avoir l'idée, s'ils n'avoient pas eu préalablement celle d'un séjour divin, où regnoit le bonheur sous l'empire d'un Dieu, qui récompensoit la sagesse, le courage, la fidélité, la piété, ces vertus qui peuvent seules,

difoient les payens , ouvrir aux hommes le chemin du ciel : *quibus homini datur ascensus in cælum* (1). Oû les Romains , qu'on imagine encore brutes & féroces dans ces commencemens , pensoient-ils que Romulus avoit été emporté , quand Proculus leur raconta sa vision? C'étoit un mensonge ; mais dans ce mensonge , quel amas de vérité ! Les Romains furent 170 ans sans aucune image de leurs Dieux (2). S'ils avoient des temples , c'étoit aux vertus qu'ils étoient consacrés : pour signifier , dit Cicéron , que ceux qui avoient ces vertus dans le cœur , étoient les temples des Dieux mêmes : *ut illi qui haberent virtutes illas Deos ipsos in animo collocatos* (3) *putent*. Varron assure que ceux qui après ces temps ont introduit des simulacres , n'avoient point communiqué l'erreur qu'ils

(1) Les Arcadiens , peuple simple , mais pieux , ami des Dieux , croyoient la punition des méchans , & la récompense des bons dans une autre vie. Ils ont mis au rang des Dieux ,

Aristée , Britameris , Hercule , Amphiaraüs , Castor , Pollux. *Pauf.* 8. 21.

(2) S. Aug. *de Civ. Dei.* 4. 31.

(3) *De Legib.* 2. 11.

avoient reçue de leurs peres, mais qu'ils l'avoient créée : *errorem non tradiderunt, sed addiderunt* (1). Il y avoit donc des idées de la Divinité chez les Romains, avant qu'il y eût des simulacres des Dieux. Or avant qu'il y eût des simulacres des Dieux, il y a toute apparence qu'on connoissoit peu leur multiplicité.

Le premier de tous les gouvernemens qui aient été en usage, est la royauté, les autres n'étant qu'une correction de celle-là. C'est une idée simple qui s'est offerte à tous les esprits : un pere dans une famille, un chef dans une armée. Quelle apparence que les peuples aient mis dans le ciel un autre gouvernement que celui qu'ils croyoient le meilleur pour eux ; ou que croyant la policratie plus avantageuse, ils aient pris pour eux la monarchie ? S'ils ont admis plusieurs Dieux, ce n'a pu être que sous l'empire d'un seul : s'ils n'en ont admis qu'un, les autres n'ont pu être que des ministres. Ainsi dans l'Asie, dans l'Egypte,

(1) S. Aug. de *Civit. Dei*, 4., 31.

dans tout l'Orient, dans tout l'Occident, la forme même du gouvernement portoit les peuples à ne connoître qu'un Dieu (1).

La nature des loix les conduisoit à la même vérité. Où Zoroastre, Confucius, Zaleucus, Minos, Numa, Solon, ont-ils pris la plus grande partie de leur autorité? je parle de celle qui agit sur les esprits, & qui les subjugue : si ce n'est dans l'opinion généralement consentie, qu'il y avoit quelque part un Législateur suprême, qui prescrivoit des regles, qui veilloit à leur exécution, qui avoit en son pouvoir de punir les infracteurs, soit dans un temps, soit dans un autre. Ces législateurs étoient trop habiles, pour ne pas confirmer les esprits dans cette persuasion, qui seule peut enchaîner l'homme par sa propre pensée. Aussi n'en est-il point qui n'ait fait parler quelque Dieu ; qui n'ait fait entendre aux

(1) *Inquirendum putas utrum unius imperio, an arbitrio plurimorum, ce-
leste regnum gubernetur ;
quod ipsum non est multi laboris aperire, cogitan-
ti imperia terrena, quibus
exempla utique de cælo,
Minu. Felix. in Octav.
c. 18. p. 164.*

peuples que ses lois venoient d'en haut ; enfin il n'en est point qui n'ait vu que le serment étoit le dernier & le plus fort lien de la volonté. Or il n'y a point de serment sans Dieu pris à témoin , pris pour juge , redouté comme vengeur : *Audi sancte Jupiter!*

Qui étoit ce Jupiter dans l'esprit des peuples ? Les Poëtes , qui ont été de tout temps les interpretes du peuple , nous le ferons connoître : je ne citerai qu'Hésiode & Homere.

Ces deux poëtes étoient les précepteurs de la jeunesse dans une grande partie de l'Italie , dans toute la Grèce proprement dite , dans l'Asie mineure , dans toutes les isles de la Méditerranée. On chantoit leurs vers dans les fêtes : on en faisoit le texte des leçons concernant la conduite & les mœurs. Cela posé , quelle étoit la doctrine de ces Poëtes ?

Hésiode (dont nous parlerons plus amplement ci-après) chante le cahos & la naissance du Monde. Mais aussi-tôt que le

Monde est formé, Jupiter prend l'empire, & préside à l'exécution des Destins. La Justice, les Parques, les Saisons, les Heures, toutes les Vertus, toutes les Puissances sont à ses ordres. C'est lui qui voit, qui entend, qui élève, qui abaisse, qui distribue, comme il lui plaît, l'obscurité & la gloire.

Selon Homere, c'est la volonté suprême de Jupiter qui est la dernière raison des choses : c'est de lui qu'émanent les loix sages : c'est lui qui donne aux rois la puissance & le sceptre, qui brise la tête des villes : c'est le Dieu très-grand & très-glorieux, qui lance seul la foudre, qui est le pere des Dieux & des hommes : enfin, c'est lui qui tient le premier anneau de cette chaîne sacrée à laquelle tout l'Univers est suspendu : « Réunissez-vous, Dieux & Déeses ; employez vos plus grands efforts. Vous n'abaisserez pas vers la Terre le Dieu très-haut, impénétrable dans ses pensées : & s'il me plaît, je vous enlèverai tous avec la Terre & les Mers profondes, & je vous attacherai au sommet du ciel, où vous res-

terez suspendus. Tel est le pouvoir sans bornes qui m'éleve au-dessus des Dieux & au-dessus des hommes (1). » Tout Homere est rempli de ces traits. Si l'unité d'un Dieu suprême étoit une vérité indifférente, ou une vérité de difficile accès, qui fût le résultat, ou quelque conséquence subtile d'une longue chaîne de propositions déduites les unes des autres, peut-être que ces traits, quoique répétés souvent, en cent manieres différentes, n'auroient pas suffi pour la rendre sensible. Mais c'est une de ces vérités essentielles au bonheur de l'homme, qui naît avec nous, qui entre en nous par tous nos sens, qui se voit, comme la lumiere, sans qu'on la regarde. Où ces deux poëtes avoient-ils puisé ces idées ? Si elles eussent été inconnues aux peuples pour qui ils écrivoient, comment auroient-elles obtenu leur applaudissement ? On en peut dire autant de Sophocle, d'Euripide, de Pindare, de tous les autres, qui n'ayant en leur qualité de poëtes, qu'une éloquen-

(1) Iliad. 9 20.

ce populaire, n'ont pu être, dans leurs écrits, que les échos du public de leur temps, & n'ont fait des portraits que de ce qui seroit reconnu, *ex noto fictum*.

On verra ci-après les pensées des Philosophes sur la nature des Causes. On peut les ranger en deux classes, dont l'une combat la nécessité d'une Cause intelligente, universelle; l'autre l'établit par des preuves de tout genre. Leucippe, Démocrite, Épicure, Straton, l'attaquoient par leurs systêmes; Thalès, Anaxagore, Timée, Platon, Zénon, la soutenoient par les leurs. Les premiers vouloient détromper les peuples sur cet objet; ceux-ci vouloient l'affermir dans ses pensées. L'attaque & la défense supposoit donc également le fait que nous entreprenons de prouver.

Donc la tradition du genre humain, les Mysteres, les usages religieux, la forme des gouvernemens, les poëtes, les philosophes, le sentiment intérieur, la crainte de l'avenir, enfin le ciel & la terre annonçoient la même vérité. Tout le genre hu-

main auroit été endormi, qu'une feule de ces voix eût suffi pour le réveiller. Or il étoit bien loin de l'être sur cette matiere. Toute la terre, graces à l'inquiétude naturelle des hommes sur l'avenir; ne parloit, ne s'occupoit que des Dieux, toutes les têtes travailloient; & il ne se seroit pas trouvé un seul de ces sages, un de ces héros tant vantés, qui eût réduit à leur valeur les contes burlesques de la croyance populaire, & qui eût averti le genre humain (1)?

Je ne puis me dispenser d'ajouter ici les paroles de quelques rois d'Orient, consacées dans l'Écriture. Quand Salomon monta sur le trône, le roi de Tyr rendit graces au Dieu du ciel & de la terre, de ce qu'il avoit donné à David un successeur digne de lui (2). Cyrus, dans ses édits, re-

(1) *Ne hoc quidem crediderunt Jovem manu mittere fulmina, sed eundem custodem, rectoremque universi, animum ac spiritum, mundani hujus operis Dominum & artificem, cui nomen omnino convenit.* Senec. *Quæst. nat. lib. 2. c. 45.*

(2) *Benedictus Dominus Deus cæli & terræ.* Reg. 3. 5.

connoît que ses victoires sont *un don du Dieu du ciel* (1). Darius veut que les Juifs fassent pour lui des vœux *au Dieu du ciel* (2). Artaxerxès parle à peu près de même dans Esdras. Assuérus reconnoît ce même Dieu dans le décret qu'il adresse aux cent vingt-sept provinces de son empire, depuis les Indes jusqu'en Éthiopie (3). Quel eût été le sens de ces décrets, si les nations eussent ignoré qu'il y avoit un Dieu souverain & universel ?

C'en est assez, je crois, pour montrer que jusqu'au siècle d'Alexandre, la vérité dont nous parlons n'a pas été un mystère pour les nations. Disons un mot de cette dernière époque, qui commence 330 ans avant J. C.

Si l'idée publique d'un Dieu suprême se conserva dans les siècles les plus ténébreux du paganisme ; à plus forte raison dût-elle être répandue quand la Philosophie, ayant

(1) *Omnia regna terræ & orent pro vitâ regis dedit mihi Deus cæli. & filiorum ejus.* Esdr. 1. 1. 6.

(2) *Offerant Deo cæli,* (3) Esth. 16. 16.

parcouru le cercle des erreurs possibles sur la Divinité, fut obligée de revenir au point d'où elle étoit partie, & d'ajouter ses raisonnemens au poids de la tradition antique.

Environ six siècles avant Jésus-Christ, les Philosophes avoient quitté le fil de cette tradition, pour s'abandonner à leurs propres pensées. S'étant enfin éloignés d'elle jusqu'à prendre le hasard pour première Cause, la lumière éclata par le choc même des absurdités. Qui pouvoit se persuader que le hasard, qui n'est rien, fût la Cause de tout ? Qui pouvoit croire qu'ayant en soi un principe pour se conduire, l'Univers n'en eût point pour le gouverner ?

Alexandrie, fondée par le Conquérant du Monde, entre l'Asie, l'Afrique & l'Europe, sur les bords d'une mer qui réunissoit les trois parties connues du globe, devint le rendez-vous de tous les Savans de l'Univers. La philosophie des Grecs y fut mise dans la balance avec la sagesse de

l'Orient & du Midi. La discussion sur le premier de tous les principes, fut bien-tôt terminée. Quand J. C. vint au monde, le peuple même entendoit raillerie sur le chapitre de ses Dieux. Il n'y croyoit plus que par habitude, comme les princes par politique, & les prêtres par intérêt. Qu'on lise Cicéron, Macrobe, tous les Platoniciens anciens & modernes, tous les Péripatéticiens, tous les Poètes de ce temps-là : tous, sans exception, établissent l'unité d'une première Cause intelligente. Il n'est aucun des attributs de Dieu qui n'ait été rendu par quelqu'un d'eux, avec autant d'énergie & de précision qu'il a pu l'être depuis par nos théologiens. Tous les écrivains ecclésiastiques qui les citent, en font foi. Stobée, dans ses *Églogues physiques*, a rassemblé un grand nombre de leurs textes (1). Nous ne pousserons donc plus loin ce détail de preuves, qui nous paroît inutile ; & nous concluons que les peu-

(1) M. de Burigny a porté cette vérité jusqu'à la démonstration dans sa *Théologie païenne*.

les païens civilisés ont eu, comme nous, l'idée d'un seul Être suprême, maître de l'Univers.

Quel étoit donc le crime du genre humain livré à l'idolâtrie? La réponse est facile. C'étoit d'avoir connu Dieu, & de ne lui avoir rendu aucun hommage; c'étoit de l'avoir regardé comme le Dieu de tout le Monde, & d'en avoir conclu dans la pratique, qu'il n'étoit le Dieu de personne.

On a dit que l'idée de la monarchie céleste leur avoit aidé à prendre l'idée de leur gouvernement. Par retour, ce qui se pratiquoit dans leur monarchie, ils l'appliquèrent au gouvernement céleste. Si les rois, invisibles & renfermés dans leurs palais, n'entroient point dans les détails du gouvernement; à plus forte raison le Dieu suprême devoit-il abandonner à ses ministres la conduite des mondes, & sur-tout celle du monde sublunaire, sujet à tant de révolutions & de désordres. Supposé qu'il y eût quelque tribut à lui payer, ne suffiroit-il pas de l'adresser aux subalternes, qui

le verseroient ensuite, s'il le falloit, dans les trésors du grand Roi? On se seroit de bonne foi de ces comparaisons, qui sembloient honorer la Divinité suprême, & qui la reléguoient en effet dans le ciel des cieux. Les autres Spheres étoient emportées par les Dieux ministres; & la Terre, abandonnée à la discorde des élémens, n'avoit de refuge que dans les génies & les démons bons ou mauvais, desquels il falloit attendre, comme des seules causes, la décision des événemens importans. Lors donc qu'une crainte violente affoiblissoit les cerveaux, qu'une peste ravageoit les villes, mais sur-tout lorsqu'un ennemi furieux s'avançoit, le fer & le feu à la main, il n'y avoit point de peuple qui ne s'écriât: *Ayons des Dieux qui marchent devant nous: (le moyen de combattre sans Dieux!) mais aussi que ces Dieux ne soient qu'à nous. Comment nous fier à des Dieux qui seroient aussi les Dieux de nos ennemis? qui diroient peut-être: Troyen ou Rutule, que m'importe? Auroient-ils attendu du dernier des cieux*

le secours décisif dans le moment critique? Le Dieu de l'Univers auroit quitté son trône céleste , pour venir tristement se mêler d'affaires dont souvent un roi mortel ne daigne pas se charger? Enfin ce grand Dieu , tout l'Orient étoit persuadé qu'on ne pouvoit le voir sans être frappé de mort. On crut donc qu'il étoit plus sûr d'avoir chacun des Dieux à soi , des Dieux qui n'eussent qu'un soin , qu'une ville à conserver ou à défendre, dont ils fussent même obligés de partager le sort & pour laquelle ils se batissent , Dieux contre Dieux , comme dans la mêlée d'Homere. C'étoit en ce sens qu'on disoit , le Dieu de Gaza, de Memphis, la grande Diane d'Éphèse : c'étoit les Dieux du sol , les Dieux de telle ville, de tel royaume : *Deos populares* (1). Les particuliers mêmes voulurent

(1) Ce fut pour cela que le premier acte de Jéroboam, devenant roi d'Israël, fut de se faire d'autres Dieux que celui de Jérusalem. *Fragilis & laboriosa mortalitas (Deum) in partes ita digessit, infirmitatis suæ memor, ut portionibus coleret quisque, quo maxime indigeret.* Plin. 2. 5.

en avoir pour protéger leur famille & leurs foyers.

Mais tous ces Dieux n'étoient que des Dieux tutélaires, des especes de talismans, de fetiches (1), ou de symboles, qu'on supposoit doués de quelque vertu secrete & magique, par l'attache de quelque démon ou génie, pour porter bonheur ou malheur, à l'ami ou à l'ennemi : ce ne pou-

(1) M. le Prés. de Broffe, Honoraire de l'Acad. des Inscip. & Bell. Lett. a développé avec beaucoup d'érudition le culte des Fetiches. Ce nom vient du mot Portugais *Fetisso*, qui signifie *chose fée, enchantée, divine, rendant des oracles*. De là *fatum, fari*, chez les Latins. Il a prouvé très-bien que la plupart des nations barbares, & même des nations policées, ont eu de ces objets de culte, comme les Bétyles en Syrie, les grands arbres chez les Pélasgues, des serpens rayés, des quadrupedes, des montagnes, des pou-

pées de coton, &c. chez d'autres peuples. Le savañt Académicien en conclut que les peuples qui avoient ce culte, n'ont point connu la vraie Divinité. Cette conséquence n'est point renfermée dans les premiffes. Le peuple d'Israël adorant le veau d'or, n'avoit pas pour cela oublié le Dieu d'Abraham. Les dévotions particulières ne sont point exclusives, sur-tout lorsqu'il y entre de la superstition, parceque celle-ci ne fait que multiplier les objets de culte, sans en retrancher aucun.

voit être autre chose. Croire que des boucs, des chiens, des chats, des scarabées, de petits cailloux d'une certaine forme, de marmouzets d'or ou de léton, étoient ou pouvoient être, dans l'esprit d'aucun peuple civilisé, le plus haut degré de la Divinité, reine & maîtresse de l'Univers, c'est une erreur impossible, une absurdité qui ne peut se trouver dans aucune tête, pensante ou non. En un mot, ces Dieux n'étoient que ce que sont encore parmi nous les patrons révéérés par les provinces, par les villes, par les bourgades; que ce que sont les reliques, les images des personnes dont le nom a été consacré par la piété; avec cette différence toutefois qu'aujourd'hui l'artisan distingue le culte rendu au serviteur, de celui qu'il doit au maître, & que les païens oubloient totalement les droits du maître pour lui substituer un rival imaginaire, dont souvent le culte étoit un crime encore plus qu'une erreur.

Les sages voyoient sans doute l'absur-

dité ; mais bien loin de s'y opposer , ils craignoient la révolution que pouvoit occasionner la vérité. Il n'y eut qu'un seul homme à qui il fut permis à Rome de parcourir les livres trouvés dans le tombeau de Numa : on crut important d'en dérober la connoissance au peuple , au sénat , aux prêtres même. Quel déluge ne pouvoit pas causer le mouvement ou le déplacement d'une masse si énorme d'opinions & de préjugés enracinés par l'habitude , défendus par la superstition , toujours furieuse quand elle se bat ? Peut-être même que la Politique trouvoit plus avantageux pour elle d'environner la populace , de cette multitude de génies témoins & vengeurs , que de la menacer d'un Être suprême , dont la colere se seroit éteinte dans le trajet , ou perdue dans les détails.

Mais encore , comment cette vérité pouvoit-elle subsister avec tant d'erreurs & d'absurdités qu'on trouve dans le culte idolâtre ?

Je dirai d'abord qu'il ne s'agit point de

concilier les hommes, quelquefois même les plus sages, avec eux-mêmes. Je n'en veux pour exemple que les Romains. Les Romains répétoient à tout moment, Jupiter très-bon, Jupiter très-grand : *optimus propter beneficia, maximus propter vim*. Ils invoquoient, dans leurs prieres, le Dieu qui par ses décrets éternels regle à son gré le ciel & la terre, les tristes royaumes, & les épouvante par son tonnerre (1). Ils savoient que ce Dieu remplissoit de son action les terres, les mers, les profondeurs célestes; que du signe de son sourcil il mouvoit l'Univers (2). Jupiter tout-puissant, s'écrie Varron, pere & mere des Dieux, des rois, de tous les êtres, Dieu des Dieux, un & universel (3). Et cependant les Romains écou-toient toutes les rêveries de la superstition. Il n'y avoit imagination folle, terreur d'enfant, conte de vieille, qui n'eût son

(1) Virgile, *Æn.* 1. 233. (2) Horace, *Od.* L. 3. 1. & 4.

(3) Jupiter omnipotens rerum, regumque, Deumque, Progenitor genitrixque, Deum Deus, unus & omnes.

poids dant le moment du danger , & qui n'influât sur les décisions d'État les plus importantes.

Je dirai en second lieu , que la notion dont nous parlons ayant des côtés aussi obscurs que les autres sont clairs , il n'étoit pas fort difficile de l'admettre avec des disparates. Les Païens avoient trois sortes de théologies ; l'une civile , l'autre naturelle , & l'autre fabuleuse (1). La première étoit , dans les temples , enseignée par les prêtres ; la seconde , dans les écoles , traitée par les savans ; la troisième , sur le théâtre , employée par les poëtes. A la première tenoient les sacrifices , les augures , toutes les pratiques religieuses auxquelles on croyoit attachée la fortune de la nation. La seconde étoit occupée à expliquer les causes physiques , & quelquefois à indiquer les fins morales. Lorsqu'il s'agissoit de fêtes publiques , mêlées d'amusement & de superstition , les poëtes

(1) *Civile, physicum, mythicum.* Varr. apud S. Aug. *de Civit. Dei.*

faisoient valoir la troisieme. Le peuple, qui n'examine rien à fond, voyant en gros ces trois especes de théologie, qui lui étoient présentées assez nettement, par les trois especes d'hommes qui s'en occupoient, croyoit que ce qui étoit obscur ou absurde dans l'une, étoit justifié & expliqué dans l'autre. Ils donnoient leur adhésion à l'unité, moitié par raison, moitié par instinct, par ce qu'ils entendoient dire & par ce qu'ils sentoient confusément. Mais ne voyant nulle part aucune voie sans danger, aucune opinion sans difficulté & sans obscurité; ne pouvant d'ailleurs rester sans prendre de parti, & n'ayant pas la force d'en prendre un conforme à ce qu'ils auroient désiré, ils s'abandonnoient à la pratique du culte établi, au pis aller de faire cause commune, quant aux suites, avec le reste du genre humain. Socrate, tout grand philosophe qu'il étoit, ne laissa pas en mourant de sacrifier à Esculape, pour rendre hommage aux Dieux de son pays, auxquels il ne croyoit point. Tout cela se

concilioit par la distinction des Dieux nationaux & d'un seul Dieu de toute la nature : *Deos populares multos , naturalem unum* (1).

(1) Antisthène , cité par Cicéron , *de nat. Deor.*



ARTICLE V.

*Idées des Poëtes Grecs dans les temps
fabuleux,*

OU L'ANUIT ET L'AMOUR, PRINCIPES
DU MONDE.

S'IL est vrai que les sages, & même les peuples, dans les pays civilisés, ont eu les mêmes idées sur la nature & la nécessité d'un premier Être, il est évident que les premiers poëtes eurent le même point d'appui, pour élever leur système de cosmogonie. Les poëtes ne bâtissent guères que sur un fond donné par le public ; ils suivent la renommée. Ceux dont nous parlons ayant adopté avec trop de vivacité & trop peu de discernement le langage & les figures symboliques qui avoient passé la mer avec Cécrops, Danaüs, & les autres fondateurs des colonies Grecques, il n'y eut pas une de ces idées étrangères qui ne fût personnifiée, & qui n'eût en cette qualité tous

les accompagnemens individuels qu'il plut à leur imagination d'y attacher.

Ils commencerent par celle de la *Nuit*, qu'on regardoit dans l'antiquité comme l'état primitif de la Nature avant qu'elle eût pris la forme du Monde (1). La notion de la *Nuit* primitive comprenoit, chez les Grecs, trois idées, le Cahos, l'Érebe & le Tartare, c'est-à-dire, un espace sans borne, sans lumiere, rempli de matériaux sans forme & sans ordre. On demanda à Thalès lequel étoit le plus ancien, du Jour ou de la *Nuit*. Il répondit, la *Nuit* (2). Alexandre le grand fit la même question à un Gymnosophe des Indes, qui lui répondit brusquement que c'étoit le Jour. Le prince, qui ne s'attendoit pas à cette réponse, reprit, qu'elle étoit digne de la demande (3). Les Gaulois & les Germains comptoient

(1) Les Egyptiens, dit Plutarque, rendoient des honneurs divins à la taupe, parcequ'elle étoit sans yeux, & qu'ils croyoient les ténèbres plus ancien-

nes que la lumiere. *Quæst. Conviv.* 4. 5. Voyez ci-dessus, page 52.

(2) Diog. Laër. 1. 36.

(3) Plut. *Vie d'Alex.*

par nuits, parcequ'ils faisoient la Nuit aînée du Jour : en un mot, la Nuit étoit la Déesse antique (1), l'origine, la source de tous les êtres (2). Il fut un temps, disoient les théologiens, où il n'y avoit ni ciel, ni terre, ni mer : tout étoit nuit. Les principes ou élémens, engourdis dans cet abîme universel, n'y avoient qu'un mouvement sourd & aveugle ; peut-être même n'y en avoient-ils point. Le moment des destins étant arrivé, un point de lumière étincela au milieu de l'espace ténébreux, se développa, & avec lui l'ordre & la beauté de l'Univers (3).

Ces idées brillantes & hardies étant encore trop simples pour les poètes & pour le peuple, qui aime bien mieux le merveilleux que la vérité simple, on donna à la Nuit un corps, une ame, des facultés. On en fit une Déesse, mere en titre des Dieux & des hommes, qui eut des temples & des oracles (4). On composa l'histoire

(1) Η παλαιά, ἀρχαῖη Νύξ.
Voyez l'Hym. d'Orph.
à la Nuit.

(2) Arist. *Metaph.* 12. 6.

(3) Poës. Orph.

(4) Pauf. *Attic.* 97.

de sa fécondité. Elle avoit, dans la première origine des temps, déposé un œuf au vaste sein de l'Érebe son époux. De cet œuf, après une longue suite de siècles, étoit sorti l'Amour aux aîles dorées, portant en sa main le flambeau qui éclaire le Monde & qui l'échauffe (1). Levez les yeux, disoient-ils, contemplez cette voûte immense & azurée, sous laquelle se promènent les astres : croyez-vous que ce soit un désert où regnent le vuide & le néant ? C'est le berceau primordial de la Nature :

(1) Aristoph. *Oiseaux*, v. 694. En voici la traduction littérale : « Au commencement étoient le Cahos, la Nuit, le noir Erebe, & le vaste Tartare. Il n'y avoit ni terre, ni air, ni ciel, dans les profondeurs sans fin de l'Erebe. La Nuit aux aîles noires enfanta un œuf clair, (sans germe) duquel, après une certaine révolution des temps, sortit l'Amour, s'élevant avec des aîles d'or com-

me un tourbillon violent. S'étant mêlé ensuite avec le noir Cahos aîlé, dans le vaste Tartare, il produisit notre espèce, & nous amena à la lumière. Les Immortels n'étoient point avant que l'Amour eût mêlé toutes choses. De ce mélange furent faits le Ciel, l'Océan, la Terre & toute la race immortelle des Dieux bienheureux. »
Voyez aussi l'Hym. d'Orphée, au Premier-né.

c'est la Déesse même, qui a produit le monde, qui le nourrit par ses bénignes influences : c'est la Nuit, mere de Tout, qui s'est retirée à la circonférence (1) pour faire place à son Premier-né, enfant unique, qu'elle tient toujours entre ses bras humides, & sur lequel, à la fin de chaque jour, elle abaisse son voile ténébreux, pour assurer son repos dans le silence de la Nature :

..... *Ruit Oceano nox*

Involvens umbra magna terramque polumque (2).

Quand la fable de la Nuit fut ainsi revê-

(1) Ουρανὸς.

(2) Cette application, qui peut paroître hardie, se fait ici avec d'autant plus de justesse, que l'Océan, dans la haute antiquité, n'étoit autre chose que le principe humide, dont Orphée, Homère, Thalès, ont fait le pere de tous les êtres. Ce principe étoit répandu dans l'espace céleste, qui étoit comme une mer supérieure, où les Egyptiens

disoient, selon Plutarque, traduit par Amiot, que le Soleil & la lune étoient voiturés, non dans des chariots ou charrettes, ains dedans des bateaux, esquels ils navigeoient à l'entour du Monde. Euripide & d'autres Poëtes ont eu la même idée, lorsqu'ils ont dit que cet éther immense, cet azur presque noir que nous voyons, embrassoit tous les êtres dans son sein humide.

tue, on songea à orner de même celle de son Fils & de l'Œuf, dont il étoit sorti. C'étoit un Œuf clair, ou sans germe, *ventosum*, pour faire entendre que la Nuit l'avoit conçu d'elle-même, sans autre agent qui eût concouru avec elle : idée antique, qui, pour représenter l'indépendance des grands Dieux dans leurs productions, les supposoit *androgynes*, c'est-à-dire, produisans par eux-mêmes : *Jupiter & mas est & fœmina.*

De cet œuf divin, pondu avant les temps, sortit l'Amour, premier-né de l'Univers, Dieu de double nature, céleste & terrestre. S'élevant dans l'espace obscur avec des aîles de feu, pour répandre partout la lumière, il tenoit en sa main les clés du ciel, de la terre & des eaux, pour ouvrir à tous les animaux les portes de la vie. Sa voix mugissante, *ταυεῖcons*, qui les appelle, retentit d'un bout à l'autre de l'Univers, dont il tient en main le gouvernail & le sceptre, regnant également & sur les Dieux & sur les hommes, qu'il a
tous

tous également formés (1). On reconnoît aisément dans cette Cosmogonie la fable d'Athyr & de Kneph, dont il a été fait mention ci-devant (2).

Nous observerons en passant qu'un fragment de Sanchoniaton , rapporté par Eusebe (3), offre les mêmes traits. On y voit une substance ténébreuse, un amas informe, dans lequel agit sourdement une sorte d'ame ou d'esprit aveugle, qui se nomme *Desir* ou *Amour*. De l'action de cet esprit sort une lumiere éclatante, qui produit le soleil & la lune. La terre & la mer s'échauffent par l'air enflammé : l'éclair brille, le tonnerre éclate. A ce bruit terrible, les animaux s'éveillent comme d'un sommeil profond, & commencent à se mouvoir sur la terre & dans les eaux. Ce sont par-tout les mêmes idées.

Ce fut de ces idées mythologiques que vint aux Egyptiens, & par eux à Pytha-

(1) Tous ces traits se trouvent dans deux hymnes d'Orphée, dont l'une au *Premier-né*, l'autre à

l'Amour.

(2) Art. des Egypt.

(3) De Præp. Ev. 2. 10.

gore & à quelques-uns de ses disciples, l'idée de mettre le soleil au centre du Monde. Dès que le partage de l'espace universel s'étoit fait entre la Nuit primitive & la Lumière, & que celle-ci, née au sein de l'autre, s'étoit agrandie par degré, c'est-à-dire, par l'addition successive de tous les élémens qui pouvoient devenir lumière, il semble que le corps lumineux devoit repousser de proche en proche, à des distances proportionnées à sa force, la masse ténébreuse qui l'environnoit, & former au sein même de la Nuit, l'empire du Jour, ayant pour centre & pour roi le Soleil, dont l'intérieur de l'œuf présentoit l'image, aussi bien que sa forme. Il convenoit à l'astre roi de la Nature, d'être au milieu de son empire, & d'y être en repos, tandis que ses sujets seroient en mouvement autour de lui. Il convenoit que l'œil du Monde, la garde de Jupiter fût placée à des distances égales des limites; que l'autel où brûloit l'encens de l'Univers fût placé au milieu du temple. Car ce

fut par ces brillantes comparaisons, jointes à l'histoire qu'ils avoient arrangée sur l'origine des êtres, & non par l'étude des phénomènes, ni par les observations astronomiques, qu'ils parvinrent à cette vérité, qui n'en fut jamais une pour eux (1).

Ce feu primordial, allumé au sein de la Nuit, avoit été nommé *Phthas* chez les Egyptiens. Les Grecs l'appelèrent *Ephaisste*, & les Latins *Vulcain*, noms sous lesquels il recevoit les mêmes honneurs que sous celui d'*Amour*. Il étoit, de même que l'Amour, Dieu du feu, portant la lumière aux

(1) Arist. *de Cælo*, 2. Les idées de tous les Pythagoriciens n'étoient pas tout à fait nettes sur cet objet. Voici comme Stobée expose le système de Philolaus, un des principaux disciples de l'Ecole de Pythagore : « Philolaus place le feu au milieu, autour du centre, & il l'appelle le foyer de l'Univers, le sanctuaire de Jupiter, la mere des Dieux, l'autel, le lieu intérieur, la mesure de la nature. Il admet un autre feu en haut, à la circonférence de l'Univers. Mais il dit que le feu central est le premier dans l'ordre de la Nature, & qu'autour de lui tournent en cadence les corps divins, le ciel, les planètes, ensuite le soleil, puis la lune, puis la terre, puis l'anti-xthone, ou *contre-terre* ; après quoi est le feu central. » *Ecl. phys.* 1. pag. 51.

Dieux & aux hommes ; il étoit l'éther, le soleil, la lune, tous les astres, de même que lui : il forgeoit comme lui la foudre de Jupiter & les traits qui blessent les amans. Ces idées, sorties originairement d'une même tige, & multipliées par des combinaisons arbitraires, se séparaient, se réunissoient, se mettoient en opposition, rentraient les unes dans les autres, selon qu'il plaisoit aux poètes, aux prêtres, aux peuples. La moindre analogie dans les noms, dans les attributs, dans les fonctions, leur suffisoit pour passer d'une idée à une autre : que devoit-il arriver quand les choses avoient du rapport aussi-bien que les noms ; ce qui se rencontroit dans le Feu & l'Amour ?

En Orient, *Our*, ou *Or*, signifioit *le Feu*, *la Lumière* : chez les Egyptiens, *Horus*, ou *Hor*, signifioit le plus ordinairement *le Soleil*, *le Monde éclairé par la lumière* : chez les Grecs, *Eros* signifioit *l'Amour* : voilà la ressemblance des noms. L'Amour, dans les fables, étoit armé d'un flambeau ; il lan-

çoit des traits de feu aussi brûlans que ceux du soleil ; l'Amour unit, produit, échauffe la nature, comme le soleil ou le feu : voilà la ressemblance des choses. En falloit-il davantage pour faire de l'Amour le Dieu de la lumière & l'auteur du Monde ? Dans les temps d'une Philosophie plus éclairée & plus raffinée, Empedoclès n'a-t-il pas dit que l'*Amour* & la *Haine* en étoient les principes ? Aristote lui-même ne donne-t-il pas à la Matière l'*amour* ou *appétence* des formes ? Tout est amour, selon lui : la haine même n'est que le revers de l'amour, parceque la fuite du mauvais n'est que le desir du bon.

L'idée d'amour appliquée une fois au principe universel d'activité, se développa bien-tôt par celle de la Cosmogonie. L'Amour fut le Dieu conciliant, le Dieu organisant, le Dieu animant, le Dieu donnant l'être, la forme, le mouvement, la vie, le sentiment, à tout ce qui respire, à tout ce qui est. Et si on le peignit quelquefois enfant, ce fut pour figurer la jeunesse.

éternelle du Monde, dont il est l'ame, le nœud & le soutien :

*Quod Mundus stabili fide
Concordes variat vices ,
Quod pugnantia semina
Fœdus perpetuum tenent ,
Quod Phœbus roseum diem
Curru provehit aureo. . . .
Hanc rerum seriem ligat
Terras & Pelagus regens ,
Et cœlo imperitans Amor :
Hic si frœna remisit ,
Quidquid nunc amat invicem
Bellum continuò geret (1)*

Ainsi le même Amour, qui étoit fils de la Vénus Cytherée, fut aussi fils de la Vénus céleste, l'enfant de la Nuit (2), le pere du Jour, le Dieu du Feu, l'auteur, le lien, l'ame de l'Univers.

Vénus Cytherée, à son tour, devint la Nuit, mere premiere des êtres, &c. (3). On

(1) Boët. *de Conf. L. 2.* étoit mere de l'Amour.
met. 8. *Paus. 9. 27.*

(2) Olen de Lycie, dont il a été parlé plus haut, a (3) *Ven*, dans les langues orientales, ou *Ben*, signifie *Venter*.

a vu chez les Egyptiens Athyr se changer en Vénus ; un hymne d'Orphée donne le même nom à la Nuit : « Mere des Dieux & des hommes ! Nuit sacrée, qu'on nomme encore Cypris. » Reine du ciel, s'écrie Apulée, prenant le style antique, ou si tu l'aimes mieux, puissante Cérès, qui nous as montré l'usage d'une nourriture plus humaine...ou céleste Vénus, qui, dans la naissance du monde, inspiras par ton souffle la fécondité qui produit les especes & qui les conserve ; ou encore, redoutable Proserpiné, dont les humides feux, gradués par les diverses oppositions du Soleil, nourrissent les germes de la Nature (1). »

Mais la Déesse ajoute elle même à ces titres : « Touchée de tes larmes, la Mere commune de tous les êtres, la Maîtresse des élémens, la Production initiale des siècles, la Reine des mânes, l'Essence universelle des Déeses & des Dieux, a daigné entendre ta voix : *en adsum tibi.* » C'est cette

(1) *Udis ignibus nutriens læta semina, & solis ambagibus dispensans incerta lumina. Metam. 9.*

même Effence qui fut adorée à Pessinunte sous le nom de Mere universelle, *magna Mater*, embrassant dans son vaste giron cent neveux, tous habitans des cieus :

..... *Centum complexa nepotes*

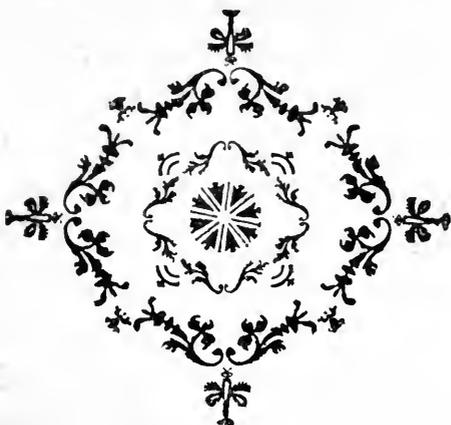
Omnes Cœlicolas.....

la même qui fut Junon, ou l'Air, épouse du Dieu de l'Olympe; qui fut Ilythie ou Prothyrée, parcequ'elle présidoit à la formation & à la naissance des animaux : elle fut la Lune, ou Lucine, se promenant dans son empire ténébreux, sur un char d'argent avec un cortége d'étoiles (1); enfin elle fut la Nature productrice, décorée de cent titres que l'antiquité fabuleuse lui donne (2), pere, mere, nourriture & nourrice de tout ce qui est, qui a été, ou qui sera. Mais la plupart de ces idées, toujours à la discrétion des Poëtes, ont pris avec le temps des couleurs & des nuances si différentes, qu'à la fin l'Amour céleste & sa mere Uranie ont perdu leur empire sur

(1) Théocrite.

(2) Hym. d'Orph. à la Nature;

le Monde universel, & se sont trouvés réduits aux emplois très-subalternes, d'enflammer & de tourmenter les Amans. Ou si par la faveur de quelque Poëte plus philosophe que les autres, ils sont rentrés quelquefois dans l'ordre des Causes, ce n'a été que pour parer de leurs noms & de leurs attributs poétiques, des systêmes qui s'expliquoient beaucoup mieux sans eux.



ARTICLE VI.

*Théogonie d'Hésiode,**OU JUPITER ET LES TITANS.*

HÉSIODE (selon les Marbres d'Aron-del) vivoit dans le X^e siècle avant J. C. & touchoit aux temps fabuleux. Sa Théogonie, qui comme toutes celles qui l'ont précédée ou suivie, n'est autre chose qu'une Cosmogonie, n'a pu avoir pour matériaux que les idées que nous avons présentées jusqu'ici (1). Les alternatives du Jour & de la Nuit, les combats d'Ormaze & d'Arimane, ceux d'Osiris & de Typhon, avec leurs détails, sont évidemment l'idée originale qui a produit les combats de Jupiter contre les Titans ; de même que ceux-ci ont amené dans l'imagination des premiers Philosophes, les combats des qualités contraires dans les élémens, &

(1) Mosheim ad Cudvorth. 227.

les efforts de la matiere, qui attire les formes qu'elle n'a pas, & qui repousse celles qu'elle a.

Le sujet du poëme d'Hésiode est la naissance des Dieux, c'est-à-dire, la formation de la Terre, de la Mer, de l'Air, du Feu, de l'Ether, des Astres & des autres parties du Monde, lesquelles étant animées, selon la plupart des Philosophes anciens, & immortelles de leur nature, ont dû être regardées par un poëte comme autant de Divinités.

« Le premier de tous, dit Hésiode, est le Cahos (1), & après lui la Terre, dont la large poitrine est l'appui inébranlable des Immortels, qui sont placés au-dessous de l'Olympe. Ensuite le Tartare ténébreux, dans les profonds abîmes qui sont sous la Terre; & enfin l'Amour, ce Dieu le plus beau des Dieux, qui dissipe les soucis, qui regne sur les cœurs des hommes & des Immortels. »

Le Cahos est nommé le premier, parce-

(1) Vers 116.

qu'il est le premier état des élémens confondus. Quand les élémens commencerent à se débrouiller & à se mettre en ordre, ils formerent d'abord la Terre, laquelle, comme un disque, ou une large table, coupa par son plan le Cahos en deux parties; l'une supérieure, que le Destin accorda aux Dieux immortels, qui s'élevèrent comme par étage jusqu'à l'Olympe; l'autre inférieure, qui fut le Tartare, gouffre affreux, qui a autant de profondeur sous la Terre, que l'Olympe a d'élévation au-dessus : de sorte que la Terre étoit à la fois, & la base de l'Olympe & le couvercle du Tartare.

L'Amour étoit, même avant que la Terre se formât; & ce fut lui, selon toute apparence, qui en rapprocha les élémens & qui les lia entr'eux. Mais ce n'étoit pas encore ce Dieu caractérisé, qu'on fit bientôt maître souverain des êtres & des cœurs. Ce n'étoit guères qu'un effort obscur, qu'un ressort interne, qui agissoit dans la masse, qui tendoit à la réunion, & pouf-

soit sourdement chaque espece élémentaire dans le lieu de l'espace qui lui convenoit.

« Du Cahos sortirent l'Erebe & la Nuit ; & du commerce de l'Erebe avec la Nuit , naquirent l'Ether & le Jour. »

Il est inutile d'avertir que ces naissances prétendues ne peuvent être autre chose que le développement successif des parties du Cahos , présentées sous la forme poétique d'actions & de personnages.

« La Terre engendra le Ciel orné d'étoiles , qui l'embrassa elle-même de toutes parts , comme une voûte sphérique , & devint la demeure inébranlable des Dieux bienheureux. Elle engendra ensuite les hautes montagnes , où les Nymphes se retirent dans les grottes profondes , &c. »
Voilà les effets du débrouillement du Cahos.

Mais ce débrouillement n'ayant pu se faire qu'avec des efforts prodigieux de la Nature , qui éprouva dans toutes ses parties les secousses les plus violentes par la contrariété des élémens , ce fut la guerre

des Géans. « Il y avoit dix ans (le nombre fini pour l'indéfini) que les Titans orgueilleux & les Dieux bienfaifans se livroient des combats ; ceux-ci du haut de l'Olympe, ceux-là du haut du mont Othrys. La victoire incertaine, ne penchoit ni d'un côté ni de l'autre ; mais quand on eut fait boire aux Dieux le nectar & l'ambroisie, il s'alluma en eux une ardeur nouvelle ; & pour l'augmenter encore, le pere des Dieux & des hommes leur tint ce discours : « Illustres enfans du Ciel & de la Terre, vous savez depuis quel temps nous combattons pour la victoire & pour l'empire. Voici le moment de signaler la force invincible de vos bras. Souvenez-vous de la tendre amitié qui vous unit, & des maux que vous avez endurés dans cette prison obscure (le cahos) dont je vous ai tirés par la sagesse de mes conseils. Il dit. Cottus lui répondit : Dieu puissant, vous nous rappelez un souvenir aussi vrai que douloureux. Nous savons aussi que vous possédez la sagesse & l'intelligence suprême, & que c'est vous

qui avez tiré les Immortels de ces ténèbres profondes, où ils ont enduré tant de maux. Vous nous voyez tous prêts de venger vos droits & de punir vos ennemis.»

Après ce discours le combat commence de part & d'autre : on se porte des coups épouvantables : les Mers retentissent, la Terre mugit, les Cieux troublés poussent de longs gémissemens : l'Olympe même est ébranlé sous le choc des Immortels : le Tartare se confond dans ses abîmes : les cris s'élevent jusqu'aux étoiles. Alors Jupiter déploie sa force invincible. Il s'avance des sommets du ciel, précédé de l'éclair, accompagné du tonnerre ; chacun de ses mouvemens fait éclater la foudre, toute la mêlée est couverte de feux. La Terre pétille dans des flammes que rien ne peut éteindre ; l'Océan bouillonne. Enfin les enfans de la Terre sont livrés à des flammes dont l'éclat est si ardent, que les Dieux mêmes ne peuvent le supporter. Jupiter triomphe, & ses ennemis sont précipités dans le Tartare. Il est évident que

ce récit, qui ne peut être appliqué à aucun événement de l'Histoire, ne peint que l'effort de la Nature sortant du Cahos, & les secouffes réciproques des élémens, pour prendre entr'eux cet équilibre qui a fait le Monde & qui le conserve. C'est la fable des Egyptiens & des Perses, habillée d'une autre maniere, & chargée de quelques circonstances nouvelles. Car tel est le progrès de l'imagination humaine, qui va toujours du simple au composé. Le récit des Chaldéens, le plus simple de tous, est le premier; celui des Grecs, le plus composé, est le dernier; l'erreur s'accroît avec l'art.

Après la victoire, Jupiter est choisi par la loi du fort, c'est-à-dire, par la raison de sa force, pour être le roi suprême des Immortels. Il épouse *la Prudence*, qui le fait pere de la sage *Minerve*, qu'il retient dans son cerveau, pour connoître par elle le bien & le mal. Il épouse encore *la Déesse de l'Ordre*, puis *la Justice*, *la Paix*, & même *les Parques*, qui filent les destins heureux ou malheureux.

malheureux. Une autre épouse lui donna les Graces au regard doux, aux joues vermeilles. Cérès lui donna Proserpine, Déesse de l'Agriculture : Mnemosyne, les neuf Muses, qui président aux arts de goût & de plaisir.

Telles sont les suites heureuses de la victoire de Jupiter : c'est le tableau du Monde même, ordonné comme il l'est, & conservé dans son état, par l'action & la sagesse de Dieu. Le Poëte, usant des privilèges de son art, a peint les forces mouvantes de la Nature, & les attributs de Dieu, sous des formes humaines; parce que sans cela la peinture des actions eût été impossible (1). Il est vrai que l'Auteur, plus occupé de peindre que de raisonner, nous paroît souvent assez peu d'accord avec lui-même. Il mêle les traditions populaires avec les fictions, les idées de la théologie avec les faits de l'histoire, les généalogies des Dieux avec celles des rois

(1) *Erat enim non facile agentes aliquid, & molientes Deos, in aliarum formarum imitatione servare.* Cic. de nat. Deor. 1. 27.

& des héros, celles des Dieux visibles avec celles des Dieux auteurs & principes ; il confond les temps, les lieux, le moral, le physique ; il semble aussi embarrassé dans le cahos de ses idées, que son Jupiter l'est dans celui du Monde. Mais quand une fois il a établi ce Dieu dans l'Olympe, alors délivré d'embarras, ainsi que son héros, il présente des idées plus justes & plus suivies, l'Univers gouverné par un seul maître, sage & puissant, qui fait regner l'ordre, & conduit tout au plus grand bien. C'étoit la croyance publique de son temps.

Nous avons déjà parlé des idées d'Homère (1), & nous avons dit qu'il n'y a point d'objet que ce Poëte ait présenté plus souvent à ses lecteurs, & plus fortement, que celui de l'action des Dieux sur la Nature, & de celle de Jupiter sur tous les autres Dieux, dont il est le maître partout, dans les cieux, comme sur la terre. Il nomme l'état primitif *Océan*, & non *Cahos* ; façon de voir qu'il avoit emprun-

(1) Voyez ci-dessus, article 3.

tée, de même que Thalès & quelques autres, de la Mythologie Egyptienne, où l'on envifageoit les premiers élémens comme détrempés dans le principe humide. Mais à cette idée il joint les dogmes essentiels, qu'il remontre fans cesse, avec toute la clarté que la Poésie a pu lui permettre. Tout est l'ouvrage de Jupiter, tout lui obéit.

Par le concours d'Orphée, des Mysteres, d'Hésiode, d'Homere, pour ne pas citer d'autres autorités, il est aisé de juger quels ont été les sentimens des Grecs dans les temps fabuleux. On voit également par-tout une masse informe, comme sujet primitif, & un principe actif qui forme les parties du Monde, qui les maintient dans leur état, qui les gouverne. Ce principe étoit le Dieu fort, parcequ'il avoit triomphé de tous les obstacles; c'étoit le Dieu artiste, parcequ'il avoit tout organisé selon ses plans; le Dieu bon, parcequ'il avoit fait le Monde meilleur que le Cahos; le Dieu juste, parcequ'il récompensoit le bien

& punissoit le mal. Voila ce qu'ils favoient.

Ce Dieu étoit-il avant le Cahos, ou le Cahos avant lui? Avoient ils été tous deux de tout temps, l'un comme ame, l'autre comme matiere ou autrement? Dieu avoit-il formé le Monde selon ses desseins, ou le Monde s'étoit-il formé lui-même par des lois mécaniques? Ces questions, & d'autres du même genre, restoient dans le vague de leur imagination, avec les idées de sort, de destin, d'espace sans bornes, d'éternité, d'être en général, de néant, &c. lesquelles n'ont pris à la fin quelque espece de corps ou de consistance, que par l'opiniâtreté de la métaphysique à s'en occuper. C'est, je crois, perdre le temps, que de chercher dans des siecles si obscurs & si reculés, des idées précises, que nous pouvons à peine saisir dans nos contemporains. Nous disputons tous les jours, & nous ne sommes point d'accord, sur les spéculations de Descartes, de Malebranche, de Leibnitz, &c. nous disputons sur des faits de notre propre Histoire, sur des faits de

nos jours, sans pouvoir quelquefois parvenir à la vérité; & nous pourrions nous flatter de rendre compte au juste des pensées métaphysiques d'Orphée, de Zoroastre, de Confucius, dont nous ne savons pas la langue, dont nous n'avons point les textes? Tenons-nous-en aux grandes masses, qui se sont défendues par elles-mêmes contre les imaginations humaines & contre le temps: c'en est bien assez pour nous. Les anciens Grecs connoissoient un Dieu, puissant, bon, juste, régnant sur tout, par lui ou par ses ministres. A cette vérité, ils joignoient la croyance d'une autre vie, qui étoit établie par les prières pour les mourans, par les expiations pour les morts, par le culte des mânes, par les idées de Tartare & des champs Elisées. Ainsi ils avoient les deux points fondamentaux qui servent de base à la religion & aux lois. Ces notions, il est vrai, étoient mêlées de nuages, d'idées fausses, de contradictions; mais où ce mélange ne se trouve-t-il point, quand les notions ont été

maniées long-temps par les hommes , & qu'elles ont des faces évidentes , & d'autres obscures ? Les Philosophes ont travaillé sur ce fond , pour le nettoyer & pour l'éclaircir ; mais souvent ils ont pris le change eux-mêmes , ou ils ont passé le but. On va le voir dans ce qui suit.



SECONDE ÉPOQUE.

*IDÉES DES PHILOSOPHES GRECS
SUR LES CAUSES PREMIERES.*

Cette Époque sera partagée en quatre sections, où on présentera le fond des systèmes de la Philosophie Grecque avec les pensées de ses premiers chefs, & les différentes formes que les différentes Écoles ont données à ces mêmes pensées.

SECTION I.

*PREMIERES PENSÉES DES PHILOSOPHES
GRECS SUR LES CAUSES.*

ARTICLE I.

Coup d'œil général des Systèmes.

EN présentant jusqu'ici les opinions des Chaldéens, des Perses, des Egyptiens, des

Phéniciens & des Grecs dans les temps fabuleux, nous avons tâché de faire voir que partant toutes d'une même origine, elles se réduisoient aux mêmes points, quoique sous des faces & des expressions différentes. On y a vu que la Lumière & les Ténèbres, le Jour & la Nuit, Oromaze & Arimane, Osiris & Typhon, Jupiter & les Titans, n'étoient que des images, ou des fictions poétiques qui revêtoient originellement des idées aussi simples que celles que nous avons aujourd'hui sur les Causes premières, & qu'on n'avoit employé ces expressions que parcequ'il est plus aisé à l'esprit humain de s'égarer dans des imaginations extraordinaires & bizarres, que de marcher simplement, pas à pas, dans un sentier uni.

Sous cette époque, dont les Grecs ont eu tout l'honneur, les Sages commencent à quitter le ton de l'enthousiasme, & à regarder les choses de sang froid. Peut-être qu'à la fin on s'étoit lassé d'admirer des merveilles qui ne signifioient rien, & que

la simplicité ayant par-dessus son mérite ordinaire , l'éclat de la nouveauté , fût elle-même un raffinement de l'art , qu'on prit pour la vérité , parcequ'elle étoit sans figure.

Un nouvel ordre de raisonnement va donc commencer. Dans les temps précédens , la foi du genre humain , contenant l'histoire de l'origine du Monde , & dans cette histoire , les principes fondamentaux de la religion & de la morale , avoit servi de base aux raisonnemens philosophiques , tels qu'ils pouvoient être. On convenoit non-seulement des faits , mais des causes & des conséquences. Si l'on disputoit , ce n'étoit guères que sur la meilleure maniere de les voir , ou de les faire voir aux autres. A compter du moment où nous sommes , tout va dépendre de la Métaphysique , & flotter au gré des opinions diverses , entre le sentiment intime qui est d'accord avec l'histoire des premiers temps , & les idées raffinées des esprits méditatifs , qui aimoient mieux chercher dans leur têt-

te les dénouemens de la Nature, que dans la Nature elle-même, ou dans les traditions reçues.

Les Philosophes avoient quatre partis à prendre sur la question des Causes : ils pouvoient dire 1.^o que le Monde étoit gouverné par une Puissance assistante seulement : c'est-à-dire, qui, étant séparée de lui par sa nature & son essence, agissoit sur lui par un pouvoir absolu & indépendant : à peu près comme l'artiste, qui, travaillant sur la matiere propre à son art, la forme, la meut, la place par une action dont la force résidente en lui seul, est totalement indépendante du sujet sur lequel il travaille. Mais cette administration parut à quelques-uns trop laborieuse, trop minutieuse, trop basse dans plusieurs de ses fonctions, pour être attribuée à un Être infiniment grand, qu'ils s'imaginoient devoir jouir de son bonheur dans un repos éternel & absolu.

Ils pouvoient dire en second lieu, que chacune des parties du Monde étoit con-

fiée à un être intelligent, subordonné à l'Être suprême, & qu'elles se mouvoient chacune en particulier par l'impression de ce principe actif résident en elles : c'est ainsi que dans une armée tous les soldats se meuvent par leur activité propre, sous l'impression générale du chef qui les commande. Mais cette espece de gouvernement parut à quelques-uns exiger un trop grand nombre d'agens subalternes ; il en falloit attacher aux moindres organisations, à chaque parcelle de matiere, ou s'arrêter sans raison, à un certain point purement arbitraire. Il falloit un monde d'esprits en relation continuelle avec un monde d'atômes. D'ailleurs la distinction & la séparation physique des deux natures d'un côté, & de l'autre leur union morale & leur influence réciproque, étoit un mystere qu'ils ne pouvoient comprendre.

La troisieme opinion étoit que la Divinité fût unie à la matiere à peu près comme l'ame d'un animal est unie à son corps ;

de forte que l'une fût comme la forme substantielle de l'autre , & le corps comme le vase ou le soutien de cette forme. Quoique cette opinion entraînat des difficultés infurmontables , tant par rapport au physique que par rapport au moral , elle parut au grand nombre être la plus vraie & la plus analogue à ce qu'ils croyoient connoître le mieux. L'homme , de tout temps appelé *le Monde en raccourci* , leur sembloit une démonstration évidente du système général. Ils adaptèrent au Monde ce qu'ils sentoient en eux-mêmes , avec la seule différence des proportions , pour la grandeur , la force , la sagesse , la durée. En un mot ils conçurent le Monde comme un grand animal qui étoit tout , qui comprenoit tout , qui étoit le pere , la fin , le soutien de tout , distribuant plus ou moins de sa partie intelligente , dans chacun de ses membres , selon leurs degrés d'organisation.

Il y eut une quatrième idée , qui fut de supprimer tout principe général d'action

ou de direction universelle dans le Monde, & d'établir que tout s'y étoit fait dans tous les temps, & s'y faisoit encore, soit par un instinct aveugle, soit par un mouvement fortuit des petites parties. Cette opinion, plus hardie que toutes les autres, & beaucoup plus incompréhensible, n'en a pas moins eu ses partisans en grand nombre dans tous les siècles philosophiques.

Dans chacun de ces quatre systèmes, les Philosophes anciens supposoient également la Terre au milieu, & l'Eau autour de la Terre, l'Air autour de l'Eau, le Feu élémentaire autour de l'Air, comme trois couches sphériques & concentriques, épaisses plus ou moins, autour desquelles étoit répandue une cinquième & dernière substance infiniment plus subtile, dans laquelle nageoient les astres, composés eux-mêmes & nourris de cette substance.

S'il y a eu quelque Pythagoricien qui ait placé le Feu ou le Soleil au centre, cette opinion regardée moins comme une assertion que comme une singularité philo-

sophique, propre à des particuliers plutôt qu'à aucune École, ne changeoit rien au Monde sublunaire, ni à ses substances élémentaires, non plus qu'à la cinquieme substance.

Les Anciens avoient sur ces substances un vocabulaire très-différent du nôtre. Partant du principe que non-seulement *il ne se faisoit rien de rien* dans l'état actuel de la Nature, mais que rien n'avoit jamais pu se faire de rien, même par la Divinité, ils étoient obligés de dire que la substance de tout ce qui existe avoit toujours été, & qu'elle étoit également improduite & indestructible (1). C'étoit la doctrine commune des Anciens, qu'aucun texte bien entendu ne peut démentir.

Cette substance, qu'ils concevoient comme répandue dans tout l'Univers, étoit de deux especes : l'une plus subtile & plus déliée; l'autre plus grossiere & plus lourde. L'une & l'autre étoient *corps & matiere*, selon nos définitions modernes; mais

(1) Ocell, Luc. 1. 2.

selon celles des Anciens, la premiere n'étoit ni l'un ni l'autre. Elle n'étoit pas *corps*, parcequ'elle n'avoit pas les qualités du corps, la figure, la couleur, la gravité, la légereté, &c. Elle n'étoit pas *matiere*, parcequ'elle n'étoit sujette à aucun changement, ni par génération, ni par corruption, ni autrement. La seconde étoit l'un & l'autre, selon ses différens états, par les raisons contraires. Elle étoit *matiere*, quand on la considéroit comme séparée de ses formes; *corps*, ou essence, quand elle en étoit revêtue (1). A la premiere substance tenoient tous les attributs qui conviennent à la Divinité; à la seconde, tous les accidens qui conviennent aux êtres passagers & périssables. La premiere répandoit les formes sur les individus, selon leur espece; la seconde les recevoit comme une cire reçoit l'empreinte.

On voit par là dans quel sens les anciens Philosophes pouvoient être matérialistes.

(1) *Quod ex utroque (materia & forma) id jam corpus nominabant. Cic. Acad. quest. 1. 6.*

C'étoit un matérialisme qu'ils concilioient avec la providence, la justice, la sagesse de la Divinité, & par conséquent avec la religion : ce n'étoit point un systême conçu par l'inquiétude du cœur, ni par l'amour d'une fausse liberté : c'étoit un égarement de foiblesse, une erreur de l'esprit qui s'abîmoit dans une question trop profonde pour lui.

Cette cinquieme Substance, Quintessence, Éther, Essence céleste, Être divin, *θεῖον*, donnoit peu de prise aux raisonnemens philosophiques. Quand les Philosophes eurent rédigé sur cette partie quelques axiomes convenus entr'eux, & tirés de la tradition des Anciens, plutôt que fondés sur des idées philosophiques, ils vinrent s'établir dans les espaces sublunaires, où les combats réciproques des élémens, & les variations continuelles de ce qu'ils appeloient *Nature*, fournissoient un aliment plus abondant à la Philosophie, qui se définissoit chez eux, *La connoissance de la Nature par ses causes.*

Le mot *Nature* tirant son origine d'un autre mot qui signifie également *naître & produire*, on l'employoit tantôt pour désigner le principe qui donne l'essence & la naissance à quelque être déterminé dans son espèce ; tantôt pour cet être même, né & déterminé (1). Dans le premier sens, c'étoit quelquefois Dieu même ; quelquefois un principe subalterne, à qui on imaginoit que Dieu avoit confié le Monde sublunaire : mais le plus ordinairement c'étoit un certain principe spontanée, un ressort physique & machinal, inhérent aux différens êtres, par lequel on supposoit que les individus naissoient, croissoient, se portoient aux fins de leur espèce. Aristote définissoit la Nature : Un Principe intérieur & inné du mouvement & du repos dans l'être où il réside (2).

Cette définition, qui paroît au moins singulière quand on ne l'approfondit pas,

(1) Aristote distingue les différens sens du mot *Nature*. Métaph. 4. 4.

(2) Phys. 2. 1. text. 3 & 4. Voyez Plut. de Plac. 1. c. 2.

peut avoir un autre coup d'œil quand on l'examine de près. Nous ne parlerons point ici de la définition qu'il donne du mouvement, & qui nous jetteroit trop loin (1). Il nous suffit de dire que les Anciens en distinguoient de quatre sortes (2) : celui qu'ils appeloient de *génération*, pour former l'essence individuelle de chacun des êtres dans son espece ; celui d'*augmentation*, pour leur donner la crue, la taille, la perfection qui leur convient ; celui d'*altération*, pour leur donner les variations qu'on leur connoît ; enfin celui de *translocation*, pour les porter & les mettre dans les lieux où ils doivent être, & comme ils y doivent être (3). A ces quatre especes de mouvement répondoient quatre especes de repos : le repos de *génération*, qui étoit un commencement de corruption ; celui d'*augmentation*, commencement de diminution ; le repos d'*altération*, commence-

(1) *Actus ejus quod est potentiâ cum actû est.*
Phyf. 3. c. 1. text. 7.

(2) *Ibid.* 4.

(3) Arist. 2. *Phyf.* & 1.^o de *Gen. & Corrupt.* 3. & suiv. & *Phyf.* 5. 8. 3.

ment d'un nouveau changement de qualité ; enfin le repos de *translation*, ou commencement de mouvement retardé. Quand les êtres étoient arrivés à la plénitude de ces quatre repos, tout étoit fini pour eux, le cercle de nature étoit achevé : la machine, usée dans ses ressorts, s'affaissoit sous ses débris, qui rentroient dans la masse commune. Heureusement cette machine, quand ses organes étoient encore dans leur force, avoit laissé sur sa route des germes nouveaux, qui renfermant en eux les ressorts d'une nature semblable, devoient se développer pour remplir les vuides de l'espece, & rendre à l'Univers l'équivalent de ses pertes. Ainsi, la nature se détruit, la nature se répare, toujours par le principe intérieur qui la meut jusqu'à un certain point limité, où elle s'arrête, soit par le décret d'une Cause suprême, soit par quelque propriété de ses parties composantes, soit par le principe même & la forme de son organisation. Telle est l'idée qu'Aristote nous donne de la Nature. Par où l'on voit

que le mot *Nature* ne pouvoit pas être appliqué dans toute son étendue à la substance céleste, ni aux astres, qui, doués d'un mouvement éternel, n'ont point en eux de principe de repos.

Les Philosophes étoient assez d'accord sur ces définitions ; mais ils ne l'étoient pas sur le fait. Il y en eut plusieurs, & des plus considérables, qui osèrent dire que ce mot *Nature* n'avoit aucun sens ; qu'il n'y avoit point d'essence, ni de forme essentielle produite, ni par conséquent de génération proprement dite ; parceque les élémens de toutes choses étant d'une nature fixe & inaltérable, ne faisoient que s'arranger entr'eux, comme les matériaux dans un édifice, ou passer d'un corps dans un autre, comme d'un vase dans un autre vase (1).

« Non, disoit Empédocle d'Agrigente, il n'y a point de *Nature*, il n'y a que *mouvement local, mélange & combinaison, union & séparation*. Les élémens des corps sont comme ceux du langage : dans les langues,

(1) Arist. de Cælo, 3. 7.

c'est du choix seul & de l'arrangement des lettres que dépend la différence des mots. »

*Ores un homme ils font ,
Ores des bois & des bêtes ils font ,
Ou des oiseaux , & cela est Nature ;
Puis se venant à rompre la jointure ,
Le départ d'eux s'appelle triste mort (1).*

C'étoit en suivant cette idée qu'Épicure définissoit la nature des êtres d'une façon qui nous paroît si bizarre : *les corps & le lieu*, c'est-à-dire, les atômes choisis selon l'espece du composé, & placés dans ce composé selon les rapports qui conviennent à son espece.

C'étoit en conséquence de cette différence d'opinions sur la Nature, que les uns disoient qu'il y avoit une matiere premiere, sans forme, sans qualité, sans caractère, indifférente à tout ; & qui par cette raison n'étoit pas véritablement *un être*, parceque pour avoir le titre d'être, il falloit avoir matiere & forme ; & les autres

(1) Plut. *adv. Colot.*

au contraire, que la matiere déterminée dans les élémens, avoit une essence à elle, une forme fixe & permanente, comme d'être eau, air, feu, terre, &c. ou au moins, une figure & une masse déterminée, invariable, inaltérable, & que par conséquent c'étoit un véritable être.

De ces définitions ils tiroient encore différentes conséquences, qu'il est essentiel de ne pas perdre de vue dans la Philosophie ancienne. Les uns disoient qu'il se faisoit quelque chose de ce *qui n'étoit pas* : les autres au contraire, *qu'il ne se faisoit rien que de ce qui étoit*. Mais par *ce qui étoit*, ils entendoient des corps, des substances qui avoient une forme, un état par elles-mêmes, *actus*, tels étoient les atômes : & par *ce qui n'étoit pas*, ils entendoient les substances corruptibles & altérables, qui n'avoient aucune forme fixe ou permanente, qui n'étoient qu'un être en puissance, (1) telles que la matiere premiere : langage très-clair.

(1) *Vid.* Arist. & Metaph. 14. 2. B. & Phys. 1. 5. E. Les Atomistes entendoient par l'être, les

pour eux, mais qui a fait prendre le change à ceux des Modernes qui n'étoient pas assez initiés dans ces mysteres. Les Grecs distinguant le *néant* du *non-être*, avoient deux mots pour ces deux idées (1). Les Latins ayant rendu ces deux idées par le même mot, *nihil*, & les François ayant suivi l'exemple des Latins, on a dit que, selon quelques Philosophes anciens, *il se faisoit quelque chose de rien*; & que selon d'autres, *il ne se faisoit rien de rien*. Il falloit dire, que selon les uns, *il ne se faisoit rien que d'éléments déterminés & fixes dans leur espece*; & que selon les autres, *il se faisoit quelque chose d'éléments variables & indéterminés par eux-mêmes*. C'est le sens du fameux vers de Lucrece :

Nullam rem ex nihilo gigni divinitus usquam.

« Les Dieux mêmes, s'ils agissoient dans le Monde physique, ne pourroient rien faire que d'éléments déterminés (2). »

atômes; & par le *non-être*, le vuide, l'un existant autant que l'autre.

(1) Μηδέν & μὴ ὄν.

(2) Faute d'avoir fait cette distinction, nos tra-

Ceux qui croyoient à la matiere premiere, croyoient aussi que les qualités sensibles, le chaud, le froid, le sec, l'humide, devenoient inhérentes aux différens élémens qui nous les font sentir. Les autres se bornant aux qualités purement mécaniques, l'étendue, la figure, prononçoient avec assurance que les autres qualités sensibles n'étoient point dans les corps ; que ce n'étoit qu'une maniere de sentir, résidente en nous (1). Ce pas étoit hardi. Ce fut toutefois un des premiers que fit la Philosophie

ducteurs de Lucrece ont rendu à contre sens plus de 200 vers de son premier livre.

(1) Nous réduisons à deux les opinions sur les Principes élémentaires, quoiqu'il paroisse y en avoir trois : la premiere, qui suppose une matiere absolument sans forme ; la seconde, qui suppose que cette matiere est eau, ou feu, &c. la troisieme, qui suppose qu'elle est en corpuscules indestructi-

bles, qui n'ont que la figure & l'étendue. Il est évident que la seconde rentre dans la premiere ou dans la troisieme : dans la premiere, si la matiere qui est *eau* ou *feu* quitte sa nature pour en prendre une autre ; car alors il y a corruption & génération : dans la troisieme, si la matiere n'est sujette qu'à des condensations, des raréfactions & des arrangements nouveaux, sans perdre sa nature essentielle,

ancienne. Il n'y a que la prévention ou l'ignorance qui ait pu entreprendre de lui en ôter l'honneur. Quand on demandoit à Leucippe, à Démocrite, à Empédocle, à Épicure, d'où venoit dans les corps le doux, l'amer, le chaud, le sec, les couleurs, &c. ils répondoient tranquillement que ces qualités n'y venoient point, parcequ'elles n'y étoient point (1) ; que de deux hommes qui boivent le même vin, l'un le trouvoit doux & l'autre dur ; que de deux hommes qui se baignent dans la même eau, l'un la trouvoit chaude, l'autre froide ; qu'une dame de Sparte s'étant présentée à Berenice, femme du roi Déjotarus, elles s'étoient sauvées l'une de l'autre, parceque l'une sentoit le beurre & l'autre les parfums ; que c'étoit une preuve évidente que ces qualités sensibles n'étoient rien en soi, & que les sensations que les différens êtres occasionnoient en nous, n'étoient qu'opinions, idées, façons d'être affecté.

D'où ils tiroient en Métaphysique une

(1) Plutarq. *adv. Colot.* 1109. B.

autre conséquence évidente, Que toutes nos sensations avoient la vérité qu'elles pouvoient avoir (1); que rien n'étoit bon ou mauvais que relativement; que personne ne pouvoit ni ne devoit juger des qualités relatives des choses, que par la sensation qu'elles lui faisoient éprouver; enfin que la sensation étant le seul instrument des connoissances humaines, il s'enfui-voit qu'en dernière analyse, non-seulement l'homme, mais chaque homme en particulier étoit, pour lui, la mesure de tout (2). Ce principe alloit loin: notre objet n'est pas de le suivre. Il nous suffit d'avoir déterminé autant que nous l'avons pu, quelques-unes des principales notions dont nous aurons besoin ci-après.

(1) Voyez la Morale de Protagoras. *Arist. Métaph. 10. 6.*
 d'Epic. pag. 231.

(2) C'étoit le principe



ARTICLE II.

Thalès,

OU L'ÉLÉMENT HUMIDE.

THALÈS & Pythagore, tous deux peres de la Philosophie Grecque, l'un dans la partie de l'Asie mineure, qui s'appeloit *Ionie*; l'autre dans celle de l'Italie qu'on nommoit la *Grande Grece*, parurent à peu près dans le même temps, environ 500 ans avant J. C. Le premier, doué d'un sens droit, qui le portoit à observer, l'autre rempli de feu, qui le portoit à l'enthousiasme, ils marquèrent en entrant dans la carrière, les deux manieres de philosopher qui ont toujours été paralleles jusqu'à Descartes & Newton, & qui probablement iront au-delà. Le sang froid, qui fixe son regard sur les objets, & qui semble devoir être l'attribut distinctif du Philosophe, est sans doute le plus sûr moyen d'arriver à la vérité; cependant l'enthou-

siasme a quelquefois été plus heureux.

Le siecle de Thalès avoit été préparé. Plusieurs hommes extraordinaires avoient réfléchi profondément & fait des voyages : c'étoit alors les deux manieres d'étudier. L'Égypte, la Phénicie, l'Asie, les Gaules, l'Étrurie, se faisoient part de leurs connoissances & de leurs découvertes dans les différens genres, sur-tout dans l'art de gouverner les peuples & de les rendre heureux. On conçoit sans peine que des Sages occupés de la sorte, ne passerent pas leur vie sans faire attention aux Causes premières : c'est par-là qu'un Sage commence.

Thalès de Milet, à qui son siecle adjugea le prix de la sagesse (1), établit pour premier principe matériel, l'élément humide, ou l'Eau, dont il disoit que tous les êtres

(1) Ce fut Thalès qui appporta d'Égypte en Grèce les premiers élémens de la Géométrie & de l'Astronomie ; qui y fit connoître les divisions de la sphère, qui marqua les

points des tropiques & des équinoxes, qui expliqua les éclipses, qui les calcula, qui les prédit. *Herodot. lib. 1. & Diog. Laer. 1. seg. 24.*

se formoient & se nourrissoient. Il y en ajoutoit un second, qui étoit le principe d'activité, de qui la matiere recevoit les formes ; ce principe étoit Dieu : *Thales Milesius Aquam dixit esse initium rerum , Deum autem eam mentem quæ ex aquâ cuncta fingeret* (1). On voit clairement dans ce texte le principe passif, *ex aquâ*, & le principe actif, *fingeret*. Mais de ces deux dogmes, le premier seul appartenoit au Philosophe de Milet (2) : c'étoit la partie de son systême qu'on citoit quand on le mettoit en opposition avec les autres Philosophes.

Ses preuves pour établir l'universalité du principe humide, font bien voir que l'étude des Causes étoit encore dans son enfance. C'étoit parceque le principe de production devoit être le même que celui de nutrition. Or, disoit Thalès, c'est l'humidité qui nourrit les plantes, les animaux,

(1) Cicéron, *de Nat. Deor.* 1. & des Phéniciens, qui avoient conservé des res-

(2) Encore l'avoit-il emprunté des Egyptiens Moïse,

même les astres : donc . . . La sécheresse au contraire & le feu les consume & les détruit : donc . . . Il employoit aussi l'autorité d'Homere, qui avoit dit que l'Océan étoit le pere des Dieux & des hommes ; & celle des Egyptiens, qu'il avoit eus pour maîtres (1), & qui regardoient le principe humide comme le pere de la Nature : donc l'eau devoit être le premier principe matériel de tous les êtres.

Les idées qu'il donnoit du Principe actif, ou de Dieu, étoient plus justes : c'étoit un Être intelligent, *Mens*; qui donnoit la forme à tout, *Cuncta fingeret*; répandu partout, *Omnia Deorum esse plena* (2); *Qui animoit tout, qui voyoit tout, jusqu'aux plus secretes pensées des hommes, qui les rappeloit au Ciel, leur vraie patrie.* Ce sont les réponses (3) données par Thalès. On peut en former la notion assez exacte de la Divinité : Une Intelligence infinie qui a fait

(1) Thalès, après avoir étudié la Philosophie en Egypte, revint à Milet dans un âge avancé. *Plus.*

de Plat. 1. 3.

(2) Arist. *de An.* 1. 8. D.

(3) Diog. *Lacr.*

le Monde, & qui le gouverne par ses loix. C'est l'idée qu'Anaxagore en donna quelques années après Thalès.

Toute l'École d'Ionie suivit les traces de son chef; à cela près que quelques-uns virent le principe matériel sous une autre face. Au lieu de le voir comme une vapeur humide, Anaximandre le vit simplement comme un sujet informe, & l'appela *Infini*, c'est-à-dire, indéterminé; parceque c'est la forme qui finit ou circonscrit tout être matériel dans son espece. Anaximene crut y voir de l'air plutôt que de l'eau. Enfin Anaxagore vit un amas immense & immobile de parties déterminées chacune dans leur espece. (La doctrine de ce dernier mérite d'être développée, & le sera dans un article séparé.)

A cette Cause matérielle, ils joignirent tous une Cause active, quelquefois même deux : c'est Aristote qui le dit; & on ne le soupçonnera pas d'être trop favorable aux Philosophes de ces premiers temps. Après avoir nommé Thalès, Anaximene,

Diogène d'Apollonie son disciple, Hippasus de Métapont, Héraclite d'Éphèse, Empedocle, Anaxagore, qui ont admis pour Cause matérielle, les uns l'eau, les autres l'air, ou le feu, ou deux des élémens, ou tous les quatre, il ajoute : « Qui de ces Philosophes a pu penser que la matière fût & forcé de chercher au-delà. Car supposant que les êtres s'engendrent & se détruisent, il falloit bien qu'il y eût une Cause de ces effets. Le bois ne se fait pas lit, de lui-même, ni le bronze, statue. Dire que cela se fait, c'est dire qu'il y a quelqu'autre principe ; & c'est cet autre principe que nous appelons Cause de mouvement. » Et un peu après : « Ceux qui admirent un principe de mouvement, furent forcés, comme nous venons de le dire, par la vérité même, de chercher quelque chose de plus. Car il n'est pas probable que ni le feu, ni la terre, ni rien de pareil, puisse être cause du bon & du beau, τὸ εἶναι, ἢ τὸ καλῶς, qui est dans les êtres

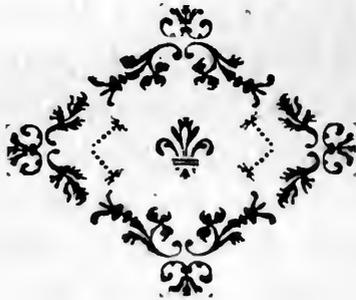
êtres, & qui s'y produit. Il n'est pas vraisemblable que ces Philosophes l'aient pensé, ni qu'ils en aient fait honneur au hasard ou à la spontanéité des mouvemens.

(1) C'est pourquoi celui qui a dit qu'il y avoit dans la Nature entière, comme dans chacun des animaux, une Intelligence, *Νοῦς*, cause de la beauté & de l'ordre universel, a paru le seul en son bon sens, en comparaison des autres. C'est Anaxagore, à qui en appartient la gloire; c'est lui qui a prononcé clairement & distinctement sur ce point: quoiqu'on dise qu'Hermotime de Clazomène l'avoit dit avant lui. Ainsi ceux qui ont eu ces opinions, ont joint à la Cause matérielle le Principe du mouvement & de l'ordre (2). Il suit de ce texte, que nous avons cru devoir citer dans son étendue, que tous les Philosophes de l'École d'Ionie ont admis un second Principe pour mouvoir & ordonner la matière; avec cette seule différence, que les uns ont parlé plus clairement, les autres

(1) *Ἦξι, ἢ αὐτόματα.*

(2) Met. 1. 3. B. E.

moins, selon qu'ils ont voulu paroître plus ou moins physiciens ; & qu'Anaxagore est celui d'eux tous qui a parlé avec plus de clarté & de précision, non sur l'existence d'une premiere Cause intelligente, puisque Thalès avoit dit qu'*un Esprit avoit tout formé*, & que les autres admettoient quelque chose d'équivalent ; mais sur la spiri- tualité absolue de l'Être intelligent, & sur l'inertie aussi absolue de la matiere, à laquelle il refusoit tout principe intérieur & inné, d'action, de direction, de mouvement, pour l'attribuer à la Divinité exclusivement.



ARTICLE III.

Pythagore,

OU LES NOMBRES, PRINCIPES DES ÊTRES.

PYTHAGORE, né à Samos, île de la mer Égée, dans le VI^e siècle avant J. C. entendit Thalès, Épiménide (1), Phérécide de Scyros (2), Bias de Priene. Il voyagea en Égypte sous le regne d'Amasis, à qui il fut recommandé par Polycrate, roi de Samos. Il y étoit dans le temps de l'expédition de Cambyse, qui l'emmena prisonnier en Perse, d'où il fut à portée de visiter les Indes. Enrichi de la sagesse de tant de peuples qu'il avoit connus, il revint se fixer en Italie, vivant tantôt à Crotone,

(1) Epimenide de Crete est fameux par son reveil après un sommeil de 57 ans. Il expia Athènes, & la délivra de la peste. Laer. 1. 110.

primus dixit animos hominum esse sempiternos. Cic. Tusc. 1. 16. Pline dit qu'il fut aussi le premier qui écrivit en prose: Profam orationem condere Pherecydes Scyrius instituit. Lib. 7. c. 56.

(2) Pherecydes Syrius

tantôt à Métapont, ou à Thurium. Il eut la gloire de donner leurs noms aux deux plus belles choses qui existent, celui de *Philosophie* à l'étude de la sagesse, & celui de *Monde* à l'Univers.

Occupé, comme tous les autres Sages de son temps, de la recherche des Causes premières, il entreprit de donner une Cosmogonie plus profonde que celles qui se donnoient ailleurs, ou qui avoient été connues avant lui. Des dimensions physiques, il s'éleva aux dimensions abstraites, & de celles-ci aux nombres, qui, écartant les idées de l'étendue, même mathématique, en conservent les rapports. Placé dans cet ordre supérieur aux sens, il se fit une langue particulière, dont toutefois on peut trouver la clé, par les idées mêmes qu'il a voulu envelopper. Car après tout, il ne faut pas croire que Pythagore ait eu le privilège d'aller prendre ses pensées hors de la sphère humaine. Il avoit les mêmes sens que nous, les mêmes objets à voir, les mêmes instrumens pour voir &

juger ; il a donc eu à peu près les mêmes pensées. Les voici.

« Pythagore a dit que Dieu étoit un Esprit répandu & agissant dans toute la Nature, & que nos ames étoient des parcelles de sa substance: » *Pythagoras censuit Deum esse animum per naturam rerum intentum & commeantem, ex quo animi nostri carperentur* (1).

Cette même doctrine a été développée par Virgile :

..... *Deum namque ire per omnes
Terrasque tractusque Maris, Cælumque profundum,
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum.*

Georg. 4.

La différence des especes ne vient que de l'organisation des corps :

*Quantum non noxia corpora tardant,
Terrenique hebetant artus. Æneid. 6.*

Ovide l'a aussi copiée de même dans ses *Métamorphoses*, L. 15. Enfin nous en avons le précis dans S. Justin, qui semble citer les paroles mêmes de Pythagore ou de quel-

(1) Cicer. *de Nat. Deor.* 1.

qu'un de ses plus fideles disciples, & qui ayant écrit en prose, a pu rendre les idées du Philosophe plus littéralement que les Poètes : « Dieu est un. Il n'est point, comme quelques-uns le croient, hors du Monde, mais dans le Monde même, & tout entier dans le globe entier. Il a l'œil ouvert sur tout ce qui naît : c'est lui qui forme tous les êtres immortels, qui est l'auteur de leurs puissances & de leurs œuvres : il est l'origine de toutes choses, le flambeau du ciel, le pere, l'esprit, l'ame de tous les êtres, le moteur de toutes les spheres. » Ainsi parle Pythagore (1).

Dieu est un, c'est-à-dire, selon le sens de la Philosophie ancienne, une substance unique, dont toutes les parties continues s'étendent dans tout l'Univers, sans partage, sans différence, sans inégalité, comme l'ame dans le corps humain.

Dieu n'est pas hors du Monde : Apparemment qu'il y avoit eu déjà avant Pythagore des Philosophes qui avoient prétendu qu'il

(1) Cohort. ad Gent. 18. Ed. Par.

ne convenoit ni à la majesté, ni au repos de Dieu, d'habiter dans un Monde où regne la mort aussi-bien que la vie. Pythagore veut au contraire que Dieu soit tout entier dans le globe du Monde, afin que le Monde & toutes ses parties soient dans Dieu. Pour concevoir nettement cette idée, il faut toujours comparer Dieu avec l'ame dans le corps humain : les Philosophes anciens sont rarement sortis de-là, en parlant de l'action de Dieu dans l'Univers.

Dieu a l'œil ouvert sur tout ce qui se fait ; mais il agit en même-temps qu'il voit : comme l'ame humaine dans l'homme. Il est le lien & le nœud intérieur, le ressort actif de toutes les parties.

Il est l'auteur des Êtres immortels, de leurs puissances & de leurs œuvres. Par les Êtres immortels, Pythagore entend les Astres, ou Dieux du second ordre, les Démon, les Héros, les Ames de toute espece, dont il a rempli toutes les spheres plus qu'aucun autre Philosophe. Si Dieu est l'auteur de ces êtres, qui sont des Causes subalternes,

il est donc aussi la cause des effets qu'elles produisent ; il est cause des causes : par conséquent cause de tout.

Il est le principe & l'origine : c'est à lui que tout commence, & par lui.

Enfin si on partage l'Univers en sphères concentriques, selon les différens astres ou élémens qui regnent dans ces sphères, c'est Dieu seul *qui les meut toutes* sans exception, & qui les gouverne.

On demande quel est le vrai sens du mot *Animus* dans le texte de Cicéron ; s'il signifie un Esprit pur, ou seulement une Matière pensante, plus déliée que celle des corps ? Il n'est pas aisé de satisfaire à cette question. Les textes qu'on a cités représentent Dieu comme une substance étendue, distribuée dans toute la Nature, qu'elle anime. C'étoit d'ailleurs le dogme presque universel des Écoles Grecques. Toutefois il n'est pas aisé de croire qu'ayant parcouru tant de nations instruites, le Philosophe n'ait apperçu nulle part la notion de l'*Esprit pur*, & que l'ayant

apperçue, il n'y ait pas fait attention. Pourquoi tant d'efforts pour s'abstenir des termes empruntés des choses corporelles? Il n'a pas voulu dire de Dieu, qu'il fût un *Air*, un *Souffle*, ni même que ce fût du *Feu*, de l'*Éther*. Il a dit que c'étoit un Nombre, ou plutôt une Unité toute intellectuelle, sans parties, parcequ'elle est unité, & par conséquent, à ce qui nous semble, sans étendue. Sa philosophie n'avoit pour objet que de dégager l'ame des sens, de la fixer dans le pur intelligible. Ces idées approchent bien de celles de l'immatérialité. Il a dit que *Dieu pénètre par-tout*; nous le disons aussi, quoique bien éloignés de donner à Dieu l'étendue corporelle. *C'est de lui que viennent toutes les ames*. Sans doute: mais sont-elles lui-même? Pourquoi toute l'École Pythagoricienne a-t-elle dit que l'homme seul avoit une parcelle de la Divinité? Il y avoit donc quelque solution que nous ne savons pas, ou les Pythagoriciens étoient en contradiction avec eux-mêmes. Le parti le plus sage pour nous, ici comme

dans beaucoup d'autre cas , est de nous abstenir de prononcer.

Il s'agit maintenant de revêtir la doctrine qu'on vient de voir , du langage arithmétique que Pythagore avoit introduit dans son École.

Ce Philosophe avoit remarqué que dans la Nature , comme dans les nombres , tout est *un & plusieurs* , sous divers aspects ; que dans la Nature , comme dans les nombres , toutes les opérations se font par composition , ou par résolution ; que dans l'un comme dans l'autre , il y a des rapports de toute espece , résultans de combinaisons , possibles à l'infini (1). En conséquence , pour donner un nouveau relief à la science de la Nature , peut-être aussi , croyant faire , comme nous l'avons dit , un pas de plus vers les essences des choses , il entreprit de la présenter avec cet appareil mathématique , propre à écarter le vulgaire profane , & à fixer l'esprit des initiés dans les abstractions.

(1) Voyez Arist. *Metaph.* I. 5.

La monade, la dyade, la triade, la tétrade, tous les nombres, jusqu'à dix, eurent leurs propriétés mystiques; & ce dernier fut l'emblème de la perfection & de l'Univers, parcequ'il est la somme des quatre premiers nombres 1, 2, 3, 4, qui représentent le point, la ligne, le triangle & le quarré; & que quand on est arrivé à dix, on recommence une autre dixaine. Les Pythagoriciens aimoient mieux donner cette raison du terme, que celle des dix doigts.

Dans la question des Causes, ils oppoient la Monade à la Dyade, c'est-à-dire, l'unité au nombre, ou à la multiplicité. La Monade, ou l'unité, est toujours la même, semblable en tout, & par-tout, à elle-même: elle est son principe, sa racine, son quarré, son cube: c'étoit la *Divinité*. La Dyade, ou la multiplicité, est sujette à toutes sortes de variations & de changemens d'état, par l'addition ou le retranchement des unités: c'étoit la *Matiere* susceptible des formes.

Le *Un* étoit non-seulement *fini* ou défini, c'est-à-dire, parfait en lui-même; mais il perfectionnoit encore les portions de la matiere, auxquelles il donnoit une forme, en les soumettant à l'uniformité d'un plan, ou à l'unité.

La *Dyade* étoit *infinie*, ou imparfaite, n'ayant par elle-même aucune forme fixe, passant sans cesse d'une forme à l'autre par l'effet des générations.

Le *Un* étoit *mâle* & pere, parceque son action ne produisoit en lui aucun changement, mais seulement hors de lui.

La *Dyade* étoit *femelle*, par la raison contraire.

Le résultat de la monade & de la dyade, jointes ensemble, étoit la Triade, qui signifioit le Monde formé, que les Pythagoriciens représentoient par le triangle rectangle, & par sa propriété (1).

Si cette analogie des nombres avec la

(1) Cette propriété est de actuel, composé comme il l'est, est égal à la Cause formatrice, & à la Matiere revêtue de forme, que le quarré du grand côté est égal au quarré des deux petits. Ainsi le Mon-

Nature se trouvoit quelque part en défaut, ils aidoient à la lettre (1) : la Nature se prêtoit pour rendre les rapports exacts & complets, entre le *fini* & l'*infini*, l'*impair* & le *pair*, l'*un* & *plusieurs*, le *droit* & le *gauche*, le *mâle* & le *féminin*, l'*être en repos* & l'*être en mouvement*, le *direct* & le *courbe*, la *lumière* & les *ténèbres*, le *bon* & le *mauvais*, le *quarré* & l'*oblong*; c'est-à-dire, entre Dieu & la Matière. C'étoit ainsi, dit Aristote, que parloient les Pythagoriciens, d'après Alcméon de Crétone, ou Alcméon d'après les Pythagoriciens (2).

Des deux Écoles de Thalès & de Pythagore, sont sorties toutes les opinions qui ont régné chez les Philosophes Grecs.

De celle de Thalès sont venues les idées de matière première, de formes substantielles, de qualités contraires, engendrées & détruites, & de leurs dépendances.

Des expressions de Pythagore, prises dans les différens sens qu'elles peuvent recevoir, sortirent les idées sophistiques des

(1) Arist. *Metaph.* I. 5. E. (2) *Metaph.* I. 5.

Éléatiques, sur l'unité de substance, & le néant des êtres engendrés; les idées d'Âmes universelles ou particulières, réglées par certaines proportions symboliques, ou par une force de nature irrésistible; enfin les atômes ou monades de Démocrite, de Leucippe & d'Épicure, avec leurs qualités inaltérables, & leurs combinaisons mécaniques.

Pour les présenter sous des points de vue précis, nous suivrons l'ordre des développemens de chaque opinion, mettant à la tête de chacun des articles le Philosophe qui y a eu la plus grande part, ou à qui l'honneur principal en est resté, & rangeant sous lui ou à côté, ceux qui ont droit d'être cités. En prenant les auteurs à part & chacun dans leur temps, il eût été impossible d'éviter les longueurs & les répétitions. Nous les réduirons sous trois chefs généraux, qui sont les Métaphysiciens, les Physiciens & les Mécaniciens (1). Mais

(1) C'est la division d'Aristote, à cela près qu'il dit Mathématiciens, au lieu de Mécaniciens.

avant que d'entrer dans les détails, il ne fera pas inutile de favoir ce que pensoit Socrate des efforts de nos Philosophes sur cette matiere.

Après avoir lu, pesé & jugé tout ce qui avoit été écrit sur cet objet, l'unique pres- que qui avoit occupé les Philosophes jus- qu'à lui, Socrate déclara que l'homme devoit s'abstenir de rechercher avec trop de curiosité l'art dont Dieu se sert pour faire toutes choses; Que cette connoissance ayant été refusée à l'homme, on ne pou- voit manquer de déplaire aux Dieux quand on s'obstinoit à vouloir leur arracher leur secret; Que la vraie science de l'homme étoit la Morale; enfin que la connoissance des choses célestes & de leur maniere d'a- gir, quand même nous pourrions y attein- dre, ne nous rendroit ni meilleurs, ni plus heureux (1): Il ajoutoit que ces recherches pouvoient jeter l'homme dans des écarts

(1) Xenoph. Mem. Soc. *ximè cognita essent, nihil*
 4. 643. & Cic. Acad. 1. 4. *tamen ad benè vivendum*
Cælestia procul esse à nos-
tra cognitione, vel si ma-
conferre.

& des absurdités, qui font la récompense ordinaire de la présomption. Il en citoit des exemples.

Socrate auroit donc voulu que, comme en Géométrie on part de la définition comme du point, de la ligne & de la surface; en Physique, de l'existence des corps & du mouvement; en Morale, de la distinction naturelle du juste & de l'injuste, il y eût eu de même, dans la théorie des Causes, certains points d'appui, hors de contestation, des vérités premières, censées démontrées, l'étant par le sentiment intime, par leur utilité, & par l'aveu général des hommes qui y ont fait attention.

Alors on auroit établi pour fondement de nos connoissances, l'existence de la Divinité, qui se manifeste, disoit Socrate, par celle de l'Univers. On auroit de même reconnu comme avoués, les attributs inséparables de sa nature divine, sa puissance, sa providence, sa justice. Ces principes posés, Socrate vouloit qu'on étudiât la Nature, mais seulement jusqu'au point où
cette

cette étude est vraiment utile à l'homme. Quel emploi de la vie, de se consumer dans des spéculations de curiosité qui sont au-dessus de nous, & qui, quand elles n'y feroient pas, tiennent toujours la place d'un travail plus utile, quelquefois même nécessaire! *Socrates à rebus occultis & ab ipsa Natura involutis, in quibus ante eum omnes Philosophi occupati fuerant, avocavit Philosophiam & ad vitam communem adduxit, ut de virtutibus ac vitiis, de bonis ac malis rebus quæreret* (1). Les développemens que l'on va voir, ne feront que justifier le jugement de Socrate.

(1) Tusc. 1. 6.



SECTION II.

LES MÉTAPHYSICIENS.

ARTICLE I.

*L'École d'Élée,**OU L'UNITÉ DE L'ÊTRE.*

IL n'est peut-être point de situation plus cruelle pour le vrai Philosophe, que de tenir une partie de la vérité, sans pouvoir atteindre à l'autre. Quand on suit de l'œil ces grands personnages de l'antiquité philosophique, & qu'on voit leurs efforts pour pénétrer dans l'intérieur des Causes, il semble qu'on les entend gémir. Les yeux ferrés sous un bandeau de fer, ils font mille courses, mille circuits; ils s'avancent, se croisent, reviennent sur eux-mêmes, jusqu'à ce qu'enfin ils tombent de lassitude & d'inanition, souvent à l'endroit même

d'où ils étoient partis : on le verra sur-tout dans l'École d'Élée, où nous allons entrer.

L'École d'Élée, ou de Velie, ville d'Italie, sur la côte de la mer Toscane, assez près du détroit de Messine, fut ainsi nommée à cause de Parménide & de Zénon, ses deux chefs les plus célèbres, qui étoient nés dans cette ville. Xenophane de Colophon, qui vécut cent ans, passe pour en être le fondateur. Melissus de Samos y est aussi compris ; parceque ces philosophes ayant eu à peu près le même langage que ceux d'Élée, ont aussi paru dans cette partie de l'Italie, à peu près dans le même temps. Ce sont, de tous les Anciens, ceux qui paroissent avoir fait le plus d'efforts pour reconnoître l'origine des êtres & la nature des premiers principes.

Disciples de Pythagore, ils avoient vu chez leur maître commun, la monade, ou l'unité établie comme un principe. La voix de la tradition universelle, celle de la nature, du sens commun, jointes à l'autorité du maître qui l'*avoit dit*, leur fit aisément

adopter cette idée comme un dogme fondamental. Mais ils confondirent l'unité d'un Être avec l'unité de l'Être ; c'est-à-dire, qu'ils ne se contenterent pas de croire qu'il n'y avoit qu'un seul Être essentiel, qu'une seule Essence immuable ; ils voulurent que tout ce qui n'étoit point cet Être ne fût point, ne fût rien. Ils avoient vu aisément que cet Être essentiel & unique devoit aussi être infini, immuable, toujours le même, & le même par-tout. Mais embarrassés du spectacle de la Nature, qui, au lieu de l'unité & de l'immutabilité, ne leur présentoit que multitude & différence, productions & destructions, ils prirent un parti violent ; ce fut de dire que ces êtres, naissans & mourans, n'étoient point, & de supprimer dans la Nature entière toute espece de génération, de corruption, d'augmentation, d'altération, même de transport local (1). Il falloit être

(1) Mais quelques-uns vaincus par la difficulté de ceux qui ont établi l'unité rigoureuse de l'Être, même de la question, ont dit, que l'Être unique

Bien brave & bien armé, pour se maintenir dans un poste si difficile : tout l'Univers sembloit déposer contre eux. Lorsqu'ils se virent forcés dans leurs premiers retranchemens, ils se retirèrent dans les souterrains de la Métaphysique. Leurs adversaires les y suivirent. Mais s'y trouvant comme eux, dans les ténèbres les plus épaisses, ils n'eurent rien de solide à leur opposer, fautes d'idées.

C'est pourtant dans ces ténèbres, comparées par un Savant moderne (1) à celles des tombeaux, que nous allons tâcher de reconnoître la pensée des Éléatiques, à la faveur de quelque jour qui s'est réfléchi des siècles postérieurs sur cet endroit de l'Histoire philosophique.

Le siècle où brilla l'École d'Élée (l'observation est nécessaire) étoit précisément

étoit immobile aussi-bien que la Nature entière ; voulant dire non-seulement que rien ne s'engendre ni ne se produit, (car tous l'avoient dit ancien-

nement) mais qu'il n'y a nulle espèce de mutation ni de mouvement. C'est là le point qui leur est propre. *Arist. Mét.* 1, 3.

(1) Jo. Godefr. Waller.

celui des Sophistes, dont le nom est resté à cette fausse Philosophie, qui croit qu'argumenter, c'est raisonner. On les connoît assez par l'humeur qu'ils donnerent à Socrate, par qui ils furent couverts du mépris qu'ils méritoient. Disputans à outrance sur les matieres qu'ils entendoient le moins; plus glorieux de prendre les esprits dans les filets d'une dialectique captieuse, que de s'instruire eux-mêmes, ou de chercher à instruire les autres; ils triomphoient, quand leurs adversaires surpris, se trouvoient sans réplique, quoiqu'ils ne les eussent ni persuadés ni convaincus. Ce fut par-là que Gorgias de Leontium, homme d'ailleurs d'un mérite éminent, se rendit si fameux à Athènes. Il soutenoit these sur le champ, & sur tout; le pour ou le contre, comme on vouloit. Il alla jusqu'à prétendre que l'être étoit la même chose que le néant, & le néant la même chose que l'être. Nous avons encore sa preuve (1), qui est pitoyable, mais qui apparemment étoit de

(1) Arist. de Xenoph. Zen. & Gorgia. c. 6.

mise dans un temps où les autres Philosophes le payoient de semblable monnoie. Ceux d'Élée en particulier étoient forts en ce genre d'escrime ; & ce ne fut pas sans raison que Platon prit pour acteur principal un Éléatique, dans celui de ses Dialogues qui porte le nom de *Sophiste*.

Voici une partie de leurs raisonnemens sur la matiere présente. Ils sont tirés d'Ocellus Lucanus (1), de Platon (2), d'Aristote (3), de Cicéron, de Stobée (4), de Plutarque, de Sextus Empiricus, de Clément d'Alexandrie, d'Eusebe de Césarée, qui sont les auteurs graves en cette matiere, & dont plusieurs ont cité les propres paroles de Xenophane, de Parménide & de Zénon.

« L'Univers est tout ce qui est : donc
 » tout ce qui est est la même chose que
 » l'Univers. L'Univers est un : donc tout
 » ce qui est est un. Si l'Univers est un, il est

(1) *De Universo*. 1.

& *Cor.* 1. 7 & 8.

(2) *Parmenid.*

(4) *Adv. Math.* 7. 2.

(3) *Loc. cit.* & de *Gen.*

» unique ; s'il est unique, il est infini : donc
 » tout ce qui est est infini.

» Car ce qui est *tout & unique*, com-
 » prend tout, & ne laisse rien hors de lui.
 » Or ce qui ne laisse rien hors de soi, n'a
 » rien qui le termine ; & ce qui n'est ter-
 » miné par rien est infini : donc tout est
 » infini.

» Si tout est infini, il n'a ni commence-
 » ment ni fin : il est donc éternel ; il a donc
 » toujours été ; il n'a donc jamais été fait.

» Si tout ce qui est n'a jamais été fait, &
 » s'il a toujours été, rien ne se fait donc
 » aujourd'hui ; rien donc ne naît ni ne
 » meurt.

» En effet, si quelque chose se faisoit,
 » ce seroit de ce qui étoit auparavant, ou
 » de ce qui n'étoit pas. De ce qui n'étoit
 » pas ? cela ne se peut ; parceque rien ne
 » se fait de rien. De ce qui étoit ? il n'a
 » donc pas été fait, puisqu'il étoit. Donc
 » rien n'a été fait ; donc si quelque chose
 » se fait, ce n'est pas un être ; donc ce n'est
 » rien. Avançons.

» L'unité est semblable en tout à elle-
 » même : donc si tout est un, il est sem-
 » blable à lui-même en tout ; car autrement
 » il seroit tel ici & tel là ; ce qui seroit di-
 » versité, & par conséquent pluralité, &
 » dès-lors plus d'unité.

» Si tout est un, il ne peut se mouvoir ;
 » car se mouvoir, c'est passer de l'un dans
 » l'autre. Or, où il n'y a qu'un, il n'y a
 » point d'autre ». Il n'est pas nécessaire d'a-
 » vertir que ce sont-là des sophismes.

On peut juger, par cet échantillon, du goût & du style de l'École d'Élée, en fait de Dialectique & de Métaphysique. On y voit tout l'appareil de l'ergotisme : des mots pris à double sens, des énumérations incomplètes, des définitions louches qui s'alterent dans le raisonnement, & surtout des *sorites*, espèce d'argument la plus trompeuse de toutes ; parceque dans chacune des propositions qu'on y élève, comme par étage, il se glisse aisément de petites inexactitudes, qu'on n'apperçoit pas séparément, mais dont la somme donne

dans la conclusion finale , une erreur grossière à laquelle on est forcé de souscrire, quand on n'a pas arrêté l'argument dans son progrès. Le malheur des Élématiques, est d'avoir pris quelquefois le change, en voulant le donner aux autres, & de n'avoir pu se dépêtrer eux-mêmes de leurs propres filets. Passons au système qu'on prétendoit prouver par ces beaux raisonnemens. On verra que c'est le même que celui de Pythagore, présenté avec les épines de la Dialectique sophistique.

» Xenophane (le plus ancien, & comme
 » le chef des Élématiques) disoit que Tout
 » est un ; qu'il n'est point muable, qu'il est
 » Dieu, que rien ne naît nulle part, qu'il
 » est éternel & de figure ronde ». C'est
 Cicéron qui nous donne ce précis. Et ailleurs : « Xenophane, qui a pensé que l'U-
 » nivers, auquel il donnoit l'intelligence,
 » étoit Dieu, parcequ'il étoit infini (1) ».

(1) *Xenophanes ait verum Deum, neque natum esse Omnia, neque tum usquam quicquam, & id esse mutabile, & id esse sempiternum, conglobata.*

Ces passages s'expliquent par les raisonnemens qu'on vient de voir. Le *Tout*, ou l'*Univers*, est un, c'est-à-dire, unique; parceque qui dit tout n'excepte rien. Si quelque chose étoit excepté, tout ne seroit pas tout; ne seroit pas l'*Univers*.

Ce Tout est infini, parcequ'il n'est rien au-delà de lui qui le termine. Cette infinité n'empêche pas qu'il ne soit rond, *conglobatâ figurâ*, parceque cette infinité n'est qu'une négation de limites. Si le globe terrestre étoit suspendu seul au milieu de l'es-

figura. Acad. 2. 37. Et de Nat. Deor. 1. 11. *Xenophanes qui mente adjunctâ Omne, propterea quod esset infinitum, Deum esse voluit*. Nous avons traduit *Omnia & Omne*, qui ont ici un même sens, par *Tout*, ou l'*Univers*. C'est le $\tau\acute{o}\ \pi\acute{\alpha}\nu$, ou le $\tau\acute{\alpha}\ \pi\acute{\alpha}\nu\tau\acute{\alpha}$ des Grecs. Xenophane, dit Aristote, envisageant tout le Ciel, (tout l'*Univers*) a dit que le Un étoit Dieu. Toutes les éditions du second

passage de Cicéron portent *præter ea*. Nous avons prouvé dans les *Mém. de l'Académ. des Inscript.* qu'il faut lire, *propterea*; ce qui fait tomber toutes les objections de Bayle contre Cicéron, & par conséquent toutes les réponses qu'on a faites pour justifier ce dernier. Voyez la *Dissert.* de M. l'Abbé d'Oliver sur ce passage, tom. 2 de sa Traduct. de Cic. de *Nat. Deor.*

pace & du vuide, il seroit infini dans le même sens.

Ce Tout ne peut changer, il est immuable; parcequ'on ne peut y rien ajouter, ni en rien ôter : il a toujours la même quantité d'être, parcequ'aucune partie de l'être ne peut commencer à être, ni cesser d'être; parceque rien ne peut naître de rien; neque natum usquam quicquam. D'où il suit que Tout, ou le Tout, est éternel : OMNE esse sempiternum.

Ce Tout, ou Univers, unique, infini, rond, immuable, éternel, est Dieu, & vrai Dieu, doué d'intelligence, mente adjunctâ. Ainsi Dieu, selon Xenophane, étoit une substance intelligente, sphérique, suspendue au milieu de l'espace : c'étoit le seul Être; c'étoit le Monde, dit Aristote (1).

Au reste le systême de Xenophane n'étoit rien moins que clair & raisonné; ce n'étoit, selon le même Aristote, qu'un essai, une ébauche grossière, des assertions sans preuves, plutôt que des explications.

(1) Métaph. I. 5.

raisonnées & réduites à un juste système.

Il en étoit de même de Melissus de Samos, qu'Aristote comprend dans la même qualification. Il voyoit l'unité dans la Matière, ou le *substratum* des formes, pâte commune, continue, & par cette raison une & unique dans toute la Nature. Ce n'étoit que le même mot, avec une autre idée.

Parménide renferma sa doctrine dans deux mots, *un & plusieurs*. Les développemens sophistiques de ces deux mots remplissent presque tout le Parménide de Platon. C'est-là qu'on peut voir, si quelqu'un au monde en a le temps & la patience, toutes les futilités des Métaphysiciens sophistes. On se gardera bien d'en citer ni les raisonnemens, qui sont misérables, ni les résultats, qui sont dignes des raisonnemens (1); mais je rapporterai les paroles

(1) *Totus dialogus anfractuosa disputatione obscurus, legendus ei est qui nugas Platonicas accuratè intelligere cupit.*

Brucker. *T. I. pag. 1165.*
Jugement trop dur, en ce qu'il met sur le compte de Platon ce qui doit être sur celui de Parménide, &

de Plutarque, qui sont claires & intelligibles, & qui nous donnent la solution de l'énigme. « Parménide, dit-il, admettoit » l'*unum* & le *multa*, c'est-à-dire, l'*Être* & » le *Non-être*; mais il leur conserve à l'un » l'autre ce qui leur appartient. Il veut que » l'essence de l'*Un* par excellence, soit l'ob- » jet de la raison & de la science, parceque » cet un est immuable, éternel, incorrup- » tible; & que l'essence de l'*autre*, qui est » *multa*, soit l'objet des sens... Mais ce » qui est toujours le même, ayant droit » d'avoir un autre nom que ce qui change » sans cesse, il a donné le nom d'*Être* au » premier, & au second celui de *Non-être*, » ou *Néant* (1). » Aristote avoit parlé de même que Plutarque. « Parménide, dit-il,

plus encore sur celui de son Ecole, dont, selon toute apparence, Platon se moque en feignant de l'admirer : *Ego ironiam illam, quam, in Socrate, dicunt fuisse, qua ille in Platonis libris utitur, facetam & elegantem pu-*

to... Apud Platonem Socrates in cœlum effert Hippiam, Prodicum, Gorgiam, cæteros; se autem omnium rerum inscium fingit & rudem. Cic. de Clar. Or. 85.

(1) *Adv. Colot. pag. 1114. B.*

» ayant posé pour principe que le *Non-être*
 » n'étoit rien, auroit dû en conclure que
 » l'*Être* étoit le seul être; mais forcé par
 » le spectacle de la Nature, & pensant
 » qu'il n'y avoit qu'*un* seul être selon l'es-
 » prit, & qu'il y en avoit *plusieurs* selon
 » les sens, il admet deux causes ou deux
 » principes, le chaud & le froid, comme
 » le feu & la terre, unissant le chaud à l'*Ê-*
 » *tre*, & le froid au *Non-être* (1). Aussi dé-
 » finissoit-il Dieu dans Cicéron : Une sphe-
 » re de feu & de lumière, qui embrasse &
 » contient l'Univers (2). »

Zénon d'Élée essaya d'approfondir en-
 core & d'affermir par ses raisonnemens sub-
 tils le dogme de l'Unité, qu'il ne fit que
 rendre plus incompréhensible. Parménide
 avoit soutenu qu'il n'y avoit qu'*Un*. Zénon,
 pour changer la phrase, dit qu'il n'y avoit
 pas *Plusieurs*, & que tout ce que nous
 voyons n'existoit pas. Il alla même jusqu'à

(1) *Metaph.* 1. 5. C'é-
 toit la pensée de Platon.
Tim.

(2) *STEPHANEN* appel-

*lat, continentem ardore
 lucis orbem qui cingit cœ-
 lum, quem appellat Deum.*

De Nat. Deor. 1. 11.

dire, si l'on en croit Sénèque, que l'Un n'existoit pas, *Ne unum quidem esse* ; que rien n'existoit, *nihil esse* : assertion ridicule, qu'il est impossible que Zénon, personnage grave dans son temps, ait pu défendre sérieusement. On aime mieux croire qu'étant dans un état de guerre avec les autres Sophistes, il ne soutenoit ces paradoxes que par supposition, & pour réduire ses adversaires à l'absurde, ἐκείνων (1) : car

*Grande éloquence & grande force d'art,
Pour disputer en l'une & l'autre part,
Avoit Zénon, reprenant tout le monde,
Quand il vouloit déployer sa faconde (2).*

Ce fut lui qui, trop pressé par l'argument tiré du mouvement, osa en nier l'existence. Il prouvoit sa these par les argumens que Bayle a développés au long dans son Dictionnaire (3), & auxquels Diogene le Cynique répondoit assez mal, en se levant & se promenant devant lui, sans rien dire.

(1) Bayle, Dict. Zénon. E. ricles par Amiot.

(2) Plut. Vie de Périclés par Amiot.

(3) Aristote les rapporte Phys. 6. 14. & y répond.

Quant

Quant à son opinion sur l'unité, on n'a rien sur quoi on puisse se fonder. On ne fait pas même si dans le livre d'Aristote, où il est traité *Des opinions de Xenophane, de Zénon, de Gorgias*, les noms n'ont pas été transposés. Xenophane disoit que l'Être unique étoit le Monde; Melissus, que c'étoit la Matière; Parménide, que c'étoit Dieu seul, parceque tout le reste étoit périssable. Il n'étoit guères possible que Zénon, dans le fait, ne se rapprochât de quelqu'un des trois. Ils cherchoient tous la vérité quand ils méditoient; mais quand ils disputoient, ils ne cherchoient qu'à vaincre ou à tromper leurs adversaires. Le vrai dénouement de leurs difficultés eût été le dogme de la création, dont les Philosophes mêmes ont senti la nécessité, quand ils en ont connu le fait. Ils auroient vu alors un seul Être essentiel, dominant sur d'autres êtres produits par une force ineffable; & la dualité se seroit aisément conciliée avec l'unité.

Cependant quand les Philosophes d'Élée seroient parvenus à cette grande vérité,

qui est la clé de tant d'autres, ils auroient pu encore ne rien changer à leur langage, parcequ'ils pouvoient prendre l'unité dans un sens ou métaphysique ou physique, qui n'excluoit pas la multiplicité dans un autre genre : remarque qui suffiroit seule pour empêcher de dire trop affirmativement que les Éléatiques étoient Spinosistes.

Qu'ils l'aient été ou non, cela est aujourd'hui assez peu important. Les Philosophes anciens sont tombés dans un assez grand nombre d'absurdités, pour qu'on puisse leur passer encore celle-ci. Mais il semble qu'à regarder les choses de près, & sans prévention, il n'y avoit guères que la ressemblance des mots : les explications, les raisonnemens, les points de vue sur-tout étoient différens.

L'Être de Spinoza, est la vraie & réelle substance des êtres, la substance dont ils sont composés; qui se meut, qui se change, qui se modifie de toutes les manieres, qui est corps & esprit, cause & effet.

L'Être des Éléatiques étoit, ou la somme

entière des substances qui composent le Monde, ou une sorte d'être de raison, en qui ils ne concevoient d'autre attribut que d'être, & dont ils écartoient par abstraction toute idée de cause ou d'effet, de mouvement, de modification, de forme : c'étoit quelque chose qui étoit ; ils s'arrêtoient là : ou s'ils alloient plus loin, c'étoit pour se jeter dans des distinctions sophistiques dont ils cachotent soigneusement le secret à ceux des autres Écoles, avec qui ils disputoient. Il est vrai que les expressions qu'ils employoient peuvent se rapporter au Spinosisme. Mais où ne peut-on pas trouver de ces rapports ? Spinosa lui-même ne s'étaye-t-il pas de S. Paul, parceque l'Apôtre a dit, *que nous vivons dans Dieu, que nous marchons, que nous sommes dans lui ?* (1) Il y a au moins une différence très-essentielle entre les Élématiques & les modernes Unitaires : c'est que les Anciens ne faisoient nullement dépendre leur morale de leur métaphysique, & qu'ils regardoient

(1) *In ipso vivimus, movemur & sumus.*

leurs systêmes abstraits comme de simples conjectures, comme des spéculations ingénieuses, qui pouvoient aiguïser l'esprit dans leurs entretiens philosophiques, mais sur lesquels il ne falloit point appuyer la conduite de l'état, ni celle du citoyen. Ils convenoient tous que la nature intérieure des êtres étoit impénétrable, que la science avoit ses bornes très près de nous, & qu'ainsi les disputes sur les Causes ne pouvoient être regardées que comme des amusemens ou des jeux philosophiques, dans lesquels les esprits pouvoient s'exercer à l'ombre de la vérité, sans tirer à conséquence pour la conduite.



ARTICLE II.

AME UNIVERSELLE DU MONDE:

§. I.

Raisons spécieuses de cette opinion:

AVANT que de parler de la maniere dont quelques Pythagoriciens ont prétendu expliquer l'action d'une Ame du Monde, répandue dans toutes ses parties, nous ne pouvons guères nous dispenser de dire un mot de l'origine & des progrès de cette opinion. Nous la regardons aujourd'hui comme une des plus bisarres & des plus risibles qui aient pu tomber dans les têtes humaines : effet de l'habitude ! les peuples & les Sages la regardoient autrefois comme la seule sensée. La progression leur paroissoit descendre, comme d'elle-même, des hommes aux bêtes, qui ont le sentiment comme nous ; des bêtes aux plantes,

qui croissent & qui végètent comme les bêtes, qui ont des sexes, des œufs ou graines comme elles; des plantes aux métaux, aux sels, aux fossiles, qui ont leur organisation comme les plantes; enfin aux éléments, comme le feu, l'eau, l'air, la terre, &c. qui agissent & qui pâtissent, qui se décomposent & se recomposent, qui se meuvent, & varient par leurs mouvemens les formes dont la terre est couverte ou environnée. Si la chevre a une ame, parce que le rameau vert l'attire, pourquoi le fer, attiré par l'aimant, n'en auroit-il point une aussi à sa maniere? pourquoi la pierre qui tombe n'en auroit-elle pas de même, au moins pour la mouvoir? Car il n'est pas nécessaire que toutes les ames soient de la même espece, ni du même rang, ni qu'elles aient les mêmes facultés & en même nombre. Qui sommes-nous, pour marquer les limites, & dire, C'est ici que la chaîne commence, ou qu'elle finit (1)?

(1) Principio cœlum ac terras camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, titaniaque astra

L'homme quitte sa demeure, s'éloigne de ses foyers, & après un certain temps il y revient. Pourquoi ? Parcequ'il a une ame qui pense & qui se souvient. Un vaisseau fait de même, parcequ'il a un pilote qui lui tient lieu d'intelligence & de mémoire. Les astres, qui font des routes immenses, & qui ne s'égarent jamais dans l'espace, ne sont-ils pas nécessairement, ou comme l'homme, ou comme le vaisseau ? S'ils ne se conduisent point eux-mêmes, il faut donc qu'ils soient conduits par d'autres. Lequel est le plus simple, d'attacher au corps du soleil, pere du jour & des saisons, une ame, que la Nature n'a point refusée au plus vil des insectes, ou de lui donner un char & un cocher ?

On peut se passer, dira-t-on, & de l'un & de l'autre, & dire que le soleil, ainsi que tous les astres, n'est dans son espece

*Spiritus intus alit, totamque infusa per artus,
Mens agitat molem & magno se corpore miscet.
Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquoræ pontus.*

Æn. 6.

Q4.

qu'une machine à ressort, sortie de la main d'un ouvrier infiniment habile & puissant.

L'idée de ces ressorts est-elle plus philosophique, ou moins incompréhensible que celle des ames? Le calcul auquel on les foumet n'en démontre point l'existence; parcequ'on n'en calcule que les effets, & qu'il est telle ame possible, dont les actes toujours uniformes, pourroient être calculés comme ceux d'une machine. D'ailleurs pour concevoir, par exemple, que la terre tourne par ressort autour du soleil, il faudroit concevoir dans ce ressort une force pour la tenir suspendue toujours à la même distance du centre; une autre pour la tenir en équilibre sur ses deux poles, une autre pour son mouvement diurne, une autre pour son mouvement annuel, &c. Point du tout: il n'en faut que deux, & même qu'une: le mouvement de projection une fois imprimé, la force attractive suffit. Soit. Mais si on ne peut concevoir la durée du mouvement de projection sans le vuide, ni l'attraction sans le plein, ou l'interven-

tion de quelque corps ; si on ne peut concevoir la continuation d'aucun mouvement sans la continuation de l'impression qui le cause, ni la continuation de cette impression sans quelque force qui ressemble à celle d'une ame, les prétendus ressorts & leur maniere d'agir ne sont pas plus intelligibles que les ames. Ils le sont moins : parceque nous avons par le sentiment intime, l'idée d'une ame qui meut un corps, & que nous n'avons pas celle d'une pure machine qui s'entretienne & se remonte elle-même.

Il y a eu de tout temps une croyance établie généralement, dans tous les esprits, qu'il regne dans l'Univers une Puissance invisible qui voit tout, qui fait tout dans le Monde, selon sa volonté. A quoi pouvoient-ils mieux comparer cette Puissance qu'à l'ame humaine, qui voit, qui veut, qui meut ? Or il falloit de deux choses l'une ; que cette Puissance fit tout par elle-même, ou qu'elle employât des agens subalternes. Dans le premier cas, quelle

différence sensible y avoit-il entre la Divinité & une Ame universelle? Cette idée d'ailleurs étoit incompréhensible pour le vulgaire, qui voyoit le grand Dieu comme le grand Roi, & peut-être pour le Philosophe, qui croit voir autrement que par l'imagination. L'homme, dans son domaine, bâtit, sème, moissonne, pourvoit aux besoins de ses enfans, de sa famille : que de soins, que de peines! Et qu'est-ce qu'une maison, qu'un royaume, en comparaison de l'Univers? Qu'est-ce aussi que l'homme en comparaison de Dieu? La réponse est juste; mais elle ne calme point l'imagination révoltée des détails de toute espece, dont on charge la Majesté divine. On trouva plus décentes & plus aisées à comprendre, les ames particulieres.

Étoit-il d'ailleurs possible que l'Ame universelle ne se divisât point par les différens corps qu'elle anime? Parmi les hommes, l'unité de corps prouve l'unité d'ame; & la multiplicité des corps, la multiplicité des ames; c'est la preuve des yeux. La di-

versité, & quelquefois l'opposition des actions, des mouvemens, des vues dans les différens individus, en est une autre pour la raison : la même ame ne peut pas vouloir & ne pas vouloir, pour & contre.

D'après un préjugé si fort, que rien de sensible ne contredit, ni ne peut détruire, comment les peuples qui adoroient le Soleil & la Lune comme un Dieu & une Déesse, l'un époux, l'autre femme, auroient-ils pu croire que ces deux Divinités, ayant deux corps très-différens, deux empires très-séparés, deux marches souvent opposées, n'eussent que la même ame, & que cette ame se trouvât en eux & avec eux, en même temps, dans les points opposés du ciel ?

Dès qu'il fut décidé que le soleil & la lune avoient chacun leur ame, chacun des autres astres eut aussi bientôt la sienne. Les élémens, l'air, le feu, la terre, la mer, toutes les parties de notre globe eurent le même privilège.

Les Poëtes saisirent avidement cette idée

si favorable à leur art. Les forêts sombres & silencieuses, qui avoient été les premiers temples des humains dispersés, furent censees habitées par des Dieux. Les hautes montagnes, où l'on avoit sacrifié aux Dieux célestes, comme sur les autels de la Nature, devinrent des lieux sacrés, peuplés d'êtres plus qu'humains. Les fleuves, les ruisseaux, les plus petites fontaines, dont le courant perpétuel présentoit l'image d'une durée sans fin, eurent des Naiades qui dormoient à leur source, dans les grottes profondes, & qui présidoient au cours de leurs eaux. La mer fut pleine de Néréides & de Tritons soumis à Neptune; l'air d'esprits, de Démons qui regnoient sur les météores. Du physique on passa au moral. Chaque partie habitée du globe, chaque nation, chaque ville, chaque hameau, chaque foyer, chaque homme, selon son âge, son sexe, ses goûts, son état, eut ses génies, ses Dieux tutélaires, ses patrons. Tout ce qui put être représenté par une image eut un corps, &

ce corps eut une ame. Ce n'étoit pas encore la matiere, c'étoit la Divinité, divisible à l'infini.

Le genre humain en étoit-là, quand les Philosophes parurent. Ceux-ci prirent, les uns une face de l'opinion commune, les autres une autre, selon leur goût & leur façon de voir.

Les plus anciens & les plus sensés s'en tinrent à regarder Dieu comme auteur, maître & roi de l'Univers, formant, mouvant, gouvernant tous les êtres; sans rechercher trop curieusement quelle pouvoit être la maniere dont il intimoit ses ordres aux différentes parties.

Après ceux-ci il en vint d'autres qui se crurent plus habiles, & qui voulurent savoir le comment. Ils inventerent une Ame universelle, comme un ressort général, & en même-temps comme un fonds commun de substance active, d'où se tiroient les ames particulieres.

De ces ames, dont l'invention paroissoit peu philosophique, & qui d'ailleurs abré-

geoient trop le plaisir de disputer, on descendit aux natures ou formes substantielles, motrices, productrices, nourrices, altératrices, &c. sur lesquelles on pouvoit raisonner sans fin, parceque les mots étoient susceptibles de plusieurs sens, & les effets de plusieurs causes.

De-là on passa aux qualités, simples & contraires les unes aux autres dans les élémens; composées & d'accord, dans les mixtes; manifestes, à ce qu'on croyoit, dans quelques genres; magiques & occultes dans plusieurs autres. Tout ce qu'on ne pouvoit pas expliquer plausiblement, c'est-à-dire, de maniere à contenter une imagination qui se prêtoit, étoit attribué à des sympathies ou à des antipathies résidentes dans les êtres; à des amours, à des haines, à des appétits, à des répugnances, à des lois intimées aux corps, enfin à des forces attractives ou impulsives, centrifuges ou centripetes, à l'horreur du vuide, &c. Mais par toutes ces modifications, on ne sortoit qu'en apparence du système des

ames, qui n'étoient guères que déguifées par ces nouveaux noms. C'étoient toujours des forces qu'on ne pouvoit expliquer par les qualités mécaniques des corps.

Enfin il arriva un moment où on osa dire assez haut, que dans l'Univers, tout se faisoit sans cause & sans Dieu. Ce fut le dogme d'Épicure, qui seul coupa net le fil des idées anciennes, en ne faisant du Monde entier qu'une grande machine, montée telle qu'elle est, & entretenue par le hafard. Dans tous les autres systêmes, il y avoit des causes finales, plus ou moins développées; dans celui-ci, ce fut le mécanisme pur, sans fins, ni moyens prévus. (1) Tel a été le progrès des opinions sur l'Ame du Monde. Passons aux différentes manieres d'expliquer l'action de cette Ame,

(1) Voyez le Dict. de Bayle, *Cainites*, D.



§. II.

Système de Timée,

DU DIEU ET LA MATIÈRE CONCILIÉS
PAR L'HARMONIE.

TIMÉE ayant embrassé l'opinion de son temps, qui étoit celle d'une Ame universelle, distribuée dans toutes les parties du Monde, essaya d'en expliquer l'action & les effets par une voie toute nouvelle.

Pythagore venoit enfin de découvrir, par un heureux hasard, (mais de ces hasards toutefois qui ne s'adressent qu'aux grands hommes) les rapports proportionnels des sons harmoniques, qu'il cherchoit depuis long-temps. Passant, dit-on, près d'une forge, il avoit entendu des marteaux qui rendoient avec précision plusieurs concordances de l'échelle musicale. Il y entre; & d'abord il ordonne aux forgerons de doubler l'effort de leurs coups : nulle différence de tons. Il essaie d'autres man-
ches

chès plus longs ou plus courts : mêmes tons encore. Enfin il s'avise de peser les marteaux, & il trouve que ceux qui pesoient le double des autres rendoient l'octave; c'est-à-dire, que l'octave étoit dans la proportion de 2 à 1; que la proportion de 3 à 2, donnoit la quinte; celle de 4 à 3, la quarte; celle de 9 à 8, le ton; enfin celle de 256 à 243, le demi-ton.

Cette découverte parut si belle, elle fit tant de bruit, qu'on voulut l'étendre à tout, & en faire un principe universel. On l'appliqua aux arts, à toutes les sciences, au système de l'homme, enfin au système de l'Univers, dont on prétendit expliquer l'ordre & la composition par les proportions harmoniques.

Les anciens Sages voyant dans l'Univers toutes les parties ordonnées, & parfaitement d'accord dans leurs mouvemens, quoique ces mouvemens fussent différens, il n'est pas possible qu'ils n'aient pensé qu'il y avoit une force mêlée de raison pour produire cet ordre & le maintenir. Ils

voyoient d'abord dans le ciel trois effets sensibles, la position des astres à une certaine distance du centre, leur mouvement diurne & commun d'orient en occident, & le mouvement propre de quelques-uns d'occident en orient ; & dans le Monde sublunaire, ils voyoient une alternative continuelle de naissances & de destructions, par les combats du chaud, du froid, du sec & de l'humide, &c. En conséquence ils se proposèrent ce problème : *Trouver la nature & les proportions de la puissance ou force qui agit dans les différentes parties du Monde, par la nature & les différences des phénomènes que cette force produit.*

Pour résoudre ce problème, Timée prévenu, comme toute son École, de l'idée d'harmonie, qui convient si bien à l'Univers, & sachant d'ailleurs que toute harmonie est l'accord de plusieurs choses différentes, ou même contraires, quoique dans le même genre, posa pour base de son explication des Causes, deux êtres éternels, actifs par eux-mêmes, l'un doué d'intelligence

& de sagesse , c'étoit *Dieu* ; l'autre brut & aveugle dans ses mouvemens , c'étoit la *Matiere* : deux substances & deux forces.

Pour former l'Univers, il avoit fallu que ces deux substances & ces deux forces concourussent, & par conséquent qu'elles fussent mêlées ensemble & conciliées. Ce mélange & cette conciliation n'avoient pu s'opérer que par les lois de l'harmonie. Les lois de l'harmonie étoient connues par la découverte de Pythagore. Ainsi s'avançoit Timée, pied à pied, toujours sur le ferme, à ce qu'il croyoit. Il ne s'agissoit donc plus que de faire l'application des proportions harmoniques aux deux forces & aux deux substances ; c'est-à-dire, de distribuer ces forces & ces substances selon les gradations de l'échelle musicale. Alors l'harmonie, qui est si évidente dans les phénomènes produits, se trouvoit également distribuée & démontrée dans leurs causes, & l'Univers n'étoit plus une énigme.

Pour bien saisir cette démonstration, il faut concevoir l'espace universel partagé

en trois portions , dont l'une au milieu comme un globe central , l'autre à la circonférence comme une enveloppe d'une épaisseur indéfinie , & la troisieme intermédiaire , entre la sphere centrale & la sphere enveloppante.

La Matière , placée par sa nature même , grossiere & informe , occupoit le milieu de cet espace jusqu'à une certaine hauteur ou distance du centre. Vrai chaos , où les élémens confondus exerçant sur eux-mêmes leur activité brute , n'avoient produit pendant toute l'éternité que des formes sans forme ; c'est-à-dire , sans dessein & sans suite.

Dieu , principe d'ordre & de bonté , re-
gnoit de toute éternité , dans la région supérieure du Monde , où il se faisoit à lui-même son bonheur indépendamment de tout autre être. Il vint un temps où il voulut bien abaisser une portion de sa substance & de sa force intelligente , & la mêler avec la substance & la force brute de la Matière. De ce mélange résulta une sub-

stance mixte, douée d'une force composée de deux forces d'especes différentes. Cette substance fut l'Ame du Monde, appelée ainsi, parceque, comme l'ame humaine, elle anime, elle vivifie, elle regle tout ce qui existe dans l'espace intermédiaire, entre la Divinité pure à la circonférence, & la Matière pure au centre.

La portion de la substance divine mêlée dans la substance matérielle, étant susceptible de doses plus ou moins fortes, son mélange put se faire, & s'étoit fait réellement, comme le croyoit Timée, selon les gradations marquées dans l'échelle musicale. Par conséquent ses différentes parties formoient entre elles des rapports semblables à ceux qui produisent les concordanances des sons.

Ainsi en supposant que la plus petite portion de la substance divine, attachée au centre du Monde, ou de la Matière, jusqu'où elle a daigné descendre, fut représenté par 1, ou plutôt, pour éviter les fractions, par 384, la quantité de la

substance & de la force divine, fut dans ce point central 384 (1). Cette force, croissant par degré, à mesure qu'elle se rapprochoit de l'espace supérieur, produisit, quand elle fut augmentée d'un huitième, le premier ton de l'Ame du Monde, représenté par 384 plus $\frac{1}{8}$, c'est-à-dire, par 432. Croissant toujours ainsi, par tons & par demi-tons, lorsqu'elle fut arrivée jusqu'à la proportion double du premier nombre ou 768, ce fut la première octave, & selon toute apparence, le cercle de la lune. La même gradation conduite par 36 nombres jusqu'à la 27^e & dernière octave, représentée par 10368, produit de 384 par 27, donna la dernière sphaere, celle de Saturne apparemment. La somme totale des 36 nombres harmoniques de l'Ame du Monde, procédans, comme nous l'avons dit, par tons, par demi-tons, par octaves, fut de 114695 : ce fut l'échelle des gradations de l'Ame du Monde, au-delà desquelles gradations est la substance divine pure,

(1) Plut. de proc. An. 1020. C.

l'enveloppe universelle de tous les êtres (1).

A ces gradations de la partie divine de l'Âme du Monde , on auroit pu joindre celles de la partie matérielle , dans les mêmes proportions en sens contraire ; c'eût été une complication , & peut-être un mérite de plus ; mais le système ne l'exigeoit pas absolument. Il suffisoit que la partie matérielle étant à peu près la même par-tout , depuis la sphere de Saturne jusqu'au centre de la Terre , la partie divine fût graduée dans ce même espace selon les nombres marqués. La partie matérielle n'en avoit pas moins ses degrés relatifs , quoique plus forts qu'ils ne l'eussent été , si elle eût été soumise à la dégradation proportionnelle.

Il ne s'agit plus maintenant que de savoir à quels degrés de l'échelle étoient placés les astres.

A en juger par le peu qu'en dit Timée & par le Commentaire très-obscur qu'en fait Platon , il semble qu'ils s'étoient placés

(1) Voyez notre Edit. de Timée de Locres , p. 93. & suiv.

dans des distances du centre , marquées
 selon les proportions des nombres 1, 2,
 3, 4, 8, 9, 27 : nombres qui sont de la
 plus grande vertu ; 1 étant le point , ou le
 germe de tous les nombres ; 2 & 3 étant les
 nombres linéaires , pairs & impairs ; 4 & 9
 étant les premiers quarrés ; & 8 & 27 les
 premiers cubes ; en tout sept , dont le der-
 nier est la somme des six autres : nombre
 saint , nombre parfait , par onze raisons
 que rapporte Macrobe dans son *Commen-
 mentaire sur le Songe de Scipion*. Enfin ces
 nombres représentoient dans l'échelle mu-
 sicale les cinq consonnances connues : l'oc-
 tave étant comme 2 à 1 ; la quinte comme
 4 à 3 ; la quarte comme 3 à 2 ; l'octave sur-
 montée de la quinte , comme 3 à 1 , ou 9 à
 3 ; enfin la double octave , comme 4 à 1 ,
 sans compter le ton de 9 à 8. Ainsi en sui-
 vant les propositions mises dans l'Ame du
 Monde , selon les positions des astres , &
 les positions des astres selon les propor-
 tions de l'Ame du Monde , Saturne devoit
 être placé au nombre 27 , Jupiter & Mars

aux nombres 9 & 8 ; le Soleil & ses deux compagnons, Mercure & Vénus, aux nombres 4, 3 & 2 ; & la Lune sans doute à 1, c'est-à-dire, au premier son de l'échelle musicale. Le reste de l'espace jusqu'au centre de la Terre, considéré comme zero, ne rendant aucun son, à cause de son mouvement lent & irrégulier, étoit hors de l'échelle, comme le point d'attache qui fixe les cordes musicales. Tel étoit l'ordre des astres. Par conséquent l'ordre de la distribution de l'Ame du Monde, réglé sur les phénomènes qu'elle produit, étoit nécessairement à la Lune, comme 1 ou 384, & à Saturne comme 27 ou 10368.

Ces principes ainsi posés, & à ce qu'on croyoit, invinciblement démontrés, *inexpugnabili ratiocinatione* (1), tous les phénomènes s'expliquoient.

On y voyoit 1.^o la raison pourquoi le Monde sublunaire n'étoit qu'une alternative perpétuelle de générations & de corruptions, le théâtre de la vie & de la mort,

(1) Macrob. *loc. cit.*

C'étoit parceque la force de la Matière étoit dominante dans cette région sur la force de la Divinité. Par la raison contraire, le Monde supérieur à la lune n'étoit ni altérable ni corruptible ; la Divinité y tenoit le sceptre.

On y voyoit 2.^o la raison du mouvement circulaire du ciel autour de la terre. L'ame, qui est *un nombre essentiellement mouvant*, & se mouvant par lui-même, étoit liée au centre du Monde, comme à un point fixe, & elle étoit libre à la circonférence. Donc son mouvement devoit être circulaire : nul au centre, & plus grand à la circonférence que par-tout ailleurs, comme celui de la fronde : *Quomodo qua fundis imposta, in orbem rotata* (1).

3.^o On concluoit de cette dernière raison, les vitesses différentes des astres, selon

(1) Plut. *de Fac in orb.* Lun. Plutarque en concluoit de son chef, qu'il y avoit deux forces dans les astres ; l'une qui les attachoit à un centre, l'autre qui les faisoit mou-

voir, & que de ces deux forces il résultoit un mouvement circulaire. Cette idée approchoit bien de ce qu'on prend aujourd'hui pour la vérité.

leurs distances du centre, & leurs doses d'ame divine. Quelle devoit être la vitesse de Saturne, qui avoit 27 fois plus d'ame, étant à la 27^e octave, en comparaison de celle de la Lune, qui étoit à la premiere ?

4.^o Enfin on voyoit dans les doses respectives des deux substances actives mêlées ensemble, la raison des mouvemens propres des planetes : c'étoit la résistance de la partie matérielle de l'ame qui les produisoit (1). Si l'ame de chacun des astres eût été simple & toute divine, ils se seroient tous portés ensemble & uniformément d'occident en orient ; mais la partie contrariante de la Matière faisant rebrousser chacune des planetes à proportion de ce que cette partie avoit de force en elle, la Lune, comme plus forte en matiere, rebroussoit en 28 jours, le Soleil en 12 mois, Mars en 2 ans, Saturne en 30.

Mercure & Vénus causoient, il est vrai, quelque embarras dans cet arrangement harmonique ; mais les autres côtés du sys-

(1) *Plut. de Proc. An.* 1015.

tême étoient si lumineux , qu'ils emportoient aisément ce côté obscur.

A ces raisons astronomiques se joignoient l'accord du systême avec les idées des Théologiens antiques. On y retrouvoit la Lyre du Monde organisée dans toutes ses parties ; la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne en étoient les sept cordes : le Soleil, ou Apollon, pere, chef, maître des autres astres, en régloit les accords. On y retrouvoit Pan, dont le nom signifie *Univers*, avec les sept pipeaux de son chalumeau, depuis le ton le plus grave jusqu'au plus aigu. On y retrouvoit les Muses au nombre de neuf, en y joignant le Ciel des étoiles, ou Uranie, & peut-être la Terre. Chaque Muse alors, comme autant de Sirène (1), assise sur son astre, remplissoit de son chant mélodieux l'espace céleste qu'elle parcouroit : allusions heureuses qui embellissoient le systême, & le concilioient avec les opinions des temps héroïques, où on avoit représenté les grands

(1) Platon & Plut. *de Proc. An.* 1029. C.

Dieux avec des instrumens de musique dans leurs mains , pour figurer les lois & l'accord des parties du Monde , qu'ils animoient , qu'ils avoient produit , qu'ils conservoient par leur sagesse. « Quel est ce » concert mélodieux (1) qui frappe & remplit mes oreilles, s'écrie Scipion enlevé dans les cieux? C'est, lui répond son guide céleste, le concert des astres , qui, emportés dans leurs sphaeres selon les intervalles & les proportions marquées, produisent la variété des sons graves & aigus qui font l'harmonie de l'Univers ».

Il est dit , dans une hymne d'Orphée à Apollon , que quand ce Dieu touchoit la chanterelle de sa lyre, c'étoit l'été qui reugnoit, & que quand il touchoit le bourdon, c'étoit l'hyver. Les Chaldéens, selon Plutarque (2), disoient que le rapport du printemps à l'automne étoit la quarte, à l'hiver la quinte, à l'été l'octave. Tant les idées d'harmonie, de rapports propor-

(1) Cic. *Song. de Scipion*. (2) *De Proc. An.* 1028. E.

tionnels , se présentoient naturellement aux esprits attentifs à l'ordre de la Nature !

Ce ne fut pas tout : à la musique se joignit la danse , qui n'est qu'un mouvement mesuré & cadencé, d'accord avec le chant. Du haut du ciel, le coryphée de la Nature donna le signal ; & tous les Dieux inférieurs s'avancant en mesure , chacun dans leur orbite , acheverent leurs tours & retours périodiques , observant religieusement les distances & les rencontres dessinées dans la chorégraphie de l'Univers. Cette danse étoit figurée dans les strophes & les antistrophes des poètes sur le théâtre.

L'ordre des grandes parties étant ainsi expliqué , Timée descend dans la région sublunaire , qu'il partage en quatre éléments , la terre , l'eau , l'air & le feu : nombre mathématiquement nécessaire , parce que dans les nombres solides , il y a deux moyens proportionnels. Leurs natures & leurs positions respectives , leurs transmutations réciproques furent aussi déterminées par la forme géométrique de leurs

principes (1). Enfin après quelques détails sur ces élémens, Timée vient à la composition des animaux mortels, ou éphémères, c'est-à-dire, dont les jours sont bornés par la conformation même de leurs individus, & par la nature des substances dont ils sont composés. Ce fut une Nature que Timée appelle *altératrice*, qui, prenant la place de Dieu, organisa ces especes mortelles : car si celles-ci eussent été l'ouvrage de Dieu même, elles eussent été immortelles comme lui.

Quelle est cette Nature dans l'opinion de Timée? Ce ne pouvoit être Dieu, puisqu'il selon Timée, l'opération de cette *Nature* commence où celle de Dieu finit. Ce ne pouvoit être la Matière, qui est totalement brute & défordonnée. Il ne reste donc que l'Ame du Monde, ou quelque'une de ses parties. Ce ne pouvoit être celles de ses parties qui correspondoient au Monde supérieur à la lune, puisque l'altération n'a pas lieu dans ces régions : il falloit donc

(1) Voyez le Texte.

que ce fût la partie qui est répandue dans le Monde sublunaire depuis le centre de la terre jusqu'à la sphere de la lune. Car cette Nature ne doit être que dans la sphere où sont les êtres qui s'alterent ; or ces êtres ne sont que dans le Monde sublunaire.

Ainsi, selon l'idée de Timée, la Substance divine, pure, inaltérable, intelligente, embrassoit le corps du Monde ; & l'Âme, distribuée dans ce corps par une extension continue & proportionnelle de sa substance, y exécutoit les ordres généraux de la suprême Intelligence, qui se varioient par-tout, selon les rapports de composition, de mouvement, de distance, qui caractérisent les parties à gouverner. C'est ainsi qu'on voit l'ame de l'homme exercer sous les directions générales de la Providence, ses différentes fonctions, selon les organes du corps qu'elle anime : elle voit où il y a des yeux, elle entend où il y a des oreilles, elle marche, elle porte, elle reçoit, elle meut selon les facultés qu'elle anime, ou
les

les objets qu'elle rencontre. Dans les sphères de Saturne, de Jupiter, de Mars, du Soleil, de Mercure & de Vénus, l'Ame universelle n'a d'autre fonction que de rouler ces globes dans les temps, & avec la cadence marquée, pour entretenir l'harmonie du tout. Dans la sphere sublunaire, où le feu, l'air, l'eau & la terre se détruisent & se rétablissent continuellement; où les individus de chaque espece se composent & se décomposent sans cesse, la fonction de l'Ame étoit de bâtir & de réparer, de réunir & d'ordonner les matériaux dispersés; en un mot, d'entretenir & de reproduire.

Donc, selon Timée, dans la Nature, deux principes; l'un, se portant au bien avec connoissance & par choix, nommé à juste titre *Intelligence & Amour*; l'autre ne s'y prêtant que par force, nommé *Haine*, ou *Nécessité*: l'un, principe d'union & d'ordre, appelant les parties à la composition régulière d'un tout; l'autre, principe de désunion & de désordre, minant sans cesse

les individus pour les rompre & les dissoudre ; formant tous deux ensemble cette loi suprême & inexplicable , appelée *Destin*, Douce violence mêlée de *contrainte* & de *persuasion*. Dieu ne peut pas tout , parceque la *Matiere* n'est pas susceptible de tout ; la *Matiere* ne peut pas tout , parceque Dieu est plus fort qu'elle ; c'étoit la *dure contrainte*. Dieu souffre la résistance de la *Matiere* , & veut bien , malgré l'aigreur qu'elle a , lui communiquer l'ordre & la régularité. La *Matiere* consent de même à recevoir l'ordre & à se soumettre aux formes jusqu'à un certain point : c'étoit la *douce persuasion*.

Ces idées ainsi arrangées dans les têtes , expliquant , à ce qu'on croyoit , le moral aussi-bien que le physique , éblouirent les yeux pendant quelque temps. Timée crut sincèrement avoir saisi le vrai , & qu'après lui la plus longue postérité auroit tout au plus des développemens à faire. Mais bientôt ses inventions furent mises au rang des chimeres. Platon même , qui en fit le sujet

du plus fameux de ses Dialogues, y croyoit médiocrement, & ne les traita que comme des probabilités & des discussions académiques, propres à donner l'essor à l'éloquence & à l'esprit. Nous allons l'entendre.

§. III.

Expressions de Platon,

OU LE MÊME ET L'AUTRE.

COMME le Timée de Platon n'est que le développement des idées de Timée de Locres, & que, suivant pas à pas son auteur, il ne présente par-tout que les mêmes objets, nous nous serions dispensés d'en parler, si ce n'eût été un crime de ne pas donner au divin Platon un article à part dans un sujet tel que celui ci.

De même que Timée, il présente d'abord deux causes. Timée avoit appelé l'une *Intelligence*, & l'autre *Contrainte* ou *Nécessité*. Platon nomme la première l'*Être toujours le même*, & la seconde, l'*Être toujours au-*

tre (1). C'est le nom des substances. Il nomma la faculté active du Même, *Essence individuelle*, c'est-à-dire, qui ne divise point, qui ne décompose point, qui ramène tout à l'unité, à la composition, à la production (2). Celle de l'Autre fut nommée *Essence dividue*, par la raison contraire apparemment : ce qui fit quatre êtres métaphysiques dans la pensée de Platon. Faut-il nous arrêter pour déterminer la notion précise de chacun de ces êtres ou principes ?

L'Être toujours le même est celui en qui réside essentiellement & immuablement la sagesse, l'ordre, la puissance, la raison suprême ; c'est le principe de toute perfection & de toute beauté ; c'est Dieu.

L'Être toujours autre est la Matière. On fait la définition qu'en donnoient les An-

(1) Il l'appelle aussi lui-même quelquefois *Nécessité* ; comme dans *ses Loix*. Plut. de Proc. an. 1014.

(2) C'est cette essence individuelle que Platon appelle ailleurs *Idée*, &

dont il faisoit un troisième principe, rentrant toutefois dans le premier ; l'*idée* n'étant que le modèle ou la cause exemplaire renfermée dans la Cause efficiente qui produit.

ciens : Un être sans qualité, sans forme, indifférent à toutes les manières d'être.

L'Essence individuelle est l'idée active & substantielle de Dieu-même, qui tend par son activité intelligente, à soumettre à l'ordre & à l'unité de dessein, à réunir sous une forme régulière, les parties déordonnées de l'autre principe (1). Cette idée, selon Alcinoüs, étoit par rapport à Dieu, sa pensée éternelle & toujours subsistante; par rapport à l'homme, le plus haut intelligible, ou l'objet de la vraie science; par rapport à la matière, c'étoit le modèle dont elle reçoit l'impression; par rapport à elle-même, c'étoient les essences des êtres; peut-être l'idée universelle existante à *parte rei* (2).

On peut juger d'avance par l'opposition, des qualités de l'Essence dividue. Étant faite pour contraster symétriquement avec l'essence individuelle, elle ne peut être qu'un principe de trouble, de discorde &

(1) Plut. de Proc. An. 1022. E.

(2) Voyez Bruk. tom. I. pag. 701.

de corruption, qui tende sans cesse à la destruction & à la mort, comme l'essence *individue* tend à la génération & à la vie (1).

Voilà donc, comme nous l'avons dit, Dieu, la Matière, l'activité intelligente de Dieu, & l'activité non intelligente de la Matière. Ces principes, selon toute apparence, se réduisoient à deux, considérés chacun sous deux faces (2) : Dieu, immuable & intelligent ; la Matière, mouvante sans intelligence. Mais Platon ayant jugé à propos de mêler les idées abstraites avec les idées réelles, & même de changer de langage selon les circonstances, ses lecteurs s'embrouillent dans ses variations & dans ses divisions. Tantôt la Cause intelligente n'est qu'un seul principe, c'est l'Être par lui-même ; tantôt elle en renferme deux, l'Être & l'Idée ; tantôt trois,

(1) *Vid. Plut. de Proc. An. 1015. E. F. & 1017. A. B.* C'est à cette qualité de la Matière que la plupart des Anciens rapportoient l'origine du mal : *A magno artifice forman-*

tur prava multa, non quia cessat ars, sed quia id in quo exercetur, materia inobsequens arti est. Sen. *Præf. Quæst. Nat.*

(2) *Plut. de Proc. An. 1013. A.*

l'Être, l'Idée & l'Ame du Monde. Le principe matériel est quelquefois simple & unique ; c'est l'Être *changeant* : quelquefois il est double ; c'est l'*Espace*, ou l'étendue, ou la matière, & l'*Activité brute* qui agite la matière. Enfin l'Ame du Monde elle-même est tantôt une, tantôt double, quelquefois triple (1) : *une*, parcequ'elle est dans un seul corps, qui est le corps du Monde ; *double*, parcequ'elle est composée du bon & du mauvais principe ; *triple*, parcequ'elle est pure raison à la circonférence, pure déraison, si j'ose m'exprimer ainsi, au centre, & mixte dans l'espace intermédiaire.

Plutôt que de nous égarer dans ce labyrinthe, d'où personne ne peut sortir quand une fois il y est entré, rapportons-nous-en à quelque Platonicien, qui rende intelligible la pensée de son maître. « Suivons » Platon, dit Plutarque, & disons poétiquement avec lui, *que le Monde est né de Dieu ; car le Monde est le plus parfait de tous les ouvrages, & Dieu le plus excellent*

(1) Plut. de *Is. & Os.* 370. E.

» de tous les ouvriers : (voilà LE MÊME.)
 » L'essence & la matiere dont le Monde a
 » été engendré, n'a pas été engendrée elle-
 » même (voilà l'éternité de la Matiere;)
 » mais elle a été soumise à l'artiste, pour
 » être disposée & ordonnée par lui, &
 » prendre sa ressemblance autant qu'il se-
 » roit possible : (voilà les idées divines.)

» Ainsi le Monde n'a pas été fait de ce qui
 » n'étoit pas ; mais de ce qui n'étoit pas
 » bien, & aussi-bien qu'il pouvoit être ; de
 » même qu'on fait une maison, un habit,
 » une statue.

» Avant la naissance du Monde, c'étoit
 » le cahos & la confusion. Ce cahos n'é-
 » toit pas sans quelque espece de corps (1),
 » ni sans mouvement, ni sans ame ; mais
 » ce corps étoit sans forme & sans consis-
 » tance ; ce mouvement étoit sans regle
 » & sans raison (2) ; c'étoit le désordre d'u-
 » ne ame emportée par une force aveugle :

(1) Les Anciens enten- née, & réduite à telle ou
 doient par le mot *corps*, telle espece.
 non la matiere ; mais la
 matiere formée, termi-

(2) Tim. 30. A.

» (voilà l'essence dividue de l'AUTRE.)
 » Dieu n'a pas fait corps ce qui n'étoit pas
 » corporel , ni ame ce qui n'étoit pas ani-
 » mé : comme le musicien qui compose les
 » mesures & le chant , ne fait ni les sons ,
 » ni les mouvemens , & qu'il se contente
 » de mettre l'harmonie dans les sons , &
 » les intervalles symmétriques dans le mou-
 » vement. De même Dieu n'a pas donné
 » au corps la tangibilité , ni l'impénétra-
 » bilité , ni à l'ame l'imaginative & l'acti-
 » vité (voilà les deux qualités actives de
 la Matière , le mouvement & les imagi-
 nations confuses.) » Mais ayant pris ces
 » deux principes , l'un opaque & non fi-
 » guré , l'autre aveugle & emporté , tous
 » deux imparfaits & interminés , il les a
 » soumis à l'ordre , à l'harmonie ; il les a
 » rendus beaux , réguliers , uniformes ,
 » comme ses idées , & en a formé un ani-
 » mal parfait , qui est le Monde (1). »

Après avoir posé ainsi ces deux princi-
 pes , Platon , pour les raisons qu'on verra

(1) Diog. Laër. donne le même exposé , 3. 5, 69.

à la fin de cet article , passe à la composition de l'Ame du Monde , que Dieu fait chez lui précisément , comme dans Timée , en mêlant une partie de lui-même , ou de sa raison éternelle , toujours pure , toujours sainte , *c'est-à-dire , de ses idées* , dans une portion de l'ame brute du second principe (1). « Les effets de ce mélange , dit » Plutarque , sont sensibles dans toute la » Nature , & sur-tout dans l'homme. On » voit dans sa partie brute les mouvemens » désordonnés ; & dans sa partie raisonna- » ble , les mouvemens réguliers ; dans sa » partie sensitive , la nécessité ; dans sa partie intelligente , la liberté . . . On y voit

(1) Voici les paroles de Platon : « De cette substance , qui est *individue* , toujours la même & semblable , & de celle qui est *dividue* (ou divisible) par les corps , Dieu fit un mélange d'où il résulta une troisième Nature , composée de la nature du même & de celle de l'autre , qui fut mitoyenne ,

entre la substance indivisible & la substance divisible par les corps : & de ces trois choses il n'en fit qu'une Essence , & força la nature de l'autre , ou du divers , qui repugnoit au mélange , de rester mêlée avec ce qu'on appelle le même. 35. A. Hoc est quod tristes docemus & pallidi. Sen. Ep. 48. »

» les combats du vice contre l'honnêteté,
» du plaisir contre la douleur, les transports
» des amans, leurs frémissemens ; enfin les
» contrariétés du penchant & de la raison :
» toutes preuves que notre ame est un mê-
» lange d'un principe divin, supérieur aux
» passions, & d'un principe mortel, qui en
» est l'esclave. . . La Nature, qui remplit
» le ciel, n'est pas même exempte de ces
» contrariétés. Elle est aujourd'hui empor-
» tée d'un seul côté, par la supériorité ac-
» tuelle du principe d'ordre qui gouverne
» les êtres célestes ; mais il viendra un mo-
» ment (qui est déjà arrivé plusieurs fois)
» où le principe intelligent, s'oubliant lui-
» même, par une sorte d'engourdissement
» & de léthargie, le principe lié d'origine
» & d'habitude avec le corps, reprendra
» l'empire & fera tourner le Monde d'une
» autre sorte, jusqu'à ce que le principe
» d'ordre, reprenant encore la supériorité,
» & se ranimant par la vue du mo-
» dele divin, le rétablisse dans sa première
» régularité. »

Ainsi toutes les qualités qui font la beauté & la variété de l'Univers, au ciel, dans l'air, sur la terre & dans les eaux, viennent des idées substantielles que la Divinité a versées dans l'Ame du Monde, lorsqu'elle la composa. La collection de ces idées forma le tableau universel des formes de l'Univers, & par ce moyen l'Ame du Monde eut en soi l'expression intelligible des idées qui furent le modele du Monde & des êtres qui le remplissent.

Ce fut d'après ce modele que l'Ame, lorsqu'elle fut chargée de former les especes mortelles, travailla tous les individus primitifs qui devoient commencer la série de chacune de ces especes. Elle en imprima en eux les prototypes, comme un sceau qui seroit appliqué à la cire. La Matière, toujours désunie, toujours fugitive & agitée, présenta ses portions au sceau caractéristique de l'espece. Ce sceau les lia entr'elles, les fixa, les forma, comme un moule interieur & extérieur; & par ce moyen l'ordre fut mis dans le dé-

fordre, le même dans le divers, le un dans l'autre, en un mot l'idée de Dieu dans la Matière brute. Tel est l'ouvrage de la Divinité dans l'Ame du Monde, & celui de l'Ame du Monde dans l'Univers; ou plutôt, l'ouvrage de la Divinité sur la Matière: car c'est à quoi tout se réduit; le reste n'est qu'un échafaudage d'appareil.

Mais Platon n'est pas content de ce langage abstrait de Timée. L'enthousiasme poétique le saisit: il entend la voix du pere des Dieux, donnant ses ordres à ses enfans, pour exécuter les détails de l'Univers: « Dieux des Dieux, dont je suis l'auteur & le pere, écoutez-moi. Vous savez que les ouvrages de mes mains sont immortels & indestructibles, si ce n'est pas ma volonté; c'est pour cela qu'aucun art, aucune force ne pourra jamais vous détruire. Il nous reste encore trois genres à achever pour rendre l'Univers entier & complet: (ces trois genres sont les animaux aériens, les animaux aquatiques & les animaux terrestres; les Dieux aux-

quels il parle, font les animaux célestes & immortels) » Si ma main seule les organise » & les produit, ils seront égaux aux Dieux: (voilà pourquoi il a fallu qu'il y eût une Ame universelle, pour former les êtres éphémères, c'est-à-dire, mortels.) Je vous » en remets le soin. Allez, travaillez tous » selon la nature dont vous êtes doués, & » imitez le modele que vous présente ce » que j'ai fait en vous. Comme il convient » qu'il y ait un animal, entre les autres, » qui ait quelque chose de plus divin, & » qui soit le roi des autres animaux, qui » honore la justice & les Dieux de son propre mouvement, je vous en donnerai les » premiers germes & les premiers linéamens : *divina particulam aera*. Encore une » fois, allez, attachez le mortel avec l'immortel; que les animaux naissent, qu'ils » croissent, qu'ils se nourrissent; quand ils » se décomposeront, vous recueillerez » leurs élémens. Il dit : & aussi-tôt il prit » la coupe dans laquelle il avoit fait le mélange de l'Ame du Monde; il y ajouta

» quelques parties du premier principe qui
 » restoient encore, & il fit une composition
 » particuliere pour en former les ames
 » *humaines*, qu'il distribua ensuite, par por-
 » tions égales, dans chacun des astres,
 » comme sur autant de chars de feu, pour
 » les promener dans l'Univers, & leur
 » montrer les loix & les destins des êtres. »
 Telle est la doctrine de Platon, dans son
 Timée, sur les premieres Causes.

S'il y avoit, sous ces expressions figurées,
 un fonds de connoissances & de philoso-
 phie, on auroit beaucoup de peine à la
 pardonner à un Philosophe, qui doit, par
 état, sacrifier l'éloquence à la clarté. Mais
 comme ce style oriental ne contient que
 ce qu'on a vu dans Timée de Locres, ce
 seroit perdre le temps & la peine que de
 creuser des idées dont il est évident qu'on
 ne peut tirer aucun profit, par rapport à
 la connoissance des Causes. Il nous suffit,
 pour notre objet, de remarquer que Pla-
 ton n'est point sorti du cercle de ses pré-
 décesseurs, & qu'il s'est fixé comme eux à

deux principes ; avec cette seule différence, qu'il a marqué assez distinctement la part que ces principes ont eu respectivement dans la production du Monde. Trois choses, ordonner, mouvoir, créer. Selon Platon, Dieu n'a ni créé, ni mu, il n'a fait qu'ordonner.



ARTICLE III.

ARTICLE III.

*Héraclite & Zénon le Stoïcien.*OU L'ÂME UNIVERSELLE CONFONDUE
AVEC LE DESTIN.

ON se souvient d'avoir vu chez les Hébreux & les Chaldéens, la Lumière créée; Mithras, Dieu du feu, chez les Perses; l'Amour, armé d'un flambeau, chez les Grecs des temps fabuleux. L'École de Pythagore recueillit ces idées; & tandis que Thalès, chef de l'École Ionienne, faisoit tout naître de l'eau, celui de l'École Italique vouloit que tout vînt du feu. Hippasus, Parménide, Philolaüs, Empédocle, croyoient que le feu étoit un premier principe; mais Héraclite d'Éphèse crut qu'il étoit le seul: *Ex igni summam consistere solo* (1). Nous prendrons pour texte, dans cet article, le précis de la doctrine d'Héraclite, qui sera renfermée en deux mots;

(1) Lucret. l. 637. Voyez Stanlei, pag. 839.

celle de Zénon en fera le commentaire.

Héraclite partageoit la substance universelle en corpuscules de feu , auxquels il donnoit non-seulement le mouvement local , mais encore celui d'essence & d'altération de nature (1), par lesquels ils devenoient air , eau , terre , en se condensant ; & de terre , eau , air , feu élémentaire , feu éthéré , en se raréfiant : allant & revenant d'un état à l'autre par ces deux routes , qu'il appeloit , l'une *la route d'en haut* , & l'autre *la route d'en bas*. Toute la Nature n'étoit qu'un grand fleuve qui couloit sans cesse dans l'espace (2).

Pour opérer ces transmurations , le Philosophe ne pouvoit se dispenser d'assigner une cause : « Il y a , disoit-il , dans l'Univers » un Être doué de connoissance , une Raison qui parcourt & pénètre l'essence » des êtres ». Or cette raison il l'appeloit *Destin*. Qu'entendoit Héraclite par ce mot ? Les Savans n'ont point de texte ni d'auto-

(1) Voyez ci-dessus ,
pag. 194.

(2) *Res more fluminis
continenter labi & fluere.*

rité décisive pour répondre nettement. Et plutôt que de nous perdre avec eux dans des conjectures incertaines sur les pensées d'un homme qui a voulu être obscur (1), rapportons-nous-en aux Stoïciens, qui semblent avoir suivi pas à pas le philosophe d'Éphèse.

ZÉNON, né à Cittium, ville de Chypre, & surnommé, par cette raison, le Cittien, pour le distinguer de Zénon d'Élée & de plusieurs autres Zénons connus dans l'histoire, commença à paroître dans le Portique vers la CXX^e Olymp. environ 300 ans avant Jesus-Christ.

Pendant les trente premières années de sa vie, il ne se douta nullement qu'il fût destiné à fonder une secte de Philosophes. Phénicien d'origine, commerçant par éducation & par état, il ne songeoit qu'à faire valoir ses fonds & à les augmenter, lorsqu'un coup de vent engloutit ses vaisseaux,

(1) *Heraclitum quoniam quid diceret intelligi noluit, omittamus.* Cic. de Nat. Deor. 3. 14. Socrate disoit que par-tout, pour l'entendre, il faudroit avoir un plongeur de Délos.

& lui enleva jufqu'à fon crédit. La Philofophie, qu'il connoiffoit déjà, lui offrit dans ce moment un port : il eut le bon efprit de l'accepter.

Il y avoit alors à Athènes de quoi choifir. Toutes les routes étoient non-feulement ouvertes, mais frayées. Aristote, mort depuis vingt ans, avoit laiffé à Théophraste la gloire du Lycée ; Polémon occupoit la chaire de Platon ; Cratès avoit hérité de la diploïde ou double manteau de Diogène ; Épicure, affis dans fes jardins, prêchoit l'inaction d'après Ariftippe & Hiéronymus de Rhodes ; enfin Arcéfilas & Carnéade foutenant le pour & le contre, réduifoiertout à de fimples probabilités.

Zénon entendit tous ces maîtres, & fut profiter de leurs leçons. Mais la fâcheufe expérience qu'il avoit faite des caprices de la fortune, & fur-tout une certaine trifteffe de caractère le tournant vers l'auftrérité, il fe livra entierement à Cratès, & il embraffa la feéte cynique (1), dont pour-

(1) Antifthène ; difciple de Socrate, en étoit le chef.

tant il ôta l'indécence & adoucit les prétentions. Il donna ses leçons dans le Pétille, ou le Portique peint par Polygnote, en Grec *Stoa*, d'où est venu à sa secte le nom de Stoïcien.

On ne dira point de Zénon, comme de certains Philosophes, que semblable aux instrumens de musique, il rendoit des sons harmonieux, & ne les entendoit point. La haute idée qu'il donna du sage ne fut pas tout à fait un paradoxe, tant qu'elle fut soutenue de son exemple. Il eut des disciples dignes de sa réputation, parmi lesquels on compte Cléante, qui n'eut pas le caractère moins élevé que son maître; Panétius, qui fut l'ami de Scipion; Possidonius, devant qui le grand Pompée abaissa les faisceaux de l'empire. On y ajoute Caton d'Utique, Senèque, Thraseas, Petus, l'empereur Marc-Antonin & quelques autres, dont les maximes austères, jointes à la hauteur du cœur Romain, ont mis le comble à la gloire du Portique.

Le champ de la Philosophie étoit si

cultivé quand Zénon se présenta, que ce fut pour lui une nécessité de s'établir dans les pensées de ceux qui l'avoient précédé. Il trouva le moyen, en changeant les termes, en raffinant sur les définitions, de rajourner des idées anciennes, & de présenter un édifice brillant capable d'attirer les yeux & de rendre l'auditoire nombreux (1).

Zénon se représentoit le Monde comme un grand animal sphérique, composé par

(1) *Plato*, dit Cicéron, *reliquit perfectissimam disciplinam Peripatheticos & Academicos nominibus differentes recongruentes, à quibus Stoici verbis magis quam sententiis differunt*. Et dans un autre endroit, en parlant de Zénon, *Nihil novi repens, emendans superiora immutatione verborum*. Juste Lipse est bien éloigné d'adopter ce jugement du philosophe Romain, il en parle même avec assez peu de ménagement. Toutefois il devoit penser que Cicéron,

faisant l'extrait des philosophes Grecs, travailloit pour sa gloire & pour celle du nom Romain. Il auroit dû se souvenir que lui-même accorde à Cicéron, dans cette matière, la plus grande autorité, & que Cicéron n'est pas le seul qui ait fait ce reproche à Zénon. « Je le vois, disoit Polémon, qui, suivant la mode de son pays, se glisse dans les jardins pour en dérober les fruits ». Enfin il ne seroit pas difficile de justifier le jugement de Cicéron par les preuves de détail.

conféquent d'un corps & d'une ame qui agissoient réciproquement l'un sur l'autre, selon certaines loix naturelles & immuables, en vertu desquelles toutes leurs parties alloient à leurs fins propres, pour la plus grande perfection du tout.

Dans ce systême l'ame du chef des Stoïciens étoit comme celle de tout autre homme, une parcelle de Dieu (1), attachée à une parcelle de matiere organisée, & soumise aux loix immuables de la Nature universelle, ne s'en croyoit pas moins obligé de faire des efforts de vertu pour tendre vers sa source, & pour honorer le Dieu qui animoit son corps mortel.

Il eût été plus conféquent & plus conforme à son principe fondamental de l'immutabilité des causes & des effets, qui sera développé dans un moment, d'y tendre par le seul penchant, en se laissant aller sans résistance aux impressions toujours victorieuses du principe universel, qui, de

(1) Cette doctrine est développée dans le Songe de Scipion.

gré ou de force, emportoit tout sans exception, corps & ame, vers le but de la Nature. Résister à la loi de force qui regle l'Univers, c'étoit imiter le chien traîné par l'effieu d'un chariot qu'il ne veut pas suivre: les Stoïciens ufoient de cette image (1): *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt* (2). Toute la vertu, toute la raison, toute la sagesse devoit donc consister à ne point lutter en cette vie contre une nécessité invincible, *Suis Dieu*: c'étoit la grande maxime, le mot de ralliement de l'École.

Mais il est nécessaire d'entrer dans quelques détails des principes: on épargnera les citations qu'on trouve par-tout (3).

Les Stoïciens mettoient de la différence entre l'Univers & le Monde. L'Univers comprenoit tout l'espace, plein ou vuide. Le Monde étoit l'espace plein, autour duquel étoit l'espace vuide (4).

(1) Pseudo-Orig. c. 21.

(2) Cléanthe, cité dans Epictete, *Enchir.* 52. traduit par Senecq. Ep. 107.

(3) Voyez le 2^e liv. de

Cic. de *Nat. Deor.* où Balbus expose en grand le systême des Stoïciens; & le 3^e, où Cotta le refute.

(4) Plut. de *Plac.* 2. 1. & Stob. *Ecl. Phys.* 25.

Ils admettoient plusieurs Mondes successifs, périssant l'un après l'autre par le feu, & renaissant de leurs cendres, comme le phénix, & comme lui, toujours unique dans son espece.

D'une substance primitive à peu près la même dans ses parties, n'ayant d'autres différences que le plus ou le moins de finesse ou de grossiereté, étoient nés tous les êtres, Dieux, esprits, animaux, matiere brute, sans distinction.

Par le premier débrouillement de cette substance, les parties grossieres destinées à composer le corps du Monde, s'étoient séparées des parties subtiles, qui devoient en composer l'ame; ce qui constituoit deux sortes de principes.

Ceux qui devoient composer le Corps, se formerent d'abord en élémens, au nombre de quatre, tous altérables & destructibles; & en cela différens des principes, qui, étant simples, étoient inaltérables & indestructibles. Les élémens, après s'être changés réciproquement les uns aux au-

tres une infinité de fois pendant tout le temps que subsistoit un Monde, & après avoir circulé dans une infinité d'individus de toutes especes, rentroient à la fin dans leur état primitif de principes, ou de feu primordial, par la réduction universelle.

L'Ame étoit aussi composée de principes, mais de ceux qui ne prenoient point l'organisation des élémens : c'étoit, comme nous venons de le dire, la partie la plus fine & la plus déliée de la Matière universelle, qui avoit été séparée de la partie grossiere. Quelle étoit l'organisation propre de cette ame? Les Stoïciens n'en savoyent rien sans doute; mais ils lui donnoient en vertu, soit de cette organisation, soit de sa pureté, la puissance de mouvoir, le sentiment, l'intelligence, la raison, qu'elle distribuoit en se distribuant elle-même dans les différentes parties du Monde, selon leurs fonds de composition & leurs formes spécifiques. y prenant aussi elle-même, par son union & son action, un caractère, des formes, des modifications,

nouvelles : à peu près comme l'air qui, chassé dans un instrument de musique, fait connoître, par les différens sons qu'il produit, les différences de ses masses & des modifications qu'il y reçoit; ou comme la seve qui, étant toute de la même nature dans la tige d'une plante par où elle s'éleve, se distribue méthodiquement dans les différentes parties, & devient bois, écorce, feuille, fleur, fruit, n'ayant auparavant aucune de ces formes par elle-même. Il doit être permis d'user quelquefois d'images en traitant cette matière, parceque la plupart des raisonnemens de nos philosophes se réduisent en dernier terme à des comparaisons.

L'Ame du Monde, répandue par-tout sous différentes formes, & envisagée dans ses différentes fonctions, avoit aussi différens noms. C'étoit Dieu, le grand Jupiter, la Nature universelle, le Destin, Junon, Vénus, Minerve, la Providence. « On » peut lui donner, dit Sénèque, tels noms « qu'on veut, pourvu qu'ils signifient quel-

» que influence des choses célestes sur
 » nous : il peut en avoir autant qu'il a de
 » fonctions (1). Voulez-vous l'appeler *Des-*
 » *tin*? Vous ne vous tromperez pas : c'est
 » le point à quoi tout est suspendu, la Cau-
 » se des causes. Voulez-vous l'appeler *Pro-*
 » *vidence*? Vous direz bien ; parce que c'est
 » son conseil qui pourvoit à tout dans le
 » Monde , qui regle la marche irrévocable
 » des êtres & les développemens de toutes
 » choses. L'appellez-vous *Nature*? Il n'y a
 » point de crime : c'est de lui que naissent
 » tous les êtres ; c'est par son souffle que
 » nous avons la vie. L'appellez-vous *Monde*?
 » Il l'est : il est tout ce que vous voyez ; tout
 » dans toutes ses parties , se soutenant par
 » sa propre force ». On fait jusqu'aux An-

(1) *Quæcumque voles nomina propria Deo aptabis, vim aliquam affectumque cælestium continentia, tot appellationes ejus esse possunt quot munerâ. De Ben. 4. cap. 7. Vis illum fatum vocare? Non errabis : hic est ex*

quo suspensa sunt omnia, Causa causarum. Vis illum Providentiam? Rectè dices, &c. Quæst. Met. lib. 2. c. 45. Voyez aussi Laër. Zen. seg. 135. & Poissid. cité par Stobée, Eclog. Phys.

ripodes, dit Plutarque (1), que cette Nature universelle, *Natura communis*, est, selon les Stoïciens, la même chose que ce qu'ils appellent Providence, Destin, Raison universelle.

La définition qu'ils donnoient de Dieu répandra sur ces différentes dénominations le jour dont elles ont besoin, & fixera le sens qu'elles avoient dans le Portique. Voici celle qui a été recueillie par Plutarque & par Stobée : « Dieu est un feu arti-
 » tiste, procédant avec méthode à la for-
 » mation du Monde, lequel contient en
 » lui toutes les raisons féminales selon les-
 » quelles naissent les êtres, conformément
 » à la loi du Destin (2) ». On sent qu'on a

(1) Chrysip. dans Plut. de Plac.

(2) Stoici Deum pronunciant esse Ignem artificem via procedentem ad Mundi generationem, qui Mundus, féminales rationes omnes complectitur juxta quas singula secundum fatum fiunt. De Plac. 1. 7. Dans la définition

rapportée par Stobée, les raisons féminales semblent appartenir au Feu artiste, plutôt qu'à la Matière ; ce qui sera discuté dans un moment. Cicéron donne la même définition en moins de mots : Ignem artificiosum ad gignendum progredientem via. De Nat. Deor. 2. 22.

dû préférer, dans cette traduction, l'exactitude à l'élégance. A cette définition, Plutarque en ajoute une seconde par forme d'explication. « Dieu, dit-il encore, est un » souffle, un esprit qui, pénétrant de son » action le Monde entier, prend différens » noms, selon les formes dont il est revêtu » dans les différentes parties ». *Ibid.*

Pour bien développer cette définition, il faudroit expliquer 1.^o ce que les Stoïciens entendoient par ce Feu, qui constitue la nature de Dieu. 2.^o Comment ils concevoient ces Raisons féminales qui dirigeoient l'action de Dieu. 3.^o Quelle idée ils avoient du Destin & de son influence sur la production des êtres. On va l'essayer, sans toutefois se flatter d'y réussir pleinement.

Les Stoïciens concevoient Dieu sous l'idée de feu. Le feu, comme personne ne l'ignore, étoit le symbole de la Divinité le plus généralement adopté par les nations polies; j'ajouterai, & par les Philosophes du premier rang. Mais les Stoïciens

ne s'en tinrent pas-là : ils attribuerent à Dieu l'essence même du feu. Ce n'étoit point, il est vrai, ce feu qui sert à nos usages dans ce monde terrestre, & qui toutes-fois y étoit regardé par les Anciens comme le premier des quatre élémens. C'étoit, comme on l'a déjà fait entendre, une substance infiniment subtile & active, que d'autres nommoient Éther, Quintessence, par opposition aux quatre élémens sublunaires.

Si ce mot eût été métaphorique chez Zénon, comme le sont chez nous ceux d'*ame*, d'*esprit*, de *souffle*, il auroit peut-être été aussi juste qu'aucun autre ; mais il signifioit un corps, & un corps proprement dit, qui se définissoit par les trois dimensions, & qui donnoit à Dieu même une étendue corporelle, & une surface sphérique : *Rotundam Deo formam* (1).

Tout étoit corps, selon les Stoïciens. Les affections de l'ame, les vices, les vertus, étoient corps, parcequ'elles n'étoient

(1) Dans Sen. 94.

qu'un corps modifié : *Corporis bona corpora sunt : corpora ergo sunt & quæ animi ; nam hic quoque corpus est* (1). Zénon ne connoissoit d'incorporel que le vuide, l'espace, le temps, & quelques autres êtres aussi métaphysiques.

Cela n'empêchoit pas que Dieu, selon les Stoïciens, ne fût une substance intelligente, douée de tous les attributs que nous donnons à la substance spirituelle.

Ce feu, qui étoit Dieu, étoit un feu artiste, travaillant avec méthode, *progređiens viâ*, mot à mot, *marchant selon la voie tracée* (2) dans les matériaux mêmes, par des caractères à peu près semblables à ce qu'on voit dans les semences des plantes. Art, voie, méthode, raison féminine, ces quatre mots étant à peu près synonymes dans le style des Stoïciens, il suffira d'en

(1) Sen. Ep. 106. Ils définissoient le corps, ce qui agit ou reçoit l'action. Or rien ne pouvoit agir sans toucher, & rien ne pouvoit toucher sans être

corps, selon l'axiome même d'Epicure, cité par Seneque : *Tangere nec tangi sine corpore nulla potest res.* Ibid.

(2) Cic. de Nat. Deor. 3. définir

définir un pour entendre les autres.

Un art en général, est une collection de regles propres à diriger l'artiste dans les opérations de son art. Ces regles peuvent être de deux fortes ; les unes placées seulement dans l'esprit , comme modele idéal de la chose qui s'exécute au-dehors ; c'est ainsi que l'écrivain, la main levée , n'ayant d'autre regle que son idée , trace avec la plume une ligne circulaire sur le papier. Les autres sont placées hors de l'esprit , dans les instrumens mécaniques que l'artiste emploie , & qui donnent à son opération une direction certaine , qu'elle n'auroit pas sans cela ; comme quand le compas dirige la ligne tracée , & la rend exactement circulaire.

Pour savoir de quelle nature étoient les regles ou raisons séminales que les Stoïciens mettoient dans l'action du Dieu formateur du Monde , il ne faut qu'examiner si elles étoient dans l'intelligence de Dieu , comme des idées , ou dans la Matière même , comme des qualités ; c'est-à-dire , si

elles se rapportoient au systême de Platon, ou à celui d'Épicure. Selon les Stoïciens, tout étoit feu dans la masse primitive, avant qu'elle eût pris la forme du Monde; par conséquent tout y étoit matière. Le Monde, qui est composé de corps & d'ame, n'étoit point; par conséquent l'Ame du Monde, qui n'étoit pas encore formée, ne pouvoit contenir en elle les raisons féminales de la naissance du Monde. Elles n'étoient pas non plus, me dira-t-on, comme qualités mécaniques, dans le corps, puisque le corps n'étoit pas plus que l'ame. Elles n'y étoient point sans doute. Où étoient-elles donc? Dans chacune des parcelles de la masse universelle, comme des dispositions préparatoires plus ou moins prochaines, pour entrer dans la composition, soit de l'ame, soit du corps, selon leurs degrés de subtilité ou de grossiereté. Or ces dispositions préparatoires ne ressemblent à rien mieux qu'aux qualités mécaniques des atômes. Les raisons féminales des êtres, l'art, la méthode, les

voies deffinées de la Nature n'étoient donc que des dispositions attachées à la Matière, & non des modeles intelligibles tracés dans l'esprit de Dieu.

Il y a plus; *les raisons féminales* n'ont jamais produit leur effet que par une force mécanique, & en suivant les loix du mouvement des corps. Dans la formation du Monde, selon les Stoïciens, la terre ne s'est placée au centre que par *la raison féminale* de sa gravité relative; l'eau s'est placée de même; l'air ensuite; ensuite le feu élémentaire; enfin cet éther, qui est la substance de Dieu, ne s'est répandu autour du globe des élémens qu'en vertu de sa subtilité & de sa finesse relative. Toute cette ordonnance, tant sublunaire que céleste, s'est donc faite par les qualités purement matérielles qui résidoient dans les principes de la masse informe. *Les raisons féminales* de la composition du Monde n'étoient donc point dans les idées de Dieu. Or il est évident que le Monde se conserve & se gouverne par les mêmes causes par

lesquelles il a été formé : donc les raisons féminales qui gouvernent aujourd'hui le Monde, ne peuvent être des idées.

Et pourquoi les appeloient-ils *raisons féminales*, & non pas *idées*; si ce n'étoit à cause de quelque analogie avec les semences; c'est-à-dire, à cause de certaines formes ou qualités en vertu desquelles les principes originaux occupoient tel ou tel lieu, produisoient telle ou telle essence dans la Nature? Dieu formant le Monde, dit un Ancien (1), en suivant cette idée; a imité le laboureur qui sème dans son champ les especes que la Nature lui a données, froment, orge & autres graines. Il a semé l'immortalité dans les cieux, parce que la matiere des cieux étoit en soi incorruptible. Il a semé les vicissitudes & les alternatives des formes sur la terre; parce que la matiere plus grossiere dont elle est composée renfermoit les germes de la mort avec ceux de la vie. Cette explication prendra de nouvelles forces dans le

(1) Merc. Trismegiste *Pæm.* 14.

troisième point de la définition sur la nature & l'influence du Destin.

Il y a deux mille ans qu'on demande ce que c'est que le Destin. Si on persiste à faire toujours la même question, c'est une preuve qu'on n'y a jamais bien répondu. Et comment l'auroit-on fait dans une matière aussi obscure & aussi profonde que celle-ci, où il ne s'agit de rien moins que de comprendre l'essence de Dieu & la raison de ses décrets éternels ; de remonter aux sources premières des loix physiques & morales ; enfin d'attacher solidement le premier anneau de la chaîne qui embrasse tous les êtres actuels & possibles ?

Quelquefois il semble que le Destin est une sorte de Nécessité qui se tient du côté de la Matière, laquelle, plus ou moins docile sous la main de Dieu, s'est opposée plus ou moins à la perfection de son ouvrage. C'est l'opinion la plus généralement répandue chez ceux des Anciens qui ont eu des idées à peu près justes de la Divinité.

Quelquefois cette Nécessité paroît se tenir du côté de Dieu même, à qui sa propre nature semble imposer telles ou telles lois de causalité & d'opérations, dans lesquelles l'intelligence même & la volonté n'ont point d'influence essentielle. C'est la doctrine commune des Fatalistes proprement dits.

D'autres fois c'est la perfection même des idées de Dieu, qui ne lui permet d'adopter que le plus parfait possible, ou qui lui défend, après avoir choisi dans le commencement, de faire dans la suite des temps un autre choix ; parceque les temps ne peuvent lui découvrir aucune vue nouvelle. Sénèque voudroit faire croire que dans sa secte il ne s'agissoit que de cette dernière nécessité : *Neceffe est ei eadem placere cui nisi optima placere non possunt : nec ob hoc minùs liber & potens est, ipse enim est necessitas sua* (1). Mais quand on y regarde de près, on voit que ce bel extérieur n'est pas d'accord avec le fond du système.

(1) Sen. *Quæst. nat. Præf.*

Chryssippe , un des principaux chefs de l'École Stoïcienne, nous dépeint l'action du Destin comme une chaîne immense & infinie, dont tous les anneaux s'entraînent & se suivent nécessairement, & qui, embrassant dans son circuit les temps & l'éternité, comprend tous les renouvellemens consécutifs des mondes, dont elle est elle-même tissue & composée : *Sempiterna & indeclinabilis series rerum, & catena volvens semet & implicans per æternos consequentiæ ordines ex quibus apta & connexa est.* Cette brillante définition, qu'Aulu-Gelle nous a conservée & traduite (1), présente le Destin en grand, non-seulement dans les événemens successifs ou simultanées de chaque monde en particulier, mais encore dans la succession des mondes à l'infini.

Or cette chaîne sacrée, comme l'appelle Marc-Antonin (2), lie les Dieux aussi-bien que les hommes, & les lie invinciblement.

(1) Lib. 6. & 2. & Sénèque : *Fata nos ducunt, incidunt cuncta, sed ver- causa pendet ex causa : niunt. De Prov. c. 5. privata ac publica longus*

(2) Liv. 4. S. 9.

*Eadem necessitas, dit Sénèque, & Deos al-
ligat, ac irrevocabilis divina atque humana
cursus vehit.* C'est un torrent qui se préci-
pité, & qui dans son cours rapide em-
porte irrévocablement tout ce qui existe,
sans exception.

Et afin qu'on ne pense pas qu'il s'agit
seulement du soleil, de la lune & de quel-
ques autres parties du Monde, regardées
par les Stoïciens comme des divinités qui
devoient se fondre dans l'embrasement de
l'Univers, & nullement de Jupiter, au-
teur & souverain de la Nature. Voici ce
que dit Sénèque : « Que deviendra le Sage,
» s'il arrive qu'il soit abandonné de ses
» amis, retenu dans les prisons, ou rele-
» gué chez des peuples barbares, ou arrê-
» té au-delà des mers, ou enfin jetté sur
» quelque rivage désert ? Il deviendra ce
» que devient Jupiter, quand le Monde
» étant décomposé, tous les Dieux étant
» confondus dans la masse, la Nature reste
» quelque temps immobile & sans action :
» Jupiter alors se repose en lui-même, &

« se livre à ses pensées ». *Qualis est Jovis cum, resoluto Mundo & Diis in unum confusis, paulisper cessante Naturâ, acquiescit sibi, cogitationibus suis traditus* (1). C'est, comme on le voit, l'apathie de Jupiter proposée pour modele de l'apathie du Sage : mais qu'est-ce que cette apathie du plus grand des Dieux ?

Il est essentiel de faire attention à ces trois mots : *paulisper cessante Naturâ*. On a dit ailleurs que dans la Philosophie ancienne, le mot *Nature*, pris activement comme il l'est ici, désignoit le principe qui forme les êtres, qui les conduit à leur perfection & à leurs fins. On a dit aussi, il y a un moment, que les mots *Nature, Dieu, Jupiter*, étoient synonymes chez les Stoïciens.

Or, dans l'état dont parle Sénèque, la Nature reste sans action ; Jupiter y reste donc lui-même. C'est le sens d'*acquiescit sibi*. Ce repos est-il le repos d'un être qui veille & qui pense sans agir, ou la léthar-

(1) Ep. 9.

gie d'un malade, dont toutes les facultés sont arrêtées & suspendues; ou enfin une mort réelle, consistant dans la décomposition même de Jupiter regnant; de manière que ce Jupiter lui-même ne soit plus qu'un état chaotique de la substance universelle réduite dans ses principes (1)?

Pour en juger, il faut considérer l'état des choses dans ce moment. Tous les Dieux sont rentrés dans l'océan de substance d'où ils avoient été tirés; *confusis Diis in unum*: le Monde entier est détruit; *resoluto Mundo*. Il n'a plus ni son corps, ni son ame; tout est mêlé, brouillé, confondu. Jupiter, qui étoit ame du Monde, parcequ'il en animoit le corps, a donc cessé d'être ce qu'il étoit: il a donc été soumis lui-même à la loi du Destin universel, & enseveli, comme les autres Dieux, dans les ruines du Monde: *Irrevocabilis divina pariter & humana cursus vehit: ille ipse omnium condi-*

(1) *Uno igne ardebit? consumi putent.* Plut., adv. Senec. *ad Marciam.* c. ult. Stoic. 459.
In quem reliquos omnes.

ior & rector, scripsit quidem fata, sed sequitur. Oui, pour avoir écrit les destinées, le grand Jupiter n'en est pas moins obligé de les suivre; parcequ'il ne les a écrites que sous la dictée du Destin, c'est-à-dire, d'une cause dont il n'est pas le maître, & qui l'entraîne lui-même dans ses révolutions périodiques. Son repos, dans la confusion des élémens, seroit éternel, son sommeil seroit la mort, si la chaîne fatale ne le retiroit pas du fond de l'abîme où il est plongé avec tous les autres êtres.

Ce moment de délivrance arrive: apparemment en vertu de quelque raison féminale déterminant le Destin, ou déterminée par lui. Il se fait un tremouffement universel dans la masse informe; c'est la Nature qui fait ses apprêts pour commencer un Monde nouveau: *ex integro generabitur.* C'est le reveil de Jupiter. Le mouvement continue: les principes les plus déliés s'élevent d'un côté, les parties grossieres se précipitent de l'autre; toutes par la même action, qui a des effets différens, selon les

raisons féminales qui se trouvent dans les sujets où elle est reçue. Les parties subtiles acquièrent par leur réunion & leur disposition respective, la raison & l'intelligence, & avec elles le sceptre & l'empire de ce Monde nouveau : c'est Jupiter formé & revêtu de sa gloire, Dieu suprême, Dieu unique, qui s'étend par-tout, qui pénètre le corps du Monde, comme l'ame pénètre celui des animaux terrestres, se formant lui-même en formant le Monde, agissant sur le vase qui le contient, comme le vase agit sur lui : *Mundum habere mentem quæ & se, & ipsum fabricata fit* (1).

Pour mettre une certaine liaison dans cette partie du système Stoïcien, il faudroit regarder le Destin sous deux faces, & dans deux temps : d'abord comme une force aveugle, lorsque la masse universelle s'agit, & semble chercher un commencement d'organisation ; ensuite comme une force intelligente, lorsque cette masse est en partie ou tout à fait organisée, & qu'elle

(1) Cic. *Luc.* 37.

se maintient dans toute sa perfection & toute sa force. Par-là Jupiter est tour à tour Destin aveugle & Destin intelligent ; mais toujours automate, dans un état comme dans l'autre, n'ayant d'idées, de volonté, même d'action, que par un ressort de spontanéité.

Si cela est ainsi, me dira-t-on, à quoi pouvoit servir l'intelligence que les Stoïciens donnoient à Dieu ? à quoi servoit la volonté, qui suit l'intelligence, & sa liberté, qui est le résultat des deux ?

Il eût été plus simple sans doute, & plus conséquent pour eux, comme pour tous les Fatalistes en général, de dire que la Cause universelle étoit destituée d'une intelligence & d'une volonté qui n'ont point d'effet réel, ou même de dire qu'il n'y avoit point de Cause universelle, comme l'ont dit Straton & Épicure. Mais il eût paru dur à tous ceux qui n'étoient pas aussi hardis que les deux Philosophes qu'on vient de nommer, de dire au genre humain, qui voit dans le Monde tant de choses ordon-

nées , qu'il n'y a nulle Cause qui les ordonne ; ou que cette Cause est privée d'intelligence , tandis qu'on ne peut nier que l'homme , qui n'est rien en comparaison , connoît des fins & emploie des moyens. Par la même raison , il a fallu accorder à cette même Cause universelle une volonté , parceque la première chose qui fait bégayer un enfant , c'est *je veux* , par la conscience vive qu'il a de sa propre activité. En suivant la même analogie , il falloit admettre une troisième faculté , je veux dire , la liberté du choix : car à quoi sert de connoître & de vouloir pour agir , si on est déterminé nécessairement à agir comme si on n'avoit ni connu , ni voulu ? Il falloit opter ; laisser la liberté à Dieu , ou l'ôter à l'homme.

Dans cet embarras , les Stoïciens voulurent prendre un milieu , qui étoit de laisser l'homme libre , & de soumettre Dieu à la nécessité. Ils se donnerent la torture pour conserver cette faculté dans l'ame humaine , & la concilier avec cette loi de fer , qui conduisoit les plus petites choses avec

une roideur inflexible. Ils eurent recours à cette finesse de quelques Théologiens modernes, qui confondent le volontaire avec la liberté du choix (1). Mais c'étoit un de ces endroits foibles par où Carnéade (2), purgé d'ellebore, attaquoit avec le plus de succès les Stoïciens : *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt*. Ce seul aveu lui donnoit la victoire.

Pour récapituler en peu de mots toute la doctrine des Stoïciens, le Monde, sous la direction de la Divinité, ou plutôt Dieu lui-même, animant le Monde, n'étoit dans le fait, & à proprement parler, qu'une horloge animée, qui se plaiçoit à compter elle-même les heures qu'elle marquoit nécessairement. Il pouvoit se rappeler le passé, prévoir l'avenir, se faire des idées; mais ces idées n'influoient en rien sur l'état des êtres; cette Providence, dont on faisoit tant de bruit dans le Portique, étoit tout au plus un ressort machinal, c'est-à-

(1) *Non externa Deos legem, voluntarem esse, cogere, sed suam illis in*

(2) Aulu-Gelle.

dire, gouverné plutôt que gouvernant. Ce n'étoit, comme Varron le reproche aux Stoïciens, qu'une vieille Fée, qui n'avoit d'idées que ce qu'elle en recevoit du Destin, & qui ne répétoit que ce qu'elle avoit appris de lui : *Anus fatidica* (1). Ce qui n'empêchoit pas que Dieu, selon les Stoïciens, ne fût très-bon, très-sage, très-juste, très-puissant, même très-libre. Le peuple, qui ne savoit pas le fond des pensées, croyoit qu'on louoit ses Dieux, tandis qu'il s'en falloit peu qu'on ne se moquât d'eux, comme on se moquoit réellement de lui (2).

Cependant on doit dire, pour leur justification, que les Stoïciens n'ont guères dit, dans leur systême de physiologie, que ce qui avoit été dit dès les temps fabuleux, & ensuite répété dans toutes les Écoles Grecques, où on a admis la Divinité. Mais au lieu de laisser, sur une matiere si pro-

(1) Cic. *de Nat. Deor.* 1. 8. on fait voir qu'en dernière analyse, les principes des

(2) Voyez l'article 7 de la *Morale d'Épicure*, où ceux d'Épicure

fonde,

fonde, un certain voile respectueux, qui auroit couvert aussi la foiblesse des pensées humaines, ils voulurent analyser jusqu'au bout un système qui n'étoit appuyé que sur des notions imparfaites : ce fut la source de leurs erreurs. Quand les Géometres s'élevent dans leurs spéculations, ils ont pour base des quantités données, dont ils ont des idées précises : c'est pour cela que leurs résultats sont justes. Mais quand, sans connoître ce que c'est que substance, mouvement, causalité proprement dite, sans avoir d'autres idées des choses divines & éternelles, que celles que nous avons des choses terrestres & passageres, nous voulons rendre compte de la Divinité ; plus nous allons loin, plus nos erreurs deviennent absurdes.

Les Stoïciens, accoutumés à définir, à diviser, & sur-tout à ne jamais douter, furent poussés par leurs adversaires dans des conséquences qu'ils n'avoient pas prévues, & qu'il leur fallut admettre, pour ne point abandonner l'honneur de

l'École, qui auroit été compromis.

Pour couvrir en partie ces défauts, ils employèrent les subterfuges. Ils se firent un rempart épineux de dialectique : *spinofum differendi genus* (1). Ils y joignirent l'appareil éclatant d'une Morale toute en paradoxe, qui imposa au peuple, à ce peuple auquel les Philosophes ne manquent guères d'en appeler, quand ils se sentent trop pressés : & malgré l'absurdité des principes & l'énormité des conséquences, l'École se soutint par l'éclat éblouissant des paradoxes & par la gravité des mœurs. Nous n'osons encore aujourd'hui la juger en rigueur, à cause de son enthousiasme & de ses grands exemples de vertu.

(1) Cic. de Finib. 3. 4.



SECTION III.

LES PHYSICIENS.

LE Destin , cause aveugle du Monde , pere & maître des Dieux, des hommes, de tous les êtres, sans être Dieu lui-même, ni avoir aucune essence déterminée, étoit une énigme absurde, bonne tout au plus pour le peuple, qui, n'osant s'en prendre aux Dieux dans ses malheurs, aime mieux, comme les enfans, frapper sur une cause vague & imaginaire, que de rester sans vengeance (1).

D'un autre côté, cette distribution musicale d'une Ame universelle depuis le centre du Monde jusqu'à sa circonférence & au-delà, n'étoit qu'un vain assortiment d'idées agréables, un jeu d'esprit, bon pour amuser des lecteurs frivoles (2). Les subti-

(1) *Quanti hæc Philosophia æstimanda est, cui tanquam aniculis, & iis qui dem indoctis, fato fieri* videntur omnia? Cic. de Nat. Deor. 1.
(2) Arist. de Cælo, 2. 9. B.

lités des Sophistes étoient tombées, depuis Socrate, dans le mépris qui leur étoit dû; & le langage mystique de Platon & de Pythagore ayant perdu tout son mérite, qui n'avoit guères été que celui de la nouveauté, il ne restoit d'autre parti que de revenir aux explications physiques, déjà tentées dans les siècles précédens, & dont on croyoit pouvoir mieux espérer, à cause de quelques lumières acquises depuis, & de quelques erreurs reconnues.

Le nom de Physicien, pris dans sa plus grande étendue, peut se donner à tous ceux qui étudient la Nature, soit en général, soit dans quelqu'une de ses parties. On lui donne un sens plus restreint, quand on l'applique à ceux qui font des recherches sur les causes physiques & leurs effets, quelque opinion qu'ils aient d'ailleurs sur l'influence de la Divinité. Ici on le prend dans un sens encore plus étroit, pour désigner les Philosophes qui ont prétendu rendre raison de toutes les opérations de la Nature par les seules qualités

de la Matière, en faisant abstraction de toute Cause première, quelquefois même lui donnant l'exclusion.

Les Théologiens s'étoient contentés d'enseigner aux nations l'influence de la Divinité sur tout ce qui se fait dans l'Univers, sans songer à aucune sorte d'explication. Les Poëtes, personifiant tout jusqu'aux élémens, en avoient décrit les actions & les facultés à leur manière, raisonnant moins encore que les Théologiens. Les Métaphysiciens avoient raisonné, mais sans fin & sans fruit, comme sans principe solide. Les Physiciens donc, laissant également & les traditions, & les fictions, & les spéculations, tant des uns que des autres, s'attachèrent à donner la raison naturelle des effets de la Nature, c'est-à-dire, la raison de l'effet, tirée de la nature même de la cause, de ses principes composans, & de la manière dont ils sont employés en elle pour la rendre capable de produire ses effets.

Les Physiciens prirent pour guide les sens

& l'expérience, quand les objets le permettoient, & l'analogie & le raisonnement quand l'observation n'avoit point de prise sur les ressorts intérieurs.

Par les sens, ils connurent la Matière & ses qualités premières, qui sont l'étendue, la figure, l'impénétrabilité, la pesanteur, la mobilité; ensuite ses qualités secondes, le froid, le chaud, le sec, l'humide, & les autres, tant simples que composées.

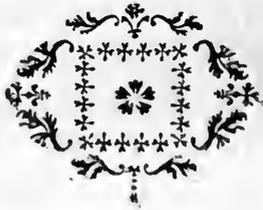
Par l'analogie, ils imaginèrent, les uns une matière mère, indifférente à toute espèce de formes, variable & variant sans cesse, selon certaines lois physiques; d'autres, des particules élémentaires de différentes espèces, de différentes figures, en mouvement, ou en repos, douées de qualités apparentes ou occultes, plus ou moins, selon le besoin ou le progrès des hypothèses. On verra ci-après, par les détails, que ces prétendus Physiciens n'étoient que des Métaphysiciens sous un autre nom, & qu'ils n'expliquoient rien ni comme Physiciens, ni comme Métaphysiciens.

Les principaux chefs de cette classe de Philosophes , sont Aristote & Straton de Lampsaque , qui tous deux ont tiré tous les êtres des qualités essentielles & éternelles de la Matière, avec cette différence toutefois que le premier semble donner plus au mécanisme , & Straton à la spontanéité.

Nous avons dit plus haut que l'idée du mot *Nature* avoit été employé même avant qu'il y eût des Physiciens ou Philosophes ; qu'Isis chez les Egyptiens, Vénus en Orient, Rhéa , Ilythie , Lucine , Prothyrée , &c. n'étoient que des noms différens pour désigner cette force qui amene au jour tout ce qui se produit. Nous avons parlé de cent noms qu'on lui donne dans un hymne d'Orphée , & qui tous peuvent être ramenés à la même signification. L'usage des premiers temps étoit de donner des corps aux idées intelligibles ; ce qui fut une source d'erreurs pour eux : dans les temps postérieurs, l'abstraction a converti les corps mêmes en idées intelligibles : ce qui a été.

une autre source de méprises pour nous.

Lorsque la Philosophie fut réduite en système régulier, ayant ses procédés par définitions, divisions, par preuves & objections, l'idée attachée au mot *nature* fut analysée, mais elle n'en eut pas moins le sort des idées obscures, qui ne peuvent être terminées, même par le secours de l'analyse. Aristote l'ayant considérée sous divers aspects, la définit, comme cause, un principe de mouvement & de repos essentiellement inhérent à l'être dans lequel il réside. On a expliqué ailleurs cette définition. Il s'agit ici de voir comment le Philosophe l'appliquoit à l'organisation du Monde & de ses parties.



ARTICLE I.

*Aristote,**OU LES NATURES ACTIVES.*

ARISTOTE entrant dans la carrière philosophique, commença par abattre tout ce qui avoit été fait avant lui. Il fit main-basse sur l'unité d'Élée, sur les nombres de Pythagore, sur les atômes de Démocrite, sur les idées de Platon son maître, sur le destin d'Héraclite; (car les Stoïciens n'avoient pas encore paru (1), pour mettre à la place quels principes? Nous voici déjà arrêtés.

Comment peut-on les démêler dans ses écrits, qu'il a rendus d'un accès si difficile, que même de son temps, & de son aveu, on ne pouvoit y rien comprendre, si on n'avoit pas entendu ses leçons? Car c'est lui-même qui en parle ainsi dans une lettre à Alexandre. Ce prince paroïsoit mécontent

(1) *Phyf.* I. 3. 4.

de ce que le Philosophe avoit donné au public ses leçons secrettes. « Elles sont données, lui répond Aristote, & ne le sont point; car ceux qui ne m'auront point entendu, ne pourront y rien comprendre(1).

Platon se cachoit dans les replis d'un long dialogue; Socrate, dans le ton équivoque d'une ironie sérieuse; les Pythagoriciens, dans leurs expressions symboliques; ceux d'Élée, dans les subterfuges de la sophistique; Héraclite, dans ses ténèbres chéries: Aristote trouva le moyen nouveau de paroître dire sa pensée simplement, sans détour, & d'avoir toutefois, comme les autres, une doctrine publique & des secrets d'école. Il use d'expressions propres; mais elles sont quelquefois si courtes ou si vagues, qu'il faut la plus grande attention pour en saisir le sens, & pour ne pas l'échapper quand on l'a saisi. Il définit souvent; mais ses définitions les plus fondamentales sont si abstraites, si générales, d'un sens si vague, qu'il en est peu qui.

(1) Aulu-Gel. 20. 5.

n'aient produit des volumes de commentaires, n'y eût-il que celles de la Nature & du Mouvement. Il donne des exemples ; mais l'application n'en est pas toujours aisée. Il a des constructions hardies, des ellipses fréquentes, des mots factices qui comprennent un grand nombre d'idées abstraites, difficiles à embrasser, plus difficiles à déterminer ; enfin on trouve chez lui des contradictions réelles ou apparentes, soit par oubli, ou à dessein, ou par changement d'opinion.

Qu'on joigne à ces causes d'obscurité, celles qui tiennent à la matière, qui sera toujours obscure par elle-même, sous la diction la plus claire : celles qui viennent du travail des vers, qui se sont exercés pendant cent trente ans sur ses écrits, enterrés dans un caveau : celles du travail des copistes & des éditeurs, qui ont voulu corriger par conjecture ce qu'ils n'entendoient pas, ou suppléer de génie ce qui leur paroissoit manquer : celles qui viennent des commentateurs, qui ont accablé le texte

de leurs propres pensées : enfin qu'on y joigne les suppositions de plusieurs livres, qui ne sont peut-être pas d'Aristote, la suppression de plusieurs autres, qui peut-être sont de lui, les interpolations, les transpositions . . . toutes ces causes réunies prouvent bien qu'on peut dire avec Thémistius, qu'il y auroit de la folie à espérer de déchiffrer entierement un texte si énigmatique, & de trouver une clé que l'auteur avoit d'abord cachée lui-même avec tant de soin, & que la rouille des temps & les accidens de toutes especes ont fait entierement disparoître.

Le siecle d'Aristote n'étoit plus celui où il avoit été permis aux Philosophes d'avouer leur ignorance, & de dire que la vérité étoit au fond du puits: La Philosophie étoit devenue un état, qu'il falloit soutenir dans l'opinion publique. Il falloit de toute nécessité, que quiconque entreprenoit de devenir chef de secte, parût savoir ce que les autres avoient ignoré.

Pour cela, on renversoit d'abord tous

les systêmes des Philosophes antérieurs. Cela étoit aisé quand ils avoient tort ; & ils l'avoient souvent , sinon en tout , du moins en partie. Quand ils avoient raison , on présentoit leur doctrine dans un jour peu favorable. On ajoutoit , on retranchoit , en un mot on plaçoit ces adversaires trop peu commodes dans des positions où ils ne pouvoient pas tenir ; & quand ils étoient terrassés au pied du nouveau maître , celui-ci , glorieux de sa victoire , s'approprioit les dépouilles des vaincus , & regnoit seul , sans concurrens ; à peu près , dit Bacon , comme les empereurs Ottomans , qui égorgent leurs freres , pour regner avec plus de sécurité : *Aristotelem more Ottomanorum putavisse regnare se tutò haud posse , nisi fratres suos omnes contrucidasset* (1).

Aristote n'est pas le seul qui ait employé cette ruse peu philosophique. Qui le croiroit ? Zénon , le sage Zénon , chef des Stoïciens ; Épicure , qui se piquoit sur toutes

(1) *De Augm. scient.* 3. 4.

choses d'être philosophe par lui-même , n'ont guères eu d'autre mérite en fait de systêmes, que de fonder des dénominations nouvelles.

Je laisse à d'autres de qualifier cette conduite : je me contente de redire ici ce qui a été dit mille fois par ceux qui avoient de l'autorité en cette partie, que la plupart de ces grands Philosophes ayant été la dupe de ceux qui leur avoient promis la vérité, ont cru qu'il leur seroit permis de traiter leurs disciples comme ils avoient été traités par leurs maîtres.

Et après tout, pouvoient-ils, dans leur position, avouer que leur Philosophie, qui faisoit profession d'avoir réponse à tout, qui s'élevoit jusqu'aux limites du Monde, & au-delà, pour en rapporter aux mortels étonnés & reconnoissans la sagesse & le bonheur ; pouvoient-ils avouer que cette science ne produisoit que des doutes, ou tout au plus des conjectures, la plupart arbitraires ? C'eût été commettre toutes les Écoles, & ranger les maîtres les plus ac-

crédités au niveau des Sophistes, dont le nom étoit devenu une injure, pour avoir mis des mots à la place des idées, & pour avoir usurpé un empire tyrannique sur les esprits par de vains prestiges & de fausses subtilités.

On peut juger, par ce préliminaire, du degré de confiance que nous avons nous-mêmes dans l'exposé qu'on va lire. Nous ne parlerons point des trois principes métaphysiques du Philosophe, la matiere, la privation & la forme, qui ne sont que des êtres de raison, des abstractions creuses, qui n'ont ni réalités en elles-mêmes, ni action sur les êtres.

Considérons d'abord le globe de l'Univers, comme suspendu au milieu de l'espace. Dans ce globe, il y a, selon Aristote, trois sortes d'essences ou êtres (1); l'*essence immobile & incorruptible*, qui remplit la première sphere, & enveloppe l'Univers; l'*es-*

(1) Aristote entend par *Essence*, une substance qui a sa forme propre & naturelle, par laquelle elle est constituée ce qu'elle est. *De Anim.* 2. I. A.

ſence incorruptible & mobile, qui s'étend depuis la premiere ſphere juſqu'à l'orbite de la lune ; & l'*eſſence mobile & corruptible*, qui descend depuis l'orbite de la lune juſqu'au centre de la terre (1). De ces trois eſſences, les deux premieres compoſent la ſphere céleſte, & la troiſieme la ſphere ſublunaire.

Toutes ces eſſences ou ſubſtances ont en elles, & par elles-mêmes, leurs qualités eſſentielles, qui ont été de tout temps & feront toujours les cauſes déterminantes de leurs poſitions, de leurs formes, de leur état.

Comme des trois eſſences, il n'y en a que deux qui ſoient mobiles, il n'y a auſſi que deux fortes de mouvement ; l'un rectiligne du centre à la circonſérence, ou de la circonſérence au centre, produit par la peſanteur, ou la légereté abſolue ou relative des ſubſtances : l'autre circulaire, pour la ſubſtance qui n'eſt ni peſante ni léger (2).

(1) *De Cælo*, 1. 2. 3. lus avoit pris pour principes actifs dans le Monde

(2) *De Cælo*, 1. 2. Ocel.

La portion de la matiere sublunaire, qui étoit douée d'une légereté absolue, forma par son mouvement rectiligne du centre à la circonférence, la sphere du feu élémentaire. Celle qui avoit la pesanteur absolue eut le mouvement rectiligne de la circonférence au centre ; c'est la sphere de la terre : deux masses, entre lesquelles se trouverent nécessairement l'air & l'eau, qui ont à la fois la pesanteur & la légereté relative ; l'air étant plus pesant que le feu, & plus léger que l'eau, l'eau étant plus légère que la terre & plus pesante que l'air. (1) Ainsi il y eut d'abord autour du centre quatre especes de corps principes ou élémentaires, renfermés sous l'orbite de la lune, la terre, l'eau, l'air & le feu ; où ils éprouvent différens changemens successifs, tant par les contrariétés réciproques de leurs qualités, que par l'action des astres,

sublunaire, les quatre qualités contraires inhérentes aux élémens ; le chaud, le froid, le sec l'humide. Aristote trouva

que les mêmes effets pouvoient être produits par la gravité, & par la légereté.

(1) *De Cælo*, 4. 4. 5.

dont les allées & les retours périodiques ramènent aussi des différences périodiques dans ces élémens.

Quittons la sphere sublunaire, & élevons-nous dans l'espace céleste, où regnent les Dieux. Là, nous trouverons une cinquième nature, ou *Quintessence*, qui se meut circulairement, parcequ'elle n'est ni grave ni légère; qui n'est sujette à aucune altération, parcequ'elle ne rencontre rien qui lui soit contraire (1); qui est la pâture des astres, ou le nectar des Dieux, parcequ'elle est simple & pure comme eux. On la connoît encore sous le nom d'Éther, substance toujours la même, & toujours courante, *ἀεὶ θεόν*.

Enfin au-dessus de cette Substance éthérée est l'essence du premier Moteur, qui meut sans se mouvoir, ni être mu: Éther de l'éther, Substance indivisible, infinie, Dieu en un mot, Être vivant, éternel, dont la pensée fait la vie (2). Voilà donc Dieu remplissant la sphere extérieure du Monde,

(1) *De Cælo*, I. 1. (2) *Arist. Métaph.* 14. 7. Δ.

embrassant, comme dans son sein, les cinq essences ou substances, l'éther, le feu élémentaire, l'air, l'eau, la terre, comme des sphères concentriques, dont la terre est le noyau central.

Quel est le principe d'activité, ou de causalité qui agit dans ces sphères?

Dès qu'Aristote suppose que les cinq essences ont par elles-mêmes, de toute éternité, leurs qualités actives & en action, en vertu desquelles elles ont pris leurs positions, il s'ensuit non-seulement que le Monde est unique, mais qu'il s'est formé de lui-même, nécessairement & de toute éternité, c'étoit le dogme favori d'Aristote (1); & par conséquent que Dieu

(1) *De Cælo*, i. 8. 9. 10. & 2. 1. Et *Phys.* 8. 1. & 2. Aristote, faisant le Monde éternel, raisonnoit plus juste que les autres Philosophes. Ils supposoient tous que la Matière étoit éternelle, & qu'elle avoit le mouvement par elle-même. En partant de-là, Aristote

disoit, Ou le mouvement actuel du Monde est naturel, ou il est contre-nature. S'il est contre-nature, c'est un désordre, un état violent : aucun Philosophe ne le dit. S'il est naturel, c'est donc celui que la Matière a par sa nature de toute éternité. Le mouvement ac-

n'a rien fait dans aucun temps, ni d'aucune maniere pour arranger les spheres, ni pour les former : tout s'est fait, tout se conserve par les seules forces de la Nature : *Natura viribus, non Deorum*. De Nat. Deor. 3. II. (1).

A la bonne heure que les grandes parties aient été formées & placées ainsi ; mais le mouvement qu'elles ont chacune à leur maniere, & quelquefois dans des sens contraires ; mais les organisations de toutes especes qui remplissent le Monde sublunaire ; tout cela vient-il des seules qua-

tuel, qui fait l'ordre du Monde, est donc éternel ; le Monde l'est donc lui-même. Ce raisonnement, qui remplit les livres d'Aristote, tombe, de lui-même, si on dit, comme les Modernes, que la Matière n'a par elle-même ni le mouvement ni le repos ; que ces deux états lui sont indifférens, & qu'elle persévère également, soit dans l'un, soit

dans l'autre, s'il ne survient point de cause qui la fasse passer d'un état à l'autre.

(1) Tout ce qui est fait par nature, a en soi le principe de son mouvement & de son repos. *Physiq.* 1. 1. *text.* 3. Et tout être qui a un pareil principe, a ce qu'on appelle Nature. *Ibid.* *text.* 8.

lités naturelles des élémens? Revenons sur nos pas.

Au-dessus de la sphere des étoiles, qui est la dernière de toutes, est assis le Moteur suprême, qui meut sans se mouvoir, parcequ'il est *acte pur*, & qu'en lui il n'y a rien *en puissance*; ce qui ne seroit pas, s'il pouvoit se mouvoir ou être mu : car se mouvoir ou être mu, c'est passer de la puissance à l'acte.

Comment donc peut-il mouvoir? Aristote nous l'explique par une comparaison (1). Dieu meut comme l'objet meut l'appétit. Mais si cela est, Dieu ne meut point, puisque l'objet ne meut que comme cause occasionnelle, & non comme cause physique. Les spheres qui se meuvent, & les astres qui se meuvent avec elles, ne sont donc point mues physiquement par le premier Moteur. Par qui le sont-elles? Par elles-mêmes? Il le faut bien, puisqu'il n'y a point hors d'elles d'autre cause de leur mouvement. Ainsi la sphere des étoiles se

(1) Métaph. 14. 8.

meut par elle-même d'orient en occident, emportant avec elle celles de Saturne, de Jupiter, de Mars, &c. qui se conforment à son mouvement plus ou moins, selon qu'elles sont plus proches ou plus éloignées d'elle (1). Mais outre ce mouvement commun, les spheres des planetes en ont chacune un autre qui leur est propre, d'occident en orient : d'où peut-il venir ? D'un principe particulier résidant en chacune d'elles, & résultant de leur substance. Il ne peut venir ni de Dieu, qui n'est point cause physique ; ni du mouvement des étoiles, auquel il est contraire : il faut donc qu'il y ait des principes moteurs, des ames ou natures particulieres pour chacunè des spheres planétaires, & des planetes.

Il en fera de même du Monde sublunaire. Il y a d'abord l'influence sympathique de toutes les spheres, qui agissent sur lui à proportion de leurs forces & de leur distance. Il y a ensuite des principes particuliers, des entelechies, c'est-à-dire, des especes d'a-

(1) *De Cælo*, 2. 10.

mes, de natures attachées à chaque individu, pour le former, l'organiser, le conduire aux fins de son espece. On ne dira point que ces ames sont des parcelles de la Divinité, quand on fait que la Divinité ne fait rien, même où elle est. Il faut donc dire que les êtres sublunaires sont mus & gouvernés par je ne sais quel principe de mouvement & de repos, résidant en eux, & résultant de leur composition & de leur organisation propre. C'est la doctrine du Philosophe (1). On entend alors en quel sens il compare l'Univers à la maison d'un pere de famille, où il y a des enfans sages, qui ne font jamais que le bien; (ce sont apparemment les moteurs des étoiles) des esclaves d'un caractère quelquefois rebelle; (ce sont les moteurs des planetes) & des animaux domestiques, qui n'ont que l'instinct aveugle, & qui font tantôt bien, tantôt mal, au hasard (2), parceque telle est leur nature: on en voit l'effet dans le Monde sublunaire, où tout semble se gou-

(1) *Phys.* 2. 8.(2) *Métaph.* 14. 10. p. 1005. A.

verner au gré de la fortune. C'est donc le caractère de chaque moteur qui décide de tout ce qui se fait, ou qui peut se faire dans chacun & par chacun des êtres : c'est ce qui les conduit à leurs fins propres. Ce caractère est le résultat (1) nécessaire de la substance & de l'organisation de chacun des êtres. Leur manière d'agir n'est donc que leur nature, leur manière d'être ; & leur manière d'être n'est qu'un résultat mécanique de leurs principes composans.

(1) *Nature ista sunt, non artificiosè ambulantis, sed omnia cientis & agitantis motibus & mutationibus suis.* De Nat. Deor. 3. 11. Un être est par nature, dit Aristote, quand le principe interne qui réside en lui le meut & le conduit à quelque fin. *Phys.* 2. 8. t. 13. Il avoit dit un peu plus haut, qu'en suivant cette progression, on voit jusqu'aux plantes agir pour une fin. Si l'hirondelle fait son nid pour une fin, l'araignée sa toile ; si les plantes pro-

duisent des feuilles pour couvrir leur fruit, & des racines en bas & non en haut, pour se nourrir, il est évident qu'il y a une Cause finale dans les êtres, qui font & se font par nature. *Text.* 7. Car c'est une absurdité de dire que pour agir pour une fin, il faut connoître & avoir délibéré. Si le bois faisoit lui-même un vaisseau, il le feroit comme si la Nature le faisoit. Ainsi comme dans l'art il y a des fins, il y en a aussi dans la Nature. *Ibid. text.* 15.

L'Univers n'est donc qu'une grande machine composée de roues qui se meuvent par elles-mêmes, & qui, s'engrenant entre elles, produisent leurs effets selon la nature des principes dont elles sont composées, ou celle des sujets qui reçoivent leur impression. La Divinité intelligente n'est cause que comme le seroit un miroir vivant qui présenteroit le modele, comme une loi écrite qui indiqueroit l'ordre : tout se fait en sa présence, & rien par elle : toutes les forces sont dans la nature des substances : *natura viribus* (1).

(1) Cic. de Nat. Deor. 3. 11. Aristote, dans ses livres de Physique (L. 8.) donne au premier Moteur tous les attributs qui conviennent à Dieu, sans dire que ce premier Moteur est Dieu. Dans son 14^e livre des Métaph. il applique à Dieu tous ces mêmes attributs, & il dit que *Dieu est immuable & immobile, éternel, unique, immatériel, sans parties, ni grandeur, pre-*

mier moteur, chef du Ciel & de la Nature, intelligent, infiniment heureux, & par lui-même. Que manque-t-il à cette brillante définition, recueillie par Duval, pour être digne de nos plus exacts Théologiens ?

Il ne s'agit point d'ôter ici à Aristote la gloire d'avoir porté jusques-là ses méditations, ni à la vérité un appui tel que celui d'Aristote ; mais

Il est aisé de voir par cet exposé, en quoi Aristote differe des autres Philosophes, &

d'un autre côté, il ne faut pas chercher à nous tromper nous-mêmes. Nous ne dirons point qu'il y a des Savans qui prétendent que le livre 13 des Métaph. d'Aristote a été tellement interpolé, qu'on y a glissé quatre ou cinq chapitres qui ne sont point du Philosophe. N'est-il pas possible qu'on ait glissé, sinon des chapitres, au moins des mots & des phrases dans le quatorzième? D'ailleurs ces deux derniers livres ne se trouvent point dans l'édition d'Argyropile, qui est la première. Enfin ils étoient de ceux que, selon le témoignage d'Aristote lui-même, personne ne pouvoit entendre sans une clé, qu'il ne confioit pas à tout le monde. Mais voyons de près les parties de cette définition.

Dieu est; mais il est au-dessus de la circonférence du Monde, non ailleurs,

parceque c'est-là qu'il meut. *Phys.* 8. 15. t. 24.

Il est immuable & immobile, parcequ'il ne peut passer de la puissance à l'acte; parcequ'il ne peut recevoir aucune forme nouvelle: c'est par la même raison qu'il n'est ni matière ni rien de matériel; parceque qui dit *Matiere*, en Métaphysique, dit être qui peut passer de l'état de privation à l'état de forme, ou réciproquement. Ainsi, quand Dieu seroit éther, il n'en seroit pas moins immatériel, & comme tel, immuable.

Il est premier Moteur; mais il meut comme l'objet meut la faculté; ce n'est pas lui qui produit le mouvement, (*Metaph.* 14. 6. & *de An.* 3. 10.) mais il meut par nature, & non par choix; il ne peut pas ne pas mouvoir, parcequ'il est acte pur, & qu'il ne peut pas être autre.

en quoi il leur ressemble. Timée, pour délivrer Dieu du pénible emploi de gouver-

chose. *Metaph.* 14. 6.

Il est éternel; mais parceque le mouvement l'est; & le mouvement l'est, parceque le Monde l'est; & le Monde l'est, parceque les principes élémentaires & leurs qualités le sont: ainsi Dieu est éternel comme tout être l'est.

Phys. 8. 1. & 7.

Il est unique; parceque le mouvement étant éternel, il est continu: s'il est continu, il est un: s'il est un, il faut que le moteur soit un, ainsi que la chose mue est une. *Phys.* 8. 7. *text.* 7.

Il est intelligent; mais l'objet de son intelligence est lui-même; elle ne descend pas aux objets vils, qui sont indignes de lui. *Metaph.* 14. 9.

Il meut les intelligences inférieures, mais comme nous l'avons dit; & celles-ci meuvent les cinquante-cinq sphères dont Aristote use pour expliquer les

mouvements célestes, comme le premier moteur les meut elles-mêmes, par nature; parceque telle est leur manière d'être. *Ibid.* 8.

Il n'a point de parties, parcequ'il est un; il est un, parcequ'il est continu. Il n'a point de grandeur; parceque s'il avoit une grandeur, elle seroit finie ou infinie: elle ne peut être finie, parcequ'elle meut d'un mouvement infini. Elle ne peut être infinie; parcequ'il n'y a point de grandeur infinie. Donc Dieu n'a point de grandeur ni de parties. *Phys.* 8. 15.

Qu'on joigne toutes ces notions avec celle qu'il donne de la Nature, on voit combien il y a dans ces idées de complications, de contradictions, d'obscurités, d'embarras. *Quid multis? Si ex nostris notionibus antiquos auctores, Aristotelem in*

ner le Monde , avoit imaginé une Ame comme un ressort universel , composé de forces contraires , qui sembloit expliquer tous les phénomènes physiques & moraux. Platon avoit paru applaudir à cette pensée. Tout se réduisoit à concevoir , assez grossièrement à la vérité , Dieu pur éther , à la circonférence du Monde ; & la terre , pure matière au centre ; & de la circonférence au centre , un mélange des deux substances & de leurs qualités. Aristote ne pouvant se passer de ces deux principes , tâcha de les déguiser ; mais c'est toujours à peu près la même échelle : des natures mêlées de bien & de mal , au-dessous de la lune ; des natures plus parfaites & plus sages au-dessus ; & au-dessus encore , la Divinité , donnant

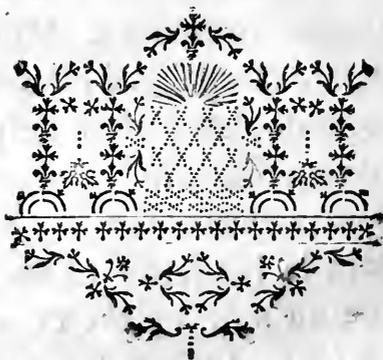
primis , interpreteris , nihil illis interdum gravius , nihil sapientius , nihil constantius. At-si vocabulorum potestates ex ipso explanes Aristotele , si quid ille corpore secretum , quid partibus carentes , quid efficientem

causam , quid Naturam nominaverit exquiras , si universam denique disciplinæ compositionem attentius consideres , habebis cur sententiam mutes , & multum infra veros sapientes hominem colloces. Mosheim ad Cud. 39.

par nature, au moins aux êtres intelligens, les modes & les desseins de leur conduite. Timée & Platon restant en-deçà de certains détails, pouvoient croire & laisser croire que Dieu étoit réellement Cause ; qu'il voyoit, qu'il agissoit : la Providence conservoit ses droits. Aristote au contraire, voulant pénétrer jusqu'au fond des Causes, se perd lui-même dans ses principes, & nous laisse voir le Monde fait, conservé, gouverné par un certain accord de Nature, qui rend tout indépendant de Dieu, pour être, pour se mouvoir, & pour agir.

En général, la difficulté insoluble pour tous les Philosophes, étoit de placer le principe du mouvement. Dans une Intelligence pure, comment agira-t-elle sur les corps ? Dans la Matière ? Celle-ci paroît indifférente au mouvement & au repos. Ils imaginèrent un milieu, qui fut d'attacher à une matière infiniment déliée tous les attributs de l'esprit. Mais cette idée, employée & retournée de mille manières pendant quarante siècles, & toujours pleine

de contradictions & d'embarras, a ramené enfin la Philosophie aux deux substances, esprit & corps, constatées par leurs effets, quoiqu'incompréhensibles en elles-mêmes & dans leur maniere d'agir l'une sur l'autre. On s'est enfin souvenu qu'on pouvoit être encore philosophe en s'arrêtant où le jour s'éteint, & qu'on cesse de l'être en voulant s'avancer au-delà.



ARTICLE II.

*Straton de Lampsaque,**OU LES ÉLÉMENTS ANIMÉS.*

ARISTOTE ayant donné une direction fixe au mouvement des élémens qu'il employoit dans la composition du Monde, & les portant constamment ou de bas en haut, ou de haut en bas, ou circulairement autour du centre, avoit dans son hypothese une preuve de l'éternité du Monde; mais les variations irrégulieres des êtres naissans & mourans sans cesse, étoient une preuve contre son hypothese. Pourquoi les matieres sublunaires, le feu, l'air, l'eau, la terre étant arrivés une fois à leur lieu naturel, n'y restoit-elles pas éternellement comme les matieres célestes dans les leurs? Ce fut sans doute ce qui détermina Straton à changer les principes de son maître. Il ôta au mouvement des élémens cette direction fixe, pour leur en donner une plus vague,

par laquelle on pût expliquer les variations sur-tout du Monde sublunaire : mais alors il fallut renoncer à l'éternité du Monde.

Peut-être aussi qu'Aristote, dans des circonstances plus délicates, n'avoit pas jugé à propos de dire nettement toute sa pensée. Car après tout, ces natures actives, ou *entelechies*, qu'il attachoit à chaque individu, ne pouvoient être qu'un résultat des deux natures élémentaires dont l'individu étoit composé. Straton, vivant dans un siècle où les dogmes les plus hardis ne faisoient plus qu'autant de sensation qu'il en falloit pour produire la célébrité des auteurs, parla plus clairement que lui. Il osa dire, sans détour & sans mystère, qu'il n'avoit pas besoin d'aucune Cause intelligente, pour former, mouvoir, conduire l'Univers & chacune de ses parties : qu'un principe spontanée, inhérent à chaque parcelle élémentaire, lui suffisoit pour exécuter tout, selon certaines combinaisons, formées par la diversité des poids, par celle des mouvemens, & par le hasard
des

des rencontres : & à ce principe il donnoit le nom de *Nature*. « Straton, disciple de » Théophraste, celui qu'on appelle *le Physicien*, pense que toute la puissance divine ne réside dans la Nature, qui renferme en elle les causes de la génération, de l'accroissement, de la nutrition des êtres, & qui n'a aucune espece de sentiment. » (1) » Et ailleurs : « Straton de Lampsaque » déclare qu'il n'a pas besoin du secours des Dieux pour faire le Monde. Il prétend que tout ce qui est est l'ouvrage de la Nature. Entrant dans les détails des parties, il montre que tout ce qui est, ou qui se fait, se fait, ou a été fait, par les poids & par les mouvemens naturels (2) ». Deux choses à remarquer soigneusement :

(1) *Theophrasti auditor Strato, is qui Physicus appellatur, omnem vim divinam in Naturâ sitam esse censet, quæ causas gignendi, augendi, nutriendi habeat, sed careat omni sensu. Cic. de Nat. Deor. 1. 13.*

(2) *Strato Lampfacenus negat operâ Deorum se uti ad fabricandum Mundum; Quæcumque sint, docet omnia effecta esse Naturâ. Ipse autem singulas Mundi partes persequens, quidquid fit aut fiat, naturalibus fieri, aut factum esse docet ponderibus & motibus. Lucul. 38.*

les poids naturels de chaque particule élémentaire, ce qui constitue le mécanisme; *les mouvemens naturels* de chacune de ces particules, ce qui constitue le naturalisme. Il y avoit donc dans chaque élément une nature mouvante, & une pesanteur particulière, qui se modifioient l'une par l'autre, & procuroient les rencontres. D'autres les rendent par deux mots, *la Nature* & *la Fortune* : φύσις ἢ τύχη.

Ce système est aisé à comprendre, après ce qui a été dit des Stoïciens. Otez au Dieu de Zénon l'intelligence & le sentiment, qui dans le fait lui étoient inutiles pour la formation & la conservation des êtres, vous avez le *naturalisme* de Straton.

Straton croyoit, de même que Zénon, que le Monde avoit commencé, & par conséquent, que toutes les especes étoient nées avec le Monde. Comment expliquoit-il cette naissance? Comme Zénon, par les efforts divers des principes composans, qui, se mouvant par eux-mêmes & chacun à leur maniere, devoient avoir produit des

rencontres, & par ces rencontres des combinaisons de toutes especes. Celles de ces combinaisons qui se trouverent régulières, c'est-à-dire, aussi-bien ordonnées à une fin, que si elles y avoient été dirigées par une intelligence, sont restées dans la Nature, & y ont fondé des especes. Celles au contraire qui ne se sont pas trouvées complètement ordonnées, n'ont point eu de durée, & ont péri avec l'individu imparfait ou incomplet que le hasard des rencontres avoit formé sans lui avoir donné les accessoires ou dépendances nécessaires pour conserver son espece (1). Par exemple, si l'espece humaine est restée, c'est parceque les combinaisons fortuites des principes ont formé, non un, mais deux individus humains, organisés de maniere à pouvoir en produire deux autres semblables à eux;

(1) Lorsque le hasard a arrangé une composition aussi régulièrement que s'il se fût proposé une fin, la composition a été conservée; ce qui s'est trouvé composé irrégulièrement a péri : c'est ainsi, dit Empedocle, qu'a péri le *Bovigene* & l'*Andropore*. *Arist. Physic. 2. 8, text. 3,*

& que dans ces deux individus , placés heureusement à portée l'un de l'autre , il s'est trouvé un instinct & un penchant qui les ont invités à s'unir pour conserver , sans l'avoir prévu , l'espece dont ils étoient les modeles originaux & les seuls dépositaires.

C'est , je crois , le vrai sens du passage de Plutarque , que je crains de ne pas entendre , parcequ'on l'a trouvé obscur , & qu'il me semble clair. Le voici : « Straton a dit » que le Monde lui-même n'est point un » être animé ; (qu'il n'y a point dans le Monde d'Ame universelle) & que les especes selon nature suivent les rencontres » du hafard ; parceque c'est la spontanéité » des mouvemens qui commence , & qu'ensuite les formes & les qualités naturelles (qui constituent ce qu'on appelle une nature) , s'achevent & s'établissent (1) ».

(1) Adv. Colot 1115. B. Voy. la note de Mosheim sur Cudvorth. pag. 102. où le passage de Plutarque est traduit ainsi en latin:

Mundum ipsum non esse animal dicit , naturalia verò sequi fortuita. Initium autem indere automaton , seu spontaneam

C'est le seul texte de l'antiquité où l'on trouve exactement articulés les principes de Straton.

D'après ce texte, on peut se représenter le chaos de Straton, comme un amas immense de parcelles de toutes especes, de toutes figures, qui, s'agitant par des secouffes & des vibrations convulsives, forment toutes sortes d'angles, à peu près comme ces points animés qu'on observe avec le microscope dans les infusions des plantes. Or ces vibrations occasionnoient des rencontres, ces rencontres des formes; & par-tout où il y a forme, il y a au moins commencement de nature.

Straton admettoit donc une espece de vitalité dans la matiere principe, un effort qui ressembloit à une forte d'amour, de desir vague, d'inquiétude sourde, par laquelle un corpuscule cherchoit à s'unir à un autre corpuscule, soit semblable, soit différent, dont il pouvoit résulter des for-

quandam nature vim, affectiones rerum natura-
rum verò ita continuare lium singulas.

mes différentes, & par ces formes, des natures, & ensuite des mouvemens & des effets différens. C'étoit en quoi il différoit essentiellement des Atomistes (1).

Cette qualité fondamentale accordée à la Matière, Straton pouvoit bien faire quelques pas dans les explications des effets physiques. Mais si on la lui refusoit, comment la prouver ? En disant, comme quelques-uns de nos Modernes, qu'on voit partout les indications d'une force végétante qui tend à produire au-dehors, à organiser, à multiplier. Cette force existe, il est vrai ; mais tirer de-là une preuve de l'état primordial des Causes, & prétendre que cette activité est attachée essentiellement & de toute éternité à la Matière, c'eût été de la question même faire sa preuve.

Il auroit eu aussi peu de chose à répondre, si on lui eût demandé pourquoi, de toutes ces particules il ne s'étoit pas for-

(1) *Nec ut ille (Epicurus) corporibus concreta hæc qui asperis & lævibus, & esse dicat, interjecto inanimatis, uncinatisque ni. Lucul. 38.*

mé une seule masse , dans laquelle elles auroient trouvé leur repos , ou dont il auroit résulté un seul mouvement général composé de toutes les forces mouvantes particulieres. Car il n'y a point de raison dans son systême pour former un nombre infini de concrétions différentes plutôt qu'une seule.

(On auroit pu lui demander encore comment les lois qui tendent à l'organisation spécifique , & à la symmétrie universelle , se sont trouvées dans la Nature. Répondre , comme dans le passage de Plutarque , que cela s'est fait *par le hasard* , c'étoit rentrer dans les songes de Démocrite , & se charger de tout ce qu'on lui a opposé sur ce point de sa doctrine , *somnia Democriti , non docentis sed optantis*. (Lucul. 38.) Ce n'étoit plus être philosophe , ni raisonner par les causes , puisque le hasard n'est rien , & qu'il n'offre aucune idée à l'esprit. Il falloit donc qu'on accordât gratuitement à Straton , non-seulement le principe qui servoit de base à son systême , mais encore d'autres

suppositions indépendantes de ce principe.

En supposant les élémens animés & vivans par eux-mêmes, Straton avoit encore besoin, comme les autres Philosophes, de distinguer, d'après ces phénomènes, deux fortes de matiere; l'une plus subtile, l'autre plus grossiere, qu'il partageoit en autant de degrés qu'il lui en falloit pour établir la continuité de la Nature depuis le plus haut des cieux jusqu'au centre de la terre, dans ses différentes especes.

Avec la matiere subtile, il formoit les astres, & donnoit à peu près la premiere raison de leurs mouvemens, par la nature, le nombre & l'arrangement de leurs élémens composans, qu'il pouvoit imaginer & combiner à son gré. Il donnoit de même les raisons des especes terrestres, en estimant les doses & la nature des pieces composantes, par les fins, les propriétés, les facultés qu'il voyoit dans les especes composées. Par exemple, la plante étoit plus parfaite que la pierre, parcequ'il entroit dans sa composition, artistement or-

ganifiée, une plus forte dose de matiere active. L'animal étoit plus parfait que la plante, par une dose plus grande & par une organisation plus savante. L'homme à son tour étoit plus ingénieux que l'âne ou le cheval, par un triage de parties plus excellentes, & parcequ'il a outre les yeux & les oreilles, la main fendue en cinq doigts, qui lui rendent le tact plus fin, & les perceptions plus distinctes. Au-dessus de l'homme, il mettoit, selon toute apparence, d'autres especes encore plus parfaites. Qui pouvoit lui fixer des limites? Ceux qui sont placés au plus haut degré, étoient apparemment ce qu'il appeloit les Dieux. Mais circonscrits comme les autres êtres, dans leurs essences & leurs facultés naturelles, ils n'étoient, comme tout le reste, que des parties, & non les maîtres du Monde.

On voit les conséquences d'un pareil systême, qui ramene tout au hasard des rencontres & à la spontanéité des mouvemens, sans Cause intelligente universelle.

Tout va où il peut aller, & y va nécessairement. Il n'y a dans le Monde, ni centre, ni principe d'union. Que tout soit ensemble ou dispersé, par gradation, ou par faut, bien ou mal, cela ne fait rien à la Nature, qui se plaît également dans l'ordre ou dans le désordre : se conservant, s'il le faut ; se détruisant, s'il le faut encore ; toujours entière, toujours également bien, soit dans ses organisations, soit dans ses ruines.

Mais nous devons dire ici que ce système, comme tous les autres faits par les anciens Philosophes, pourroit être corrigé, & devenir moins choquant. On pourroit dire qu'il a plu à Dieu d'attacher aux différentes parcelles de la Matière cette vitalité vague qui cherche à s'unir à d'autres parties, & à s'organiser, selon des plans tracés dans la nature même des éléments. Cette idée reviendroit à peu près aux natures plastiques que quelques Modernes ont cru pouvoir admettre, & concilier avec le dogme de la Providence (1).

(1) Voyez troisieme Époque, art. Cudworth.

SECTION IV.

LES MÉCHANICIENS.

ARTICLE I.

Leucippe & Épicure.

OU LES ATOMES SE MOUVANT DANS LE VUIDE.

LEUICIPPE d'Élée, ou, selon quelques autres, d'Abdere, disciple des Éléatiques, & en particulier du sophiste Zénon, excédé des subtilités de ses maîtres, dont on a vu un échantillon ci-dessus (1), ne se contenta pas de les abandonner ; il prit par-tout le contre-pied de leurs idées. Ils avoient paru anéantir la Matière, pour ne laisser l'existence qu'aux choses intelligibles ; il anéantit les choses intelligibles, pour ne laisser subsister que la Matière. Ils ne reconnoissoient qu'un Être ; il en voulut

(1) *Pag.* 231.

une infinité. Ils n'admettoient qu'un seul Monde ; il en admit un nombre infini. L'Univers étoit rond ; il perdit toute espece de figure ou forme. Il étoit plein ; il fut fermé de vuides. La substance étoit continue ; elle fut coupée en une infinité de parcelles : elle sembloit être Dieu, & Dieu par-tout ; elle fut Matière en tout & Dieu nulle part : elle avoit, dans plusieurs Écoles, quatre sortes de mouvemens & toutes sortes de qualités inhérentes ; elle n'eut aucune qualité, & ne conserva que la figure & le transport local : enfin l'action de la Divinité avoit une influence très-spéciale sur les êtres ; tout se fit par le hasard des rencontres & le pur mécanisme des parties. Ce passage si brusque d'une extrémité à l'autre, fut sans doute un coup de théâtre sur la scene philosophique. Ce fut Leucippe qui en donna le plaisir au public.

Le Stoïcien Posidonius prétendoit, peut-être pour en ôter la gloire à l'École d'Élée, que l'idée des atomes étoit venue de Phénicie, & qu'elle appartenoit à un cer-

tain Mochus ou Moschus, en qui quelques Modernes ont cru voir Moyse (1).

Quoi qu'il en soit, ce fut alors, c'est-à-dire, plus de deux mille ans avant Descartes, que naquirent ces tourbillons si fameux dans le XVII^e siècle, pour former & soutenir dans l'espace, ces globes immenses qui nous éclairent. Tout ce qu'il y avoit de force mouvante dans les atomes, se partageant selon la figure & la masse de chacun d'eux, forma des concrétions de différentes especes, qui se balançant dans le vuide, se pressant, se poussant mutuellement, trouverent enfin cet équilibre heureux qui fixa la forme & l'état de l'Univers.

Comme ce système a été fort répandu dans son temps, & qu'il en reste encore des parties considérables dans la Philosophie d'aujourd'hui, on ne peut se dispenser d'en donner ici quelque développement.

Selon Leucippe, Démocrite, Épicure,

(1) Théodoret, parmi les Anciens; & parmi les Modernes, Dickinson, Selden, & M. Huet.

deux principes universels de composition, le plein & le vuide, ou le corps & l'espace, ou même l'être & le non-être : tous deux existans également, & par essence ; tous deux éternels ; tous deux immuables & indestructibles.

Le vuide, infini en étendue ; le plein, infini en nombre : le vuide, continu ; le plein, partagé en corpuscules solides & inaltérables, par cette raison appelés atomes, ou *insécables* ; parcequ'il n'y a point de force dans la Nature capable de les diviser.

Ces atomes ont trois qualités essentielles : la *figure* ; il y en a de ronds, de carrés, de longs, de courbés, de crochus, &c. la *grandeur* ; il y en a de plus gros & de plus petits : la *pesanteur*, d'où suit le mouvement dans le vuide.

Comme l'espace est infini en étendue, & que les atomes sont infinis en nombre, il seroit aussi ridicule, disoit Métrodore de Lampsaque, de prétendre qu'il n'y eût qu'un Monde, que de dire que dans un

champ immense semé de bled , il ne se trouveroit qu'un épi. Non-seulement il y a plusieurs Mondes , mais il y en a une infinité , d'une infinité d'especes , & une infinité de chaque espece , tous formés par le concours fortuit des atomes , & se détruisant par la dispersion de ces mêmes atomes.

Entre ces Mondes , figurés chacun à leur maniere , se trouvent nécessairement des vuides dans lesquels il s'est échappé quelques atomes infiniment subtils. C'est-là , & de ces atomes , que se sont formés les Dieux , semblables à des râteaux infiniment déliés , terminés par un simple trait comme les figures monogrammes. Assis , oisifs , sans aucun mouvement , dans leur retraite solitaire , regardant sans intérêt les Mondes qui se pressent autour d'eux , ils jouissent de la félicité d'Épicure ; non toutefois sans quelque inquiétude de se voir froissés par la compression des Mondes , & peut-être anéantis par la dispersion de leurs atomes dans le vuide.

Or voici comment les Mondes se sont

formés , le nôtre en particulier , (car un seul fuffit pour les expliquer tous) par les simples lois du mécanifme.

« Les atomes , doués d'un mouvement
 » aveugle & irrégulier , fe porterent par
 » hafard vers un même point , & y forme-
 » rent un amas confidérable de matiere :
 » ce fut le cahos particulier de notre
 » Monde. Dans ce cahos , il y avoit des
 » atomes de différentes figures , de diffé-
 » rentes grandeurs , & par conféquent de
 » différens poids. Tout ce qu'il y avoit de
 » plus massif fe porta en bas , en forme de
 » fédiment ; & tout ce qu'il y avoit de plus
 » fubtil fut pouffé en haut par le choc & la
 » répulfion des atomes groffiers. Ceux-ci ,
 » par leur action continue , empêchant les
 » autres de defcendre , les forcerent de
 » refter dans la partie environnante , à une
 » certaine diftance , où avec le temps ils
 » formerent la circonfférence de notre
 » Monde. Les autres atomes , de la même
 » efpece & de la même fineffe , fe rendant
 » peu à peu dans les mêmes lieux par les
 » mêmes

» mêmes raisons, cette enceinte lumineuse
 » qu'on appelle *ciel*, s'étendit autour de
 » nous, & forma ensuite, dans elle-même,
 » tous les astres. Ces corpuscules subtils,
 » donnant par leur mouvement continuel
 » vers la circonférence, à l'air qu'ils tra-
 » versoient une forte impulsion, en firent
 » un courant rapide. Ce courant embrassa
 » les astres, les emporta, sans leur faire
 » quitter leur sphère, & détermina ces
 » cours périodiques, qui conservent en-
 » core aujourd'hui leur première détermi-
 » nation. Ainsi la Terre & l'Eau furent for-
 » mées des parties grossières; le Feu & le
 » Ciel, des parties subtiles ». Tel est le pré-
 cis que Plutarque nous a donné de la Cos-
 mogonie des anciens Atomistes (1). On
 peut voir les paroles d'Épicure même,
 dans sa Lettre à Hérodote, que nous avons
 traduite en partie dans la *Morale d'Épi-
 cure* (2).

Lorsqu'il étoit question de renverser un

(1) *De Plac.* 1. braire, rue S. Jean-de-

(2) Chez Saillant, Li- Beauvais.

pareil édifice , on sent bien qu'il n'étoit pas besoin de grands efforts : il suffisoit de faire quelques questions aux Épicuriens : de leur demander , par exemple , si la pesanteur est par elle-même une cause suffisante de mouvement dans un vide infini : s'ils conçoivent aucun mouvement sans direction ; & s'il pouvoit y avoir aucune direction dans un vide infini , où il n'y a ni centre naturel , ni centre ordonné ; en un mot , pourquoi les atomes se mouvoient vers le haut , plutôt que vers le bas , ou autrement.

On pouvoit leur demander en second lieu , comment s'étoit pû former aucun amas d'atomes , sans qu'il y eût des rencontres ; comment il pouvoit y avoir eu des rencontres , sans qu'il y eût inégalité de mouvement ; & quelle inégalité de mouvement il pouvoit y avoir dans un espace qui cédoit également à tout ce qui se mouvoit ?

On pouvoit leur demander encore , pourquoi ces atomes s'étoient arrêtés à la cir-

conférence d'un Monde, & qu'ils n'avoient pas poursuivi leur route dans l'infini, &c.

On ne parle point de quantité d'autres absurdités palpables dans les détails. Comment pouvoient-ils faire croire au genre humain que les yeux n'ont point été faits pour voir, ni les oreilles pour entendre, ni les dents pour broyer les alimens? que deux atomes, qui ne vivent ni ne sentent, pouvoient commencer à vivre & à sentir par leur contact réciproque? Straton du moins avoit des atomes vivans, doués d'un mouvement spontanée, d'une sorte de sentiment sourd, dont on pouvoit tirer quelque parti pour les especes animées : mais Épicure a eu peur même de cette vitalité. N'ayant pour objet unique que d'assurer à ses disciples une tranquillité absolue dans tous les états possibles de l'homme, il a craint qu'ils n'entrevissent quelque sujet d'allarme dans des atomes dont la vie auroit été indestructible. Qui sait si à cette vie il n'auroit point tenu quelque degré de sensibilité? Il étoit plus sûr & plut net

de rendre purement mécanique la composition du Monde & de ses parties, malgré l'absurdité qu'il y avoit de tirer du hasard & du mécanisme seul la raison, la sagesse, le sentiment & la vie.

ARTICLE II.

Anaxagore de Clazomene.

OU LES ATOMES REVÊTUS DE QUALITÉS, ET MUS
PAR UNE INTELLIGENCE INFINIE.

NOUS plaçons ici Anaxagore, tout ancien qu'il est par rapport à presque tous les autres Philosophes dont nous nous sommes occupés jusqu'ici, parceque son système semble être une correction des leurs. On y verra beaucoup de leurs idées, mais avec un arrangement si différent, qu'il paroîtra un édifice régulier en comparaison des autres, qui ne sont que des ébauches ou des desseins informes.

Il est le premier qui ait prononcé nettement que l'Intelligence étoit séparée de

toute matiere , & qui, laissant à celle-ci une inertie complete , ait placé dans l'autre le principe non-seulement de l'ordre, mais de tout mouvement (1). Athenes frappée d'admiration , éleva deux autels en son honneur , l'un à l'*Intelligence* , l'autre à la *Vérité* (2) : mais le dogme du philosophe n'étoit pas encore mûr pour la Philosophie : celle-ci ne pouvoit y revenir qu'après de longs efforts & de longues erreurs.

Voici le premier raisonnement que fit Anaxagore , & qui servit de base à son système. La Nature reste constamment la même dans chacune de ses especes fondamentales : donc elle est constamment la même dans ses élémens fondamentaux. Car si ses élémens étoient corruptibles , le temps , qui détruit tout , les détruiroit peu à peu , & les especes disparoîtroient. Les especes se conservent , le feu , l'eau , &c; donc le feu , l'eau , l'air , la terre , l'éther , les sels , les huiles , les métaux , &c , sont ce qu'ils sont

(1) Arist. *de An.* 1. 2. (2) *Ælian.* 1. *cap. ult.*
620, D.

par leur nature, par leur essence, & de toute éternité.

« Toutes les choses étoient dans la masse » primitive ; l'Intelligence porta son action » sur cette masse, & y mit l'ordre, dont le » Monde est le résultat (1) ». C'est par ce début magnifique que commençoit l'ouvrage de ce Philosophe. Tout étoit ; mais sans ordre, sans mouvement, sans beauté : c'étoit le cahos. L'Intelligence a ordonné, mu, séparé, revêtu de graces ce qui étoit : & le cahos est devenu le Monde. L'Intelligence a donc été Cause ; mais elle ne l'a pas été pour créer, ni pour tailler les pieces qui composent l'Univers ; elle l'a été pour les employer selon leur nature & leur forme, dans les desseins réguliers qu'elle a formés & exécutés. C'est ce qui demande quelque développement.

Parmi les Philosophes anciens, les uns croyoient la Matière *passible*, c'est-à-dire, susceptible d'acquérir ou de perdre des qualités ; les autres *impassible*, c'est-à-dire »

(1) Diog. Laër. L. 2. *Anaxag.*

incapable de rien acquérir , ni de rien perdre.

Par ce dernier systême, les élémens étoient dans les composés, comme les lettres sont dans les mots, qu'elles constituent par leurs nombres, par leurs différences propres & par leurs combinaisons entre elles, sans changer jamais ni de nature, ni de forme. C'étoit le principe d'Anaxagore, qui lui étoit commun avec tous les autres mécaniciens.

Mais il y avoit entre eux & lui deux différences; l'une, qu'il n'accordoit à la Matière aucune force mouvante, ni capable de produire le mouvement, même dans le vide; l'autre, qu'outre la figure & l'étendue, il donnoit à ses atomes une essence spécifique, telle qu'elle paroît être dans quelques genres, comme le feu, l'eau, l'air, l'or, &c. Cette essence, selon lui, n'étoit pas moins dans les autres genres, quoiqu'elle nous échappât dans l'analyse. Par conséquent, au lieu des quatre élémens, si connus dans la Physique ancienne,

Anaxagore en admettoit un nombre indéfini, autant qu'il en falloit pour composer le Monde tel qu'il est, & l'assurer dans son état avec ses especes. Dans l'état présent des choses, il y a de l'air, du feu, de la lumiere, des astres, des végétaux : donc, selon le raisonnement du Philosophe, dans le cahos préexistant, il y avoit des atomes qui étoient air, feu, lumiere, &c. S'il n'y en eût point eu, le Monde n'en auroit pas. Ce sont ces especes, en atomes, qu'il appelloit *homéomeries*, c'est-à-dire, des élémens d'une forme & d'une espece fixe, semblable à celle des masses qui en sont composées. Voilà le sujet matériel qui attendoit de toute éternité les ordres & l'action de la Cause suprême, infiniment intelligente & puissante.

Nous avons dit qu'Anaxagore étoit le premier *des Physiciens* qui ait eu recours à cette Cause pour exécuter toutes choses : *Primus omnium rerum descriptionem & modum mentis infinitæ vi ac ratione designari & confici voluit.* Tout est renfermé dans ce texte

précieux. Un esprit infini, *mens infinita* ; la force & la sagesse, *vis ac ratio* ; le plan & l'exécution, *designari & confici* ; les détails & les formes, *descriptionem & modum* ; l'universalité des êtres, *omnium rerum*. Tout vient de Dieu, tout appartient à Dieu (1).

Ainsi, dans la Nature, deux fortes de lois : les unes appartenantes à la Matière, en qui Dieu même ne peut rien changer, à la nature de laquelle il est obligé de se conformer dans l'emploi qu'il en fait : les autres, provenant de l'Intelligence divine, qui a combiné, assemblé ; assorti selon ses idées, tel ou tel corps, de telle ou telle espèce, pour en former tel composé. Dans les premières lois, la Matière commande à Dieu, qui est obligé de l'employer telle qu'elle est, comme l'artisan emploie le fer comme fer, le bois comme bois, sans en pouvoir changer la nature. Dans les secondes lois, c'est Dieu qui commande & qui impose à la Matière qu'il combine, telle forme artificielle qu'il lui plaît.

(1) Voyez aussi Arist. *Phys.* 8. 1. texte 4.

Lorsqu'il fut question simplement d'assembler en masse, sans aucune organisation ordonnée, les élémens, soit similaires, soit dissimilaires, le seul triage joint à l'impulsion, suffît, sans autre opération de la part de l'Être intelligent, pour les réunir. Ainsi l'air, l'éther, le feu, les minéraux, les eaux, la terre, toutes les masses élémentaires, connues ou non connues, sans alliage ou avec alliage, n'eurent besoin que d'être portées dans un même lieu pour y faire corps, par leur contact réciproque; il ne fut besoin ni de dessein, ni de plan figuré.

Mais quand il fallut former les végétaux, ou les animaux, c'est-à-dire, des especes comprises dans des individus sujets à des réparations & à des remplacements, alors il fut nécessaire que l'art de l'ouvrier se joignît à la force d'impulsion; il fallut dessiner, figurer avec intelligence au-dedans & au-dehors, des machines capables d'opérer la nutrition & la reproduction, pour réparer & remplacer.

Pour opérer la nutrition , la Cause intelligente mit dans chaque individu , des organes ou instrumens propres à extraire des composés les parties qui lui seroient similaires , & à les lui approprier ; la nutrition ne pouvant se faire que par l'accession de parties analogues au corps qui se nourrit.

Pour opérer la reproduction , la même Cause soumit les parties extraites & adoptées dans l'individu par les organes de la nutrition , à une seconde organisation plus parfaite , qui les fit passer par un état de germes , pour reproduire la même espece de machine dans un nouvel individu.

Pour prouver que la nutrition se faisoit par l'addition des homéomeries , Anaxagore observoit que les animaux & les végétaux de toute espece , ne pouvoient également naître & vivre dans l'air , dans l'eau , sur la terre ; parceque l'air , l'eau & la terre n'avoient pas également pour chaque espece la même quantité d'homéomeries analogues ; que les fruits avoient be-

soin d'attendre les saisons, & les développemens successifs des sucres qui leur conviennent, parceque les homéomeries ne leur venoient que successivement ; qu'on ne cultivoit les terres, qu'on n'arrosait les plantes, que pour dégager les homéomeries analogues à leur nutrition ; enfin que les animaux ne broyoient les alimens que pour en séparer les parties similaires ; que ce n'étoit que pour cela qu'il y avoit dans les animaux tant de coctions, de digestions, de chauffes, de couloirs, pour faire les extraits & la répartition des sucres alimentaires, selon le genre & le besoin des individus & de leurs parties.

Pour prouver que la reproduction se faisoit par la combinaison des homéomeries, voici les raisonnemens d'Anaxagore.

S'il est vrai que la nutrition ne se fait que par l'adoption des parties similaires, il s'en suit que les corps nourrissans, & ceux qui s'en nourrissent, ont entre eux des parties similaires, & plus encore, que les corps qui se nourrissent des mêmes alimens ont

les mêmes parties similaires : ainsi les différentes herbes ou plantes qui se nourrissent dans le même terrain , des mêmes sucs , des mêmes arrosemens , auront à peu près les mêmes principes de composition (1) : ainsi les animaux qui se nourrissent de végétaux , auront , à quelque degré d'affinement près , les mêmes homéomeries que les végétaux.

Si les animaux ont les mêmes homéomeries que les végétaux , il est évident que les différences génériques & spécifiques des germes par lesquels ils se reproduisent , ne peuvent venir que de la combinaison de la quantité & de l'arrangement de ces homéomeries , & que cette combinaison ne peut venir que de l'art & de l'action des organes que l'Être intelligent a établis dans les individus de chaque espèce , pour y opérer cette fabrique nouvelle. La chaîne & la trame sont les mêmes dans les deux genres : ce ne peut donc être que de l'organisation du métier que vient la diffé-

(1) Arist. *Phys.* I. 5. E.

rence des étoffes : la conséquence est nécessaire. Le même suc nourrit la ciguë & la canne à sucre, la laitue & l'anémone ; mais la graine, comme une filiere spécifique, a d'abord organisé leur sève ; & de la sève organisée s'est formée toute la plante. Il y a plus : des fucs pompés par les racines d'un sauvageon s'élevoient dans leur tige naturelle pour aller produire un fruit sauvage ; ils rencontrent dans leur route une autre filiere que l'art y a entée ; la sève, en partant de cette nouvelle filiere, prend une autre organisation, qu'elle communique au bois, aux fleurs, aux fruits, qui par ce moyen ont un caractère nouveau, tout différent des premières vues de la Nature. Tout gît donc dans l'organisation pour la formation des especes ; tout seroit mêlé & confondu sans elle, ἢν ὁμοῦ ; avec elle & par elle tout est distinct, séparé, ordonné, ἐκασμῆσε.

De cette théorie, Anaxagore concluoit que *tout étoit dans tout* : conséquence qui fut mal interprêtée, par affectation, dans

les différentes Écoles, sur-tout depuis que Platon, sous le nom de Socrate, eut fait la fatyre du Philosophe de Clazomene.

Tout est dans tout : c'est-à-dire, qu'il n'y a aucun composé dont quelque partie similaire ne soit dans tout autre composé (1).

Tout est dans tout : c'est-à-dire, que les mêmes parties similaires qui sont dans un individu, ou dans une espece, auroient pu être dans une autre. La laitue est dans l'anémone, parceque ce qui est dans l'une auroit pu servir à composer l'autre. L'animal est dans la plante, la plante est dans l'animal : à plus forte raison un animal est-il dans un autre animal, & sur-tout dans un animal de la même espece, puisque non-seulement les parties élémentaires y sont les mêmes, mais que par l'analogie elles y ont acquis un tel degré d'assimilation, qu'il n'y a que la distinction numérique qui fasse leur différence.

(1) Πάν ἐν παντί μεμίχθαι. Arist. *Phys.* 1. 5. 320. A.
Voyez le pass.

On tiroit encore une autre consequence qu'on prétendoit être absurde : c'est qu'un arbre auroit été composé de petits arbres, un homme de petits hommes, *un homme riant même* (Lucrece pousse la plaisanterie jusques-là) *de petits hommes rians*, & ceux-ci encore, d'autres semblables à l'infini ; à moins, disoit-on, qu'on n'arrivât à des éléments dissimilaires, qui par leur dissimilarité, disoit-on encore, ruineroient le système.

Anaxagore n'étoit plus, pour répondre & se plaindre qu'on prenoit sa pensée à contre-sens. Il avoit bien dit qu'une livre d'or étoit composée de parcelles d'or, mais non de petites livres d'or. On ne devoit donc pas lui imputer de croire qu'un cheval fût composé de petits chevaux. Mais quand même il l'auroit dit, cela n'étoit peut-être pas destitué de toute vraisemblance.

Qui empêche qu'une plante ne soit un composé de petites plantes, c'est-à-dire, de germes organisés dans la même espece?

Est-il

Est-il aucune partie de la plante qui n'ait été lympe, suc laiteux, sève modifiée par la filiere spécifique, & qui n'ait pu devenir bourgeon, & dès-lors tige & arbre ? Si le germe contient l'arbre, si le suc spécifique est la matiere du germe, un arbre fera donc composé de petits arbres. Il en fera de même des animaux. Chez eux, comme dans les plantes, les sucS alimentaires, triés par la digestion, s'organiseront pour devenir germes ; ils le deviendront peu à peu par le travail des organes ; & après avoir passé le point précis de cet état de germe, ils deviendront, par leur condensation & leur combinaison, chair, os, veines, cheveux, &c. & par ce moyen les animaux encore feroient un composé d'animaux ou de germes dans la même espèce.

En un mot, selon Anaxagore, tous les êtres vivans sont composés des mêmes corpuscules : c'est le *genre physique*, ou la masse commune des germes. Les corpuscules sont organisés dans les individus générateurs par une combinaison particulière qui

les détermine à telle espece particuliere : c'est l'*espece physique* des germes. Enfin ces germes constitués en leur espece, se séparent de la tige mere & se nourrissent par leurs propres organes : ce sont *les individus*, le troisieme & dernier degré qui acheve le cercle de la composition ; après quoi vient celui de la décomposition, qui s'acheve lorsque les élémens sont rejettés & repartis dans la masse commune, pour en être retirés de nouveau & employés à d'autres organisations.

C'est ici que nous terminons nos recherches sur les pensées des Philosophes anciens touchant les causes premieres.

Pour mettre le Lecteur en état de les comparer ensemble & de les apprécier, nous allons en faire une sorte de tableau raccourci.



ARTICLE III.

RÉCAPITULATION des Pensées des
Anciens, sur les Causes premières.

I.

IL n'y a point eu de Philosophe dans toute l'antiquité, qui n'ait vu distinctement ce principe essentiel : *Quelque chose est : donc quelque chose a toujours été.* Il est évidemment renfermé dans cet axiome si célèbre : *Il ne se fait rien de rien*, que les Philosophes anciens ont pris dans tous les sens qu'il a, & qu'il peut avoir.

II.

OR cet Être, qui a toujours existé, est, ou le Monde tel qu'il existe aujourd'hui, ou la Cause même qui a produit le Monde.

Il n'y a gueres qu'Ocellus & Aristote qui aient enseigné bien formellement l'éternité du Monde. Le premier la prouvoit par des raisons métaphysiques ; l'autre, par la

raison des qualités essentielles à la Matière ; laquelle étant supposée éternelle , avoit dû déployer de tout temps l'activité de ces qualités.

Les Modernes qui ont suivi Spinoza , ou qui l'ont précédé , ont jugé à propos de faire dépendre l'éternité du Monde des facultés nécessairement actives de la Divinité , qui ont dû s'exercer de toute éternité. Mais les Anciens n'ont point employé cette dernière raison , parcequ'ils n'ont jamais eu d'idée bien formée du système de Spinoza.

III.

EN supposant le Monde né ou formé dans le temps , il est évident qu'il a dû sa naissance à un Être autre que lui , puisque rien ne peut être à soi-même cause de sa production.

Or cet Être , autre que le Monde , est unique , ou il ne l'est pas : c'est la célèbre division qui comprend ce qu'on appelle les Unitaires & les Dualistes.

Si cet Être est unique , c'est ou la Divi-

nité feule, ou la Matiere feule, ou la Divinité & la Matiere conçues comme un, dans un même Être.

IV.

SI c'est la Divinité feule, par exclusion de toute Matiere ; ce ne peut être que la Divinité fous la forme d'une caufe libre, ou fous celle d'une caufe néceffaire & fpontanée. Cette feconde maniere ne peut avoir lieu dans la fuppoftion que le Monde feroit né : une caufe éternelle, néceffaire, produit fon effet de toute éternité. Par conféquent, fi c'est la Divinité feule qui a produit le Monde dans le temps, elle l'a produit comme caufe libre ; maniere de produire qui ne fe trouve clairement prononcée que dans les principes du Chriftianifme.

V.

SI c'est la Matiere feule, c'est ou la Matiere qui fe meut par fa pefanteur naturelle dans le vide : c'étoit l'opinion de Leucippe & d'Épicure : ou la Matiere qui fe meut par une force qui lui eft inhérente : c'étoit

celle des Hylozoïtes , qui se sous-divise encore en deux ; dont l'une est celle des Stoïciens qui donnoient à une certaine partie de la masse matérielle une sorte d'intelligence & une influence réelle sur le Monde en général ; l'autre est celle de Straton , qui ne donne à la Matière qu'une simple faculté de se mouvoir , pour former des individus dont aucun n'a aucune surintendance sur les autres.

VI.

ENFIN si c'est la Divinité & la Matière conçues comme un , dans un même être , il y a plusieurs classes.

La plupart ont formé cette unité improprement dite , sur le modèle de l'homme , donnant au Monde un corps & une ame tellement assortis , que la Matière étoit comme le vase de la Divinité ; mais vase flexible , qui donnoit à Dieu une partie de sa forme , & recevoit de lui une partie de la sienne : c'étoit la pensée de quelques Pythagoriciens.

D'autres , & c'étoit le très-grand nom-

bre , imaginoient cette union comme une contiguité de deux substances à peu près homogenes répandues dans tout l'espace ; de maniere toutefois que la plus pure de ces deux substances remplissoit toute la partie supérieure du globe universel ; c'étoit Dieu : l'autre substance occupoit tout l'espace depuis l'orbite de la Lune jusqu'au centre de la Terre. La plupart des Pythagoriciens , toute l'École d'Élée , Parménide , Platon , Aristote , Zénon , ont embrassé cette opinion.

Il y a une troisieme espece d'union , qui seroit celle où il y auroit dans une substance unique deux attributs généraux, l'étendue & la pensée , pour en former les deux especes d'êtres que nous connoissons. Mais si quelques-uns des Anciens , je veux dire les Éléatiques , ont pu entrevoir quelque chose de cette opinion , la tournure d'esprit de leur siecle les a empêchés de s'y arrêter , & de la voir sous le même aspect que les Modernes l'ont vue depuis Spinoza.

Enfin il y a l'union vague de la Divinité.

& de la Matière dans un premier principe, connu quant à son existence, inconnu quant à son essence; qu'on se représentoit comme une source universelle d'où les êtres fortoient, soit par émanation, comme des rayons; soit par génération, comme les élémens ou les animaux; ou par fécrétion, ou enfin par quelque autre voie inconnue, sans fixer ni les temps, ni la manière, sans aucune explication raisonnée. C'étoit le systême de tous les anciens peuples en général, & sur-tout des Orientaux, lorsqu'ayant perdu le sens précis de l'instruction primitive recueillie par Moïse; ils se furent bornés à des idées vagues & à une croyance d'héritage, sans autre discussion.

Ils se figuroient la Majesté suprême, à l'exemple de leurs rois, retirée dans le ciel des cieux, laissant à un principal ministre, issu lui-même de la divinité, le soin de gouverner le Monde comme un état, & de retenir dans l'ordre un certain principe de rébellion, dont ils devoient l'existence par la vue des maux qui affligeoient la Na-

ture. C'est de-là que vinrent la Lumière & les Ténèbres chez les Chaldéens, Oromaze & Arimane chez les Perses, Osiris & Typhon chez les Egyptiens, l'Amour & la Nuit chez les Théologiens Grecs, Jupiter & les Titans chez les Poëtes, jusqu'au moment où naquit la Philosophie proprement dite, c'est-à-dire, environ six cents ans avant J. C.

Voilà les trois manières générales d'employer l'unité de principe; la Divinité seule, la Matière seule, la Divinité & la Matière conçues comme un dans un seul être. Venons à la seconde branche de division, qui est la dualité distinctement prononcée.

V I I.

Si la Divinité & la Matière sont conçues comme deux êtres nettement séparés; l'une est regardée comme cause active, & l'autre comme cause passive, plus ou moins, selon les différens systêmes sur la nature de la Matière, c'est-à-dire, sur ce qu'elle a de forme & de mouvement par elle-même.

Les uns ont dit que la Matière n'avoit

aucune forme fixe, mais qu'elle étoit une pâte prête à recevoir les formes de toute espece. Ce sont les Hylopathiens, ou l'École d'Ionie.

D'autres ont dit que la Matière avoit une forme fixe générale; comme d'être feu, eau, air, &c. mais qu'elle n'en avoit qu'une, & que les especes étoient produites par la condensation ou la raréfaction de ces premiers élémens. C'étoient Thalès, Anaximène, Héraclite, tous les Stoïciens, &c.

D'autres, qu'elle en avoit plusieurs aussi fixes, mais comprises & renfermées toutes dans les qualités premières, qui sont l'étendue, la configuration, la gravité, la solidité, par exclusion des qualités altérables. C'étoient les Atomistes.

D'autres enfin, qu'elle avoit un nombre indéfini de formes fixes, auxquelles tenoient les qualités, même altérables, du chaud, du sec, du froid, de l'humide. C'étoit les homéométries d'Anaxagore.

VIII.

IL n'y avoit pas moins d'opinions sur le

mouvement de cette même Matière.

Anaxagore disoit qu'elle étoit destituée par elle-même de tout mouvement, même local, & que Dieu seul pouvoit la porter & la placer.

D'autres lui accordoient le mouvement local, non par sa nature, mais par son existence dans le vide. C'étoient les Atomistes.

D'autres pensoient qu'outre le mouvement local, elle avoit les trois autres mouvemens, de génération selon l'essence, d'altération selon la qualité, d'augmentation selon la quantité. C'étoient les partisans des qualités altérables, qu'on nomme quelquefois Anaximandrites.

D'autres, qu'elle avoit une sorte de mouvement vital qui lui donnoit des tremouffemens, des vibrations spontanées. C'étoient Straton de Lampsaque, les Stoïciens & la plupart des Physiciens.

D'autres enfin, tels qu'étoient quelques Pythagoriciens, dont Platon a exposé les pensées, lui donnoient des sen-

fations sourdes & un appétit aveugle.

IX.

PAR l'état & les attributs qu'on donnoit à la Matière, on peut aisément juger des degrés d'activité & d'efficace que les différens Philosophes attribuoient à Dieu pour mouvoir cette Matière, pour la former, pour la diriger & l'appliquer à l'exécution du plan actuel de la Nature. Plus ils donnoient à l'un, moins ils accordoient à l'autre. Mais aucun de ces partages ne pouvoit se soutenir, parceque tous impliquoient contradiction. Le seul dénouement, que l'antiquité philosophique n'a pas même entrevu, étoit de donner tout à Dieu, & d'ôter tout à la Matière, jusqu'à sa propre existence; de mettre du côté de Dieu, non-seulement tout ce qu'il y a de causalité, mais encore tout ce qu'il y a de substance essentielle dans l'Univers, & de traiter tout le reste comme de simples effets produits, quant à leur forme & quant à leur substance. Les Philosophes étoient bien parvenus jusqu'à dire que Dieu étoit

feul être, & la Matière non-être ; mais de ce non-être au néant il y avoit encore une distance infinie, puisque le non-être n'étoit que l'être sans forme.

X.

TEL est le plan général du labyrinthe dans lequel les Philosophes anciens se sont égarés pendant dix siècles, pour trouver le premier appui de la vérité & du bonheur. Ces grands hommes, ces lumières du monde, ces confidens des secrets de la Nature ne nous ont rien appris. A la place de la tradition antique, qui avoit fait jusqu'à eux la règle & l'espérance du genre humain, ils n'ont mis, disoit Socrate, *que des airs, des éthers, que des mots.*

Thalès, placé entre la tradition & la philosophie, posa des principes excellens, qu'il ne crut pas nécessaire de prouver dans un siècle où personne ne doutoit. Les Physiciens ou Naturalistes qui vinrent après lui, formerent le Monde en faisant abstraction de toute divinité, quelques-uns même lui donnant l'exclusion. Anaxagore remontra

la tradition ; il étonna son siècle ; il eut des autels , & pas un disciple. Platon vint , qui se moqua d'Anaxagore , & qui noya le peu d'idées qui restoient , dans l'enthousiasme de l'École Pythagoricienne. Aristote à son tour les couvrit d'une métaphysique épineuse , capable de repousser plutôt que d'instruire les esprits. Zénon , quoique tout entier à l'austère vertu , mit toute la Nature dans un réseau de fer , & la traîna dans l'espace , sans autre objet que de voir finir le Monde par une nécessité fatale , comme il avoit commencé. Straton substitua à cette nécessité une force convulsive , qui tendoit aveuglément à séparer ce qui étoit uni , & à unir ce qui étoit séparé. Épicure enfin , venant après tous les autres , blessé avec raison de tout ce qu'il avoit vu & entendu , écrivit trois cents volumes sans daigner citer un seul philosophe ; il mit , sans détour & sans mystère , le Monde organisé au niveau du cahos ; l'un , selon lui , étant aussi bon , & aussi bien que l'autre. Pour remporter le prix sur ses rivaux , il mit le

comble à leurs absurdités. Le Monde d'Épicure étoit une machine qui se remontoit par le hasard, comme elle s'étoit formée par lui ; celui de Straton étoit une plante qui végeoit ; celui de Zénon, un animal intelligent, sans liberté ; celui de Platon, un cheval fougueux, que la main de l'écuyer ne pouvoit réduire. Falloit-il tant de veilles, tant de volumes, tant de disputes, pendant tant de siècles, pour nous donner de pareilles instructions ?

L'Univers savoit, avant Thalès, qu'il y avoit une Cause universelle intelligente, attentive à la conduite des hommes, & occupée de leur sort ; il savoit que l'ame humaine avoit des rapports essentiels de subordination avec cette cause. Les Philosophes travaillant sur ces deux notions, qui sont le fondement des mœurs, n'ont rien fait que pour les affoiblir ou les rendre problématiques, sans les remplacer par aucune idée utile ou satisfaisante.

Ils rappellent tout à une sorte de Matière créée. Ont-ils eu une idée de cette

Matiere , de ses attributs , de son essence ? C'étoit , selon le divin Platon , un être qui n'étoit pas être , qui n'étoit ni quoi , *neque quid* , ni qu'est-ce , *neque quale* , ni grand ni petit , *neque quantum* , qui n'étoit rien , & qui toutefois étoit. Quelle base pour s'élever dans les spéculations sublimes de l'ordre éternel & de ses loix ! Ils ont parlé du mouvement , je ne dis pas sans en connoître la nature , mais sans en soupçonner même la cause. Il y en a eu qui ont été jusqu'à nier qu'il existât ; parcequ'ils aimoient mieux se charger d'un ridicule que de dire avec Socrate , *je ne fais pas*. Que dira-t-on des positions respectives des parties du Monde , qu'ils ont voulu être déterminées par les qualités mécaniques , harmoniques , sympathiques ou antipathiques de la Matiere fixée par l'action machinale de quelque ame subalterne , qui s'étoit logée dans tel cercle plutôôt que dans tel autre ? Que dira-t-on de l'organisation spécifique des individus , dont la plupart des Philosophes n'ont donné aucune raison qui soit philosophique ;

philosophique ; l'abandonnant tantôt au hasard, tantôt à une nature aveugle, qui prend la route sans connoître le terme, qui arrive sans savoir qu'elle est arrivée ? Il faisoit beau entendre Pythagore & les Platoniciens dissertant sérieusement sur la descente des ames, qui partoient du ciel & se glissoient le long du zodiaque, depuis le cancer jusqu'au capricorne ; & qui, tombant de-là comme des étincelles, venoient se former à elles-mêmes des établissemens dans les corps mortels, où elles se promenoient pendant des siècles d'une espece à l'autre ; & d'où elles repartoisent après un certain temps périodique, que Pythagore savoit. Il savoit jusqu'au jour de leur départ des astres, & de leur arrivée dans les corps : c'étoit le quatorzieme de la conception de l'animal.

Toutes ces opinions étoient si singulieres, pour ne rien dire de plus ; elles étoient si bizarrement exposées & prouvées, que les plus sages d'entre ces Philosophes, à la tête desquels on met justement Socrate,

prirent le parti de ne les regarder que comme nous faisons aujourd'hui les disputes d'École. Platon traitant également le pour & le contre, & sous d'autres noms que le sien, nous fait assez sentir que ces opinions, bonnes pour amuser un bel esprit désœuvré, ne méritoient pas qu'un homme sensé en épousât aucune. Arcésilas poussa plus loin ce système d'incertitude; & Pyrrhon alla jusqu'à douter de sa propre existence, & même de son doute. Ainsi la Philosophie systématique, dans quelque route qu'elle s'engageât, aboutissoit toujours à quelque absurdité.

Quelles idées de vertu pouvoient naître de cette confusion de pensées? quels principes de conduite pour les sociétés & pour les particuliers? Aussi tous ces beaux Traités de sagesse, tous ces magnifiques préceptes développés avec tant d'éloquence dans les écrits fameux de nos Philosophes, sont-ils moins les résultats de leurs vues métaphysiques, que les expressions recueillies de la voix de droiture & d'équité qui

se fait entendre dans tous les cœurs ; que l'extrait raisonné de cette tradition universelle du genre humain, de cet amour inné du beau & du bon, du vrai & du juste, que nos Philosophes perdoient de vue dans l'analyse, mais qu'ils retrouvoient dans le sentiment, pour en faire la loi de conscience de l'homme, & le code de toutes les sociétés. Où en seroient les peuples, si la Morale qui les gouverne n'eût pu être que le résultat des systèmes que nous avons vus ? Cette Morale eût été chancelante dans tous ses points ; & si l'on eût compté les voix, loin de nous conduire à la société, elle nous eût presque toujours réduit à l'état de brute & de guerre. Notre sagesse, dans le plus haut point de sa perfection, n'eût été, en dernière analyse, qu'un système raffiné d'intérêt personnel, réduit lui-même au seul plaisir des sens . . . Je m'arrête, parceque ce n'est pas ici le lieu de faire des réflexions, ni de tirer des conséquences.

TROISIEME ÉPOQUE.

PRÉCIS DES OPINIONS DE QUELQUES
PHILOSOPHES MODERNES SUR LES
CAUSES PREMIERES.

I.

Siècles stériles pour la Philosophie.

LA Philosophie, qui depuis trois ou quatre siècles avoit fait de la Grece son chef-lieu, & comme sa métropole, envoya des especes de colonies dans les villes fameuses, à Rome entre autres, & à Alexandrie.

Celle-ci, qui venoit d'être fondée, & qui, par le nom de son fondateur, avoit droit à toutes sortes de gloire, devint en peu de temps le point de réunion de tout ce qu'il y avoit de génies célèbres dans l'Orient, & par-là l'École centrale de l'Asie, de l'Afrique & d'une partie de l'Europe.

D'un autre côté, Rome en possession, depuis plusieurs siècles, de donner des loix à l'Occident; Rome, dont la puissance & les vertus éblouissoient l'Univers, n'offroit pas un théâtre moins brillant aux esprits qui tendoient à la gloire. Mais comme chez elle on ne s'occupoit des sciences & des Dieux, que relativement au bonheur des citoyens ou à l'agrandissement de l'empire, les questions de pure spéculation y firent d'abord peu de fortune. Ce ne fut que sous l'extérieur de la sévérité cynique & des paradoxes de Zénon, qui paroissent aller au sublime des mœurs, que la Philosophie put s'attirer l'attention des Romains. On leur parla de resserrer les bornes de l'intérêt particulier, & d'étendre les droits de la patrie. C'en fut assez pour leur faire adopter des principes, ou plutôt des conséquences, qui sembloient propres à fortifier l'esprit du gouvernement, & à élever ce courage mâle, qui n'a de nom dans les langues modernes, que celui de la nation qui en a donné

l'exemple. Nous avons dit *adopter* ; car les Romains, Varron, Lucrece, Cicéron, Sénèque, Pline, n'ont parlé de la nature des Dieux & des principes de l'Univers, que d'après ce qu'en avoient dit les Grecs. Tout ce qu'on trouve chez eux n'est que commentaire, ou citation, ou traduction. Apparemment qu'ils étoient arrivés trop tard pour être inventeurs ; ou plutôt, que la partie de ce peuple roi étoit de subjuguier les nations & de les gouverner.

Les premiers Philosophes Grecs qui vinrent à Rome, furent Carnéade, Diogène le Stoïcien & Critolaüs. La ville d'Athènes les avoit choisis pour aller plaider sa cause devant le sénat Romain, & faire adoucir un décret qui la condamnoit à payer cinq cens talens, pour avoir ruiné la ville d'Orope dans la Béotie. L'éloquence de Carnéade éblouit la jeunesse Romaine ; mais elle fit trembler le vieux Caton : sur-tout quand il eut entendu ce philosophe parler un jour en faveur de la justice, & le lendemain détruire tout ce qu'il avoit dit la

veille. « Que faisons-nous , s'écria-t-il , de
 » ces étrangers , qui vont renverser les
 » têtes de nos jeunes citoyens , & leur don-
 » ner des principes inconnus à nos peres ?
 » Nous avons besoin de soldats & de ma-
 » gistrats , & non de rhéteurs , qui chan-
 » gent le blanc en noir & le noir en blanc.
 » Il ne nous faut d'autres maîtres que nos
 » loix & la vertu de nos peres. Qu'on les
 » renvoie donner leurs leçons à la jeunesse
 » de leur pays ». Les Philosophes parti-
 rent ; mais les idées qu'ils avoient semées
 dans Rome y germerent de toutes parts.
 Les jeunes gens coururent apprendre à
 Athènes ce qu'on n'osoit enseigner chez
 eux. Le goût de la Philosophie se répandit :
 & Rome , peuplée malgré elle de Philoso-
 phes , se laissa aller enfin à cette espece de
 luxe , à cause de sa ressemblance avec la
 vertu. Les jurisconsultes crurent y trouver
 les principes raisonnés des loix ; les mili-
 taires ceux de la solide gloire ; les simples
 citoyens , les élémens du bonheur parti-
 culier , qui , fondé sur la modération de

desirs, pouvoit aussi influer sur la tranquillité intérieure de l'état. Tout esprit pensant crut pouvoir user de son droit naturel, & raisonner sur le bien, sur le mal, & particulièrement sur le mieux; sur le sien & sur celui de l'état. Par-tout on voulut mettre les preuves & les démonstrations à côté des regles & des mœurs. L'Empire sembloit recevoir une nouvelle vie. Mais par la fatalité attachée au cœur humain, qui abuse des meilleures choses, la sphaere des vices s'étendit avec celle des idées. Ceux qui jusques-là n'avoient été vicieux que par foiblesse ou par égarement, trouverent le moyen de l'être par principe. On avoit commencé par admirer Zénon, on finit par croire Épicure; & la corruption s'étendant de proche en proche, Rome, qui s'étoit élevée par la vertu grossiere & ignorante de ses premiers citoyens, s'affoiblit en croyant se polir, & tomba enfin faute d'hommes, lorsque tout le monde voulut raisonner & se faire des principes.

La Philosophie s'étoit glissée dans Rome

plutôt qu'elle n'y étoit entrée. Il n'en fut pas de même à Alexandrie. Accompagnant le Vainqueur de l'Asie, qui avoit été élevé par elle, qui avoit conservé pour elle une admiration mêlée d'enthousiasme, elle y entra comme en triomphe, faisant partie de ses projets de grandeur & de politique. Ce n'étoit pas assez d'avoir soumis les nations & de les tenir assujetties par la force ; il falloit regner sur les esprits & gagner les cœurs. L'Egypte, pleine d'elle-même dans tous les temps, & fiere de sa haute antiquité & de ses connoissances historiques, se faisoit valoir aux yeux de ses nouveaux maîtres, dont elle regardoit les plus savans hommes comme des enfans qui bégayoient à peine, & qui n'avoient nulle idée des choses. Non, disoit le prêtre d'Héliopolis à Solon (1), il n'y a pas un seul Grec qui soit un homme.

Il falloit guérir l'Egypte de cet orgueil, & lui faire sentir que la supériorité de ses vainqueurs dans les armes tenoit à la supériorité des lumieres.

(1) Tim, de Plat,

Tout ce qu'il y avoit d'hommes célèbres dans la Grece, passa la Méditerranée, & vint jouir des privilèges d'une ville superbe, qui toute entiere sembloit n'être qu'un trophée & un monument de gloire.

On y étala avec magnificence cet appareil d'arts & de sciences dont la Grece s'étoit occupée depuis quatre siècles. On compara les traditions & les fables de l'Asie avec les connoissances de l'Europe; on évalua les degrés d'habileté des différentes nations. Les Ptolomées, savans par goût, fournirent de nouveaux alimens à l'émulation. Une bibliotheque immense, des distinctions, des honneurs, des fortunes considérables prodiguées aux gens de Lettres & aux Philosophes, mettoient tous les esprits en action; c'étoit une fermentation universelle. Un si grand éclat attira, comme il le devoit, les savans de toutes les nations, à qui les conjonctures rendoient les accès faciles. Les Juifs, dispersés dans tout l'Orient, s'y porterent en foule: les Mages des Perfes s'y arrêterent; les Gymnoso-

phistes d'Éthiopie y parurent ; toutes les opinions de l'Univers y aborderent, y furent discutées, réformées, combinées les unes avec les autres. Les Platoniciens, qu'on appelle modernes, parceque très-anciens pour nous, ils étoient modernes par rapport aux premiers disciples de Platon, ajoutèrent à l'enthousiasme de leur maître le fanatisme oriental & la superstition Egyptienne. Les Cabalistes ou Philosophes Juifs, qui concilioient Moïse avec Platon & Aristote, vouloient faire passer leurs rêveries pour la tradition des premiers Patriarches. Les Eclectiques, sous Potamon & Ammonius, faisant un choix de ce qu'il y avoit de meilleur & de plus sensé dans les différentes sectes, prirent leurs préjugés pour règle, & eurent pour disciples leurs amis. Le Messie parut. Les Philosophes s'armerent de toutes parts contre la révélation du fils de Dieu, qu'ils prenoient pour un de leurs rivaux. Le célèbre Apollonius de Thyane, Pythagoricien de profession, porta au dernier excès l'enthousiasme de la rivalité. Les

Chrétiens, qui verfoient leur fang pour la vérité, crurent ne devoir point négliger les autres moyens de la défendre. Ils donnerent l'exposition de leur foi ; ils la prouverent , citerent en leur faveur les aveux des plus fages Philosophes ; & firent voir que les fyftêmes qu'on leur oppofoit n'étoient rien moins qu'appuyés fur des idées claires, ou qu'on y tiroit des conféquences qui n'étoient pas clairement dans les principes. La Philofophie alors commença à sentir qu'elle s'étoit trop avancée. Elle chercha, par des interprétations bénignes de fes propres penfées , à fe rapprocher fur plusieurs points, des dogmes chrétiens, qui d'ailleurs étoient plus conformes à la raifon. La différence effentielle du corps & de l'efprit fut reconnue, & marquée avec plus de précision qu'elle ne l'avoit été jufqu'alors. La multiplicité des Dieux devint allégorique : Jupiter , Junon , Neptune , Vulcain , ne furent que les noms d'une même puiffance qui s'exerce fur différentes parties de l'Univers. L'éternité de la Ma-

tiere, de certaine qu'elle avoit paru jusques là, devint d'abord problématique ; puis on sentit la nécessité de la création, dont Hieroclès, dans le V^e siecle, voulut faire honneur à Platon. Enfin lassé, & même honteuse de tant de courses, de ses allées & de ses retours perpétuels de la vérité à l'erreur, du sentiment intime à la discussion, de la croyance raisonnable au doute raisonné, la Philosophie se remit, en ce qui concerne les Causes, à peu près au même point d'où elle étoit partie : reconnoissant l'unité de Dieu, son pouvoir absolu sur toute la Nature, sa providence paternelle sur tous les hommes, & la vie de l'ame humaine après la mort du corps : c'étoit la Foi premiere du genre humain.

Il semble que la Philosophie, instruite par quatre siecles d'efforts inutiles, auroit dû s'en tenir pour toujours à ces points fixes, & porter d'un autre côté ses vues. Mais graces à l'inquiétude & à la confiance de l'esprit humain, les erreurs des peres servent rarement à instruire les enfans,

La Philosophie revint, dans les siècles postérieurs, à ses premiers errements. Ce ne furent d'abord que de simples recherches sur la manière de concevoir ou d'expliquer les Causes, sans toucher à la substance des dogmes : la religion servoit de frein à la licence. De là on vint peu à peu à des doutes sur le fond même de la doctrine, & de ces doutes on se replongea dans les questions interminables où la Grece s'étoit égarée pendant quatre cents ans.

Nous ne rentrerons point dans ces vaines spéculations, qui quoique rajeunies de siècle en siècle par le mélange des idées, ne contiennent rien de nouveau, ni qui méritent aujourd'hui d'être recueilli. Irions-nous parler des Gnostiques, des Marcionites, des Basilidiens, des Ebionites & des autres illuminés, qui n'ont fait qu'un cahos monstrueux des opinions philosophiques & des traditions orientales mêlées avec les idées de la foi ? Nous engagerions-nous dans la philosophie des Peres de l'Église, qui, dans la matière présente, n'ont guères

eu d'autre objet que de concilier Platon avec la Foi, ou d'expliquer la Foi par Aristote? Nous arrêterions-nous à celle des Scholastiques, qui n'ont fait qu'ajouter à la philosophie des Peres une forme hérissée & un fatras de questions inutiles, souvent ridicules? Le Lecteur nous saura gré de le transporter tout d'un coup dans ces temps heureux, où l'esprit humain renouvelé, si j'ose m'exprimer ainsi, par l'ignorance de douze siècles, & renaissant de lui-même, sans préjugé, nous donnera une Philosophie toute nouvelle.

On sent bien que je veux parler du siècle de Descartes, de cet homme de génie qui a fixé en lui l'époque du renouvellement des sciences, & qui a appris au genre humain à penser : car c'est ainsi que l'Europe a parlé de lui pendant un siècle.

II.

Descartes & Mallebranche.

DESCARTES nous a appris à penser.
Ceux même qui ne sont point Cartésiens

parlent ainsi de Descartes. Me sera-t-il permis de m'arrêter un moment sur cette façon de parler, que beaucoup de gens ont pris trop à la lettre ?

On n'avoit donc point pensé en Allemagne, où Copernic & Tycho-Brahé venoient de donner une consistance fixe aux pensées les plus hardies des hommes sur le système du Monde. On ne pensoit point en Italie, où le génie de Galilée découvroit chaque jour aux Astronomes de nouvelles merveilles ; en Angleterre, où Bacon donnoit le système encyclopédique des sciences actuelles & possibles.

On n'avoit point pensé à Rome, à Athènes, en Egypte, à Babylone : il faut le dire, malgré nos respects, j'ai presque dit notre adoration, pour les restes sublimes des pensées de Rome & d'Athènes ; malgré les chefs-d'œuvre de poésie, de peinture, de politique, d'éloquence, d'architecture ; malgré la grandeur d'une infinité d'entreprises civiles & militaires, dont l'exécution nous étonne à cause de sa hardiesse & de
l'étendue

l'étendue des pensées. On n'a commencé à penser qu'au XVII^e siècle. Il seroit malheureux pour le talent de penser d'être venu si tard, & précisément lorsque tout l'essentiel étoit fait, pour la gloire & pour le bien du genre humain. Qu'a donc fait le dix-septième siècle ?

Descartes nous a appris à douter. L'École Académique, la plus brillante de l'Antiquité, en avoit fait son objet unique pendant trois cents ans. N'y a-t-il pas un doute nécessaire avant tout examen ?

Descartes a fait le procès aux sens. Ils avoient été réduits à leur valeur précise dès le temps de Pythagore. Anaxagore, Démocrite, Leucippe avoient dit que les sens ne nous apprennent rien de l'essence des êtres ; qu'ils pouvoient fonder l'opinion, & nullement la science philosophique.

On nous a donné une méthode qu'on n'avoit pas. Quelle est-elle ? Ne savoit-on pas qu'il falloit dans les jugemens éviter la précipitation & le préjugé ; procéder

du connu à l'inconnu; diviser avant que de définir; définir par des idées claires, & raisonner par des définitions justes? Nos Historiens narrent-ils mieux que les anciens? Nos Orateurs sont-ils plus logiciens? nos Géometres plus élégans? Quelqu'un a-t-il plus de méthode que Démosthene, qu'Aristote, qu'Archimede, qu'Euclide? Si Platon & Cicéron semblent en avoir eu quelquefois moins que ceux que nous venons de nommer, est-ce parcequ'ils ne le pouvoient pas, ou qu'ils ne le devoient pas, dans des ouvrages où ils vouloient mettre autant d'agrément & de goût que de philosophie?

Descartes nous a appris à penser. Gassendi, qui n'étoit pas moins philosophe que lui, mais qui a fait moins de bruit, parcequ'il étoit de sang-froid, s'est borné à nous apprendre à lire. Mais pensons, puisque nous en avons le talent & le droit, (car nous l'avons aussi-bien que les Anciens sans doute,) pourvu que nous daignons lire aussi quelquefois, ne fût-ce que pour

donner plus de force & plus d'assurance à nos pensées.

Descartes, riche de sa propre gloire, n'a pas besoin de dérober aux Anciens celle qu'ils se sont acquise légitimement. Descartes a terrassé, par sa hardiesse & l'ascendant de son génie, le pédantisme, qui avoit immolé Ramus, & fait trembler Gassendi au milieu de ses succès contre la secte d'Aristote.

Il a réduit à sa juste valeur, c'est-à-dire, à un profond mépris, la race hérissée de ces commentateurs anti-philosophes, qui ne connoissoient le prix de la raison, ni du temps. Il a dissipé entièrement l'enchantement de ces mots barbares, vides de sens, que l'esprit de subtilité & de dispute avoit mis à la place de la grossière ignorance des siècles précédens. Il a purgé la terre de deux monstres sourds & aveugles, le *Préjugé* & la *Prévention*, qui fermoient aux hommes les avenues de la vérité, depuis deux mille ans : en un mot, si j'osois m'expliquer ainsi, Descartes a fait une nouvelle

édition de l'esprit humain ; mais le livre avoit été fait avant lui.

Descartes , transporté dans l'assemblée des Philosophes anciens ; Descartes , au milieu des Pythagores , des Socrates , des Parménides , des Platons , des Zénons , des Démocrites ; Descartes , dans l'Académie , dans le Lycée , dans le Portique ; le dirai-je ? dans les jardins d'Épicure , se seroit rendu justice à lui-même. Il auroit été faisi de vénération pour ces Docteurs du genre humain ; il auroit été étonné de leur pénétration & de leurs efforts. Et si dans quelque partie , il les eût vu chanceler sous le faix , & quelquefois même succomber , il auroit senti , en les jugeant , le tort des circonstances , ou les bornes de l'humanité ; sa propre expérience eût fait leur apologie.

Nous en trouverons une preuve suffisante dans l'objet même que nous traitons. On se souviendra qu'il s'agit toujours de pénétrer au-delà de cette ligne , où arrivent les esprits les plus simples par la première

réflexion sur les Causes, & de voir en lui-même le ressort qui fait jouer la Nature.

Les pensées des Modernes sur ce point, sont renfermées à peu près dans le même cercle que celles des Anciens. On trouve chez eux, comme ailleurs, des Mécaniciens, qui exécutent tout par les qualités premières des corps; des Métaphysiciens, qui ont recours à des êtres incorporels; des Physiciens, qui emploient des causes naturelles occultes; enfin des Unitaires, qui disent que tout n'est qu'une même substance, variée par les différentes formes qu'elle produit, ou plutôt qui se produisent par l'activité spontanée qui réside en elle. Nous ne ferons qu'indiquer, nous l'avons dit, les principales opinions, afin de ne point répéter ce qui se trouve par-tout dans les livres qu'on a sous la main.

Il est heureux, après tant de courses pour suivre les traces des grands hommes de l'Antiquité, de rencontrer parmi les Modernes, un sage qui passe l'éponge sur

tout ce qui a été dit avant lui ; qui ne reconnoisse en philosophie que l'autorité de la raison ; qui ne veuille que des connoissances démontrées par l'évidence même , & qui rejette tout le reste dans la classe des opinions. Voilà une table rase , un homme tout neuf , qui fait profession de ne rien favoir , de ne rien croire , qui se dépouille de lui-même , & qui passe nud dans le parti de l'évidence. Que nous dira-t-il sur les Causes principes ?

Il abandonnera avec mépris les Esprits & les Démons de Pythagore & de Platon , & toute cette hiérarchie spirituelle qui forme l'échelle des dominations sur tous les êtres matériels , simples ou composés. Il rira des qualités contraires , qui se liquent , ou se livrent des combats ; de ces formes substantielles sans substance , & de toutes ces vertus magiques , que l'autorité des maîtres & la docilité servile des disciples avoient établies dans la Physique , à la place des Causes connues par l'expérience. Il se gardera bien de penser que la Divinité

même puisse être l'ame immédiate, ni informante des êtres corporels. Il dira encore moins que ce Monde, si beau & si régulier, soit, ou puisse être le résultat d'un coup de dez, ou l'effet d'un principe brut & aveugle, qui auroit établi des fins & des moyens sans connoître les rapports (quoique pourtant il ne veuille de Causes finales que dans la Morale, & qu'il les trouve ridicules dans la Physique).

Mais il nous dira que Dieu, dans le commencement, a divisé la Matière, laquelle est la même chose, selon lui, que l'étendue ou l'espace; qu'il a imprimé ensuite aux parties de cette Matière divisée, un mouvement de rotation sur elles-mêmes; qu'en vertu de ce mouvement il s'est formé trois especes de corps, les corps lumineux, les corps transparens & les corps opaques; (les Orientaux auroient dit en leur langage, le Dieu de la lumière, le Dieu des ténèbres, & le Dieu médiateur,) que par les directions générales, données à ces différentes especes d'éléments, il s'est formé

autour de divers centres, de grands tourbillons, dont chacun a fait un Monde; & dans ces grand tourbillons, d'autres tourbillons plus petits, comme ceux de la Lune, de Jupiter, de Vénus & des autres planetes, dans le tourbillon solaire; enfin que Dieu, par sa volonté, a établi des lois qui se conservent dans les corps, & qui maintiennent l'ordre de l'Univers.

On se gardera bien de réveiller ici les disputes occasionnées il y a cent ans, par ces assertions gratuites, auxquelles personne aujourd'hui ne prend aucun intérêt. Il est inutile de dire, qu'on ne conçoit pas que l'espace puisse seul constituer ce qu'on appelle *Matiere*, & que le vide & le plein soient au fond la même idée; qu'on ne conçoit pas davantage la division réelle ou possible des parties d'une étendue qui est infinie, non plus que la possibilité du mouvement de ces parties, qu'on suppose divisées dans le plein, ni encore la différence spécifique des trois sortes d'éléments, qui ne peuvent différer que par le degré de

grosſeur ou de petiteſſe ; ni enfin la conſervation des tourbillons , malgré le mouvement circulaire , qui tend à la diſperſion & au mélange , en vertu de la loi poſée par le même Philoſophe , que tout corps mu circulairement tend à s'éloigner du centre. On ne parle ici que de la Cauſe motrice. Descartes nous apprend-il ce qu'on avoit ignoré juſqu'à lui ?

Dieu ſeul meut le Monde & le gouverne. Grands & petits , ſavans & ignorans le ſavoient de tout temps. Mais comment le meut-il ? quels ſont les moyens qu'il emploie ? Eſt-ce par lui-même immédiatement , ou par des inſtrumens ou cauſes actives , qu'il ait formées exprès pour exécuter les mouvemens qu'il avoit ordonnés dès le commencement ?

Dieu a imprimé le mouvement à la Matière diviſée , & il conſerve en elle ce mouvement par une influence continue de ſa puissance motrice.

On oſe dire que ces deux mots ne nous donnent aucune idée philoſophique.

Qu'est-ce que cette influence ? Est-elle physique ou morale ? L'une & l'autre sont également incompréhensibles. Comment se conserve-t-elle ? Par la création continue du même être dans différens lieux successivement ? Subtilités d'école qu'on croit entendre à vingt ou trente ans, & dont on rit à quarante. Par une action continue qu'il exerce sur la Matière ? Mais on ne conçoit ni cette action, ni sa continuité. Mais n'est-ce pas se rapprocher trop de la pensée des Anciens, qui ont répandu la substance de la Divinité dans toute la substance de la Matière, pour la faire agir sur elle ?

Les Anciens ont fait de Dieu une ame informante, & Descartes en fait une Cause assistante.

On voit bien ici deux mots différens ; mais on demande premièrement, s'il est bien clair que les Anciens aient fait de Dieu une Ame informante ? La comparaison de l'homme a pu les induire dans cette pensée. Mais c'est, je crois, traiter trop rigou-

reusement les Anciens, que de les obliger de souscrire à toutes les conséquences qui peuvent naître d'une comparaison, laquelle, lors même qu'elle est juste en plusieurs parties, a nécessairement des disparités dans d'autres. En second lieu, est-il bien clair que certains de nos Modernes n'aient fait de Dieu que l'Ame assistante du Monde; puisque, selon eux, il est le principe intérieur par lequel le Monde se meut dans sa totalité & dans ses parties? Mais enfin que ces idées soient au fond les mêmes, ou qu'elles soient différentes, ce qui importe peu, il suffit qu'elles soient également obscures & incompréhensibles. Or c'est de quoi personne ne disconvient.

Les Anciens, dira-t-on encore, divisoient la Divinité en autant de parties qu'il y en a dans la Matière, afin d'attacher un principe moteur à ce qu'ils voyoient être mu.

C'étoit une absurdité, supposé qu'ils l'aient dit. Il étoit par tout, continu, un; par conséquent, il n'étoit pas divisé en lui-

même, il ne l'étoit que par les objets en qui il agissoit. Mais les Modernes, pour avoir évité cette division de la Divinité par la Matière, font-ils pour cela hors d'embarras? Est-il moins difficile (il l'est peut-être beaucoup plus,) d'expliquer une infinité d'effets souvent contraires, par une seule action d'une seule cause, que par les actions multipliées de plusieurs causes?

Il faut prendre, dit-on, la pensée de Descartes dans son point juste. Dieu a voulu une fois de toute éternité, & cette volonté a fait la loi active & fondamentale de l'Univers, en vertu de laquelle tout se meut, tout se fait, sans que Dieu y remette la main.

Si c'est là une idée philosophique, c'est-à-dire, claire & évidente, où trouvera-t-on de l'obscurité? Quel est le sens de ce grand mot, qu'on emploie si souvent, tant en physique qu'en morale & ailleurs? Qu'est-ce que cette loi fondamentale & générale? Est-ce la pensée intérieure, ou exprimée, du Moteur suprême? est-ce un ordre donné

une fois à la nature, ou plutôt, n'est-ce pas un plan d'opérations arrêté, auquel Dieu a soumis son influence continue, pour le maintien & la conservation de l'Univers? La loi qui gouverne dans un état (car c'est du moral que ce terme a été transporté au physique) est une indication du devoir, accompagnée de la menace de punition, si ce devoir n'est pas rempli. Cette impulsion, qui n'est que morale, peut bien suffire pour déterminer des êtres pensans, actifs, & se mouvans par eux-mêmes. Mais s'il s'agit d'êtres purement passifs, l'indication & la menace sont inutiles; il n'y a que la force physique appliquée qui puisse produire le mouvement, & la force continuée qui puisse le conserver. La loi active du Monde physique ne peut donc être que la force active de Dieu même, qui meut, ou plutôt, qui porte les différens corps aux lieux où ils arrivent. C'est donc Dieu même agissant par-tout & faisant tout. Il est étonnant que parmi les Philosophes mêmes, il y ait de ces inattentions qui réalisent de simples

abstrait, & qui donnent pour Cause physique & pour raison, un mot qui n'est même pris que dans un sens figuré.

Descartes ne nous a donc point donné de lumières nouvelles sur la nature des Causes premières, ni sur leur manière d'agir. Il n'a pas reculé d'un point les limites anciennes sur cette partie. Tout est mystère pour nous, comme il l'étoit auparavant. En quoi on ne prétend faire aucun tort à la gloire de Descartes : car si on dit qu'il n'a pas été plus loin que les plus grands hommes, on dit aussi que les plus grands hommes n'ont point été plus loin que lui.

Ce fut l'embarras où se trouvoit Descartes par rapport au principe d'activité universelle, qui jetta son disciple Malebranche dans le système des Causes occasionnelles, lequel détruit évidemment toute activité particulière, toute puissance motrice dans les êtres créés.

Dieu est seul Cause efficiente dans les corps & dans les ames, quoiqu'avec le concours de ce qu'il appelle Causes occasion-

nelles, & que d'autres appellent quelquefois *instrumentales* ou *conditionnelles*; trois termes qui font toujours entendre que la premiere Cause est cause unique, & que les causes subalternes ne sont pas des causes, mais des façons différentes d'envisager les êtres créés, dans l'ordre de la causalité. Par exemple, le mot *instrumental* semble annoncer que l'action de la premiere Cause est portée, & peut-être modifiée par les sujets qui la reçoivent immédiatement, pour la rendre ensuite à l'objet où elle se termine : ainsi la plume de celui qui écrit, modifie, par sa conformation, le mouvement de la main, & fait un trait, au lieu d'une tache informe, sur le papier. Le mot *occasionnel* signifie que la premiere Cause agit de telle ou telle maniere, toutes les fois qu'elle rencontre une certaine combinaison de causes subalternes : ainsi l'étincelle tombe sur la pierre & s'éteint : tombant sur le salpêtre pétri avec le soufre & le charbon, elle produit une déflagration subite. Enfin le mot *conditionnel* semble si-

gnifier que la premiere Cause agira ou n'agira pas, & de telle ou telle sorte, supposé seulement qu'il y ait telle ou telle condition donnée: c'est une loi que la premiere Cause s'est faite, un engagement qu'elle a pris avec elle-même, de ne prêter son influence que dans tel ou tel cas. Or il est aisé de voir que ces trois mots ne signifient que la même chose sous des aspects différens. Ces instrumens sont faits, ces occasions sont préparées, ces conditions sont posées, toujours par la volonté, le choix, l'action suprême de la Divinité. C'est elle qui taille la matiere, qui la place, qui la combine relativement aux fins qu'elle se propose; c'est elle qui a établi par sa seule volonté, les plans & les systêmes de tous les mouvemens de nos corps, à l'occasion desquels sont produites, par lui-même, nos perceptions, & ensuite nos volontés. C'est donc Dieu seul qui fait tout, dans nous comme dans tout le reste. Malebranche nie les conséquences qu'on tire de ces principes, & trouve, à force d'art & de méditation,

méditation, le moyen de concilier beaucoup de choses qui semblent se contredire; tous les Philosophes ne voient pas comme lui, ni tout ce qu'il voit.

III.

Cudworth & J. Le Clerc.

OU LES NATURES PLASTIQUES.

POUR éviter les difficultés de cette activité continue & universelle que Descartes met dans la Divinité, aussi-bien que les contradictions & les inconvéniens des Causes occasionnelles, Cudworth & Le Clerc entreprirent de rétablir les formes actives, ou les natures formatrices des Anciens, sous le nom de *Natures plastiques*. Ou Dieu, ont-ils dit, fait tout par lui-même dans la Nature, ou tout s'y fait par le mécanisme seul, ou il y a des Natures artistes. qui se chargent de mouvoir, de diriger, de placer les corps : il n'y a point de milieu : quelle est la force qui porte la pierre qui tombe?

Épicure ne pouvoit imaginer qu'un Être

infiniment heureux pût se charger du soin de gouverner tous les atomes de l'Univers, qui se placent sans cesse & se déplacent. C'est la même raison qui a déterminé nos Modernes à recourir à des agens subalternes.

Mais ces agens subalternes ayant besoin d'être conduits par Dieu même, qui veille sur eux, qui les modere, qui les redresse, comme un maître qui auroit une quantité immense de serviteurs ignorans & sans raison, même sans idées, rendroient-ils l'administration moins fatigante, que si Dieu faisoit tout par lui-même (1)?

Ils insistent : Combien de détails trop menus, trop au-dessous de la dignité suprême? Combien d'objets vils & odieux à parcourir? Pourquoi cette lenteur dans les opérations de la Nature, si c'est l'action immédiate de Dieu même? Enfin, pourquoi tant de fautes & d'erreurs dans le Monde physique? Car enfin, Dieu est le maître, & il peut tout.

(1) Voyez Mosh. *ad Cudv.* 154. 1. & 2.

On fait les réponses à ces objections usées. S'il y a quelque chose à y ajouter dans le moment présent, c'est que les Natures plastiques ne remédient à aucun des inconvéniens qu'on observe. Les détails & les conséquences retombent également sur la première Cause, qui auroit pu faire les instrumens ou plus forts, ou plus précis pour l'exécution (1).

Mais avant que de nous obliger à admettre ces Natures, qu'on nous dise au moins ce que c'est.

M. Le Clerc répond d'abord, que l'esprit humain ne pouvant toujours définir les choses dont il connoît l'existence, il ne s'enfuivroit nullement que ces Natures n'existassent pas, quand même on ne pourroit pas en donner une idée claire & précise (2). M. Le Clerc a raison; mais ce pré-

(1) Cudworth veut des Natures plastiques pour chaque individu, pour chaque plante; il en veut pour régir les grandes parties, pour les petites; il en veut qui aient une sorte de surintendance sur les autres. §. 30. p. 129.

(2) Bibl. chois. tom. 2. art. 2. pag. 107 & 108.

lude du moins ne promet pas une explication lumineuse. D'ailleurs il faudroit au moins avoir prouvé préalablement que ces Natures plastiques, qu'on ne peut concevoir, existent ; car c'est de quoi il s'agit. Mais d'un autre côté, comment prouver l'existence d'une chose dont on n'a point d'idées ? On la prouvera par ses effets.

Écoutons donc Cudworth : « La Nature » plastique est un art attaché à la Matière, » pour la porter à la fin qui lui est marquée (1) ». Cet art attaché à la Matière est-il une autre substance ? est-il matière, ou esprit ? est-il propriété, soit de l'une ; soit de l'autre ? C'est une substance, & une substance qui n'est point matière (2). C'est donc un esprit ? Non : elle n'a ni sentiment, ni connoissance, ni perception ; elle n'a que le principe vital du mouvement propre à chaque espèce : en un mot, c'est une

(1) Pag. 155. §. 5. *Eam minus cum vita fit, corporis expers esse debet.*

(2) *Et si genitrix hæc vita postremum inter vitas xenet locum, nihilo tamen* *Nulla enim est quæ corpore non careat vita.* Pag. 175. §. 20.

Nature dépositaire du mouvement que Dieu a voulu qui soit communiqué à la Matière, pour conserver en elle les directions primitives relativement à l'entretien du Monde dans son état. C'est une loi substantielle dont la Matière est imprégnée, & qui elle-même est comme enivrée par la Matière : *Ratio mersa in Materiam, & veluti corpore ebria* (1). Qui ne voit, dit Cudworth, qu'il existe un principe vital dans la plupart des êtres, qu'il y a quelque chose qui agit dans les individus, qui les pousse, qui les porte, en suivant une certaine voie, à un but certain? Au reste, cet esprit pourroit être encore quelque faculté intelligente d'un ordre inférieur qui obéiroit à une intelligence supérieure (2).

(1) Cudw. §. 11. p. 165.

(2) *Prima laboris nostri parte defuncti sumus, atque genitricis Naturæ indolem declaravimus. Si quis brevem eorum quæ disputavimus summam requirat is vero hanc habeat: Extat quoddam vitæ ge-*

nus animali vitâ deterius & inferius. Ista vitâ ex præscripto mentis cujusdam seu intelligentis rationis & sapientiæ, viâ & ordine procedit ac agit, laboresque suos ad certam semper refert metam, aut id semper spectat quod op.

Quelle fera sa maniere d'agir ? Imaginons les murs de Thèbes , qui s'élevent par enchantement , sans main d'œuvre ; une forêt dont les arbres sauroient se figurer eux-mêmes en vaisseaux ; un instrument de musique dont les cordes rendroient des sons harmonieux & symétriques, sans aucun secours de l'art. C'est ainsi que se forment les plantes & les animaux. Un principe hylarchique est attaché à leurs germes, les développe, les nourrit, les conduit jusqu'à leur plus haut période, où elles se recréent elles-mêmes par de nouveaux germes. On reconnoît ici les idées d'Aristote & de Straton. Voici une autre comparaison : Je pense : ensuite je parle. Ma parole contient ma pensée sans la connoître (1). L'art de Dieu est le *Verbe*

timum est. Verum ipsa tamen rationem earum rerum quas efficit, ignorat; neque sapientiæ illius cuius normam sequitur & regulam, magistra est. Sola enim ei serviendi gloria relicta est, præceptisque sapientiæ illius obtempe-

ranti : agit ea fataliter certâ quâdam naturæ conjunctione & concentu, ad exemplum legum atque præceptorum quæ perfecta mens rogavit, in eamque indidit & immisit, &c....

(1) Cudw. p. 174. S. 19.

pensé ; l'art de la Nature, ou le principe plastique est le *Verbé proféré*. On peut le comparer encore à un esclave qui porte une lettre dont il ne fait pas le contenu : en conséquence de sa coopération, toute aveugle qu'elle est, la chose se fait. Enfin c'est un manœuvre qui exécute le plan de l'architecte, sans le connoître. C'est une scie, une hache, qui coupe, & qui suit aveuglément la direction de celui qui l'applique. *Cudw. §. 19. pag. 174.*

On conçoit ces comparaisons. Mais plus on les multiplie, plus on prouve que l'idée de la chose manque. La Philosophie n'imagine point, elle tâche de concevoir ; & quand elle ne conçoit point, elle ne doit ni définir, ni raisonner. Cette Nature connoît-elle sa fin, ne la connoît-elle pas ? Si elle ne la connoît pas ; comment son action differe-t-elle du simple mécanisme ? Comment peut-elle décharger Dieu du soin de gouverner les êtres purement matériels ? Si elle la connoît ; on retombe dans les systèmes dont

on a voulu éviter les inconvéniens.

C'est pour avoir réfléchi sur ces inconvéniens, que Descartes n'a pas voulu s'expliquer nettement sur cette Nature active (1), de peur, dit-il, de paroître favoriser la pensée de ceux qui disent que Dieu est l'ame du Monde, unie à la Matière (2). « La cause » du transport local, que j'appelle *mouvement*, peut-être, dit-il, Dieu même, ou » une substance créée à peu près semblable » à notre ame, ou quelque autre force ou » puissance à qui Dieu auroit donné le pouvoir de mouvoir les corps. Mais n'en parlons point, de peur qu'on ne nous prêle

(1) *Vid. Cudw. 151. & ibid Mosheim.*

(2) *Translatio illa quam motum voco non est res minoris entitatis quam sit figura, nempe est modus in corpore. Vis autem movens potest esse ipse Deus conservantis tantumdem translationis in materia, quantum à primo creationis instanti in eâ posuit, vel etiam substantiæ creatæ, ut mentis nostræ, vel*

cujus vis alterius rei cui vim dederit corpus movendi. Et quidem illa vis in substantia creata est ejus modus non autem in Deo. Quodque non ita facile ab omnibus potest intelligi, nolui de ista re in scriptis meis agere, ne viderer favere eorum sententiæ qui Deum tanquam animam Mundi materiæ unitam considerant. Ep. 72. T. 1.

» des opinions que nous n'avons pas ». Il pouvoit y avoir encore un autre inconvénient, qui étoit de parler d'une chose dont il n'avoit point d'idée, & de s'engager dans une discussion dont il ne prévoyoit pas l'issue. Il y a dans la Nature un principe immédiat de tous les mouvemens. Comment l'appelle-t-on ? quelle idée en a-t-on ? C'est une chose qu'on ne sauroit nommer, parcequ'on ne la connoît pas. *Rem non innominatam magis quam non intellectam.* Tusc. I. 17.

IV.

Spinoza, Leibnitz, Newton.

L'ESPACE, conçu par le vulgaire comme un vuide immense ; rempli, selon les Théologiens, d'une manière ineffable, par l'immenfité de Dieu même ; rempli encore, selon Descartes, par la Matière, sinon infinie, au moins indéfinie, formoient trois étendues, toutes trois universelles, toutes trois existantes ensemble, chacune dans leur genre. Spinoza ne pouvant les concier

lier dans son imagination, résolu des trois de n'en faire qu'une.

Il se représenta la Divinité comme une substance unique & simple, constituant le lieu de l'Univers, le remplissant par sa propre nature, le variant par ses formes.

D'après les phénomènes qui se renouvellent chaque jour, il ne put se dispenser de supposer dans cette substance unique, un principe productif de toutes les formes; & d'après les mêmes phénomènes, il réduisit ces formes à deux espèces générales, l'étendue matérielle & la pensée; l'une formant le corps, & l'autre l'esprit.

Une suite nécessaire de modifications naissant les unes des autres de moment en moment, de siècle en siècle, tombent, & se renouvellent sans cesse, sur un fond de substance constamment le même, qui est ici terre, là soleil, ici intelligence, là instinct aveugle, ici plante, là rocher, par la seule différence des formes, qui semblent s'élever sur la substance, ou rentrer dans son sein, comme les flots dans le sein de

l'Océan. En un mot, Dieu, selon Spinoza, n'est qu'un cours éternel de nature, qui prenant toutes les formes qui sont possibles, successivement, ou à la fois; entraîne dans le passé, par sa pente nécessaire, ou par sa force invincible, tous les instans de l'avenir, & avec eux tous les êtres existans, à mesure qu'ils arrivent à l'existence; préparant sans cesse par la destruction de ceux qui existent, la naissance de ceux qui doivent le remplacer; & le tout, sans connoissance, sans volonté, sans liberté, sans activité, sans dessein; ou s'il connoît, son intelligence n'est que la glace d'un miroir qui seroit animé; s'il veut, sa volonté n'est qu'un acquiescement de spontanéité; s'il est libre, son choix n'est qu'un poids qui l'emporte; s'il agit, son action n'est qu'une secousse convulsive; s'il arrange, ses combinaisons ne sont que des coups de dez. On voit assez où nous mènent ces principes.

On a voulu les réfuter par le danger & l'absurdité des conséquences. Mais il falloit commencer par réfuter d'abord les prin-

cipes mêmes. Vous ne pouvez croire, auroit dit Spinoza , que votre ame , votre corps, votre vêtement , le pain que vous mangez, l'air que vous respirez ; que la fange est la même substance essentielle que l'esprit qui raisonne ; en un mot, vous ne pouvez croire que Dieu même soit le principe , la cause , l'instrument & le sujet de tout ce qui se fait dans l'Univers, bien ou mal. Mais si les principes que j'ai établis sont vrais , & que les conséquences que j'ai tirées en soient bien déduites, ce n'est plus à moi qu'il faut vous en prendre.

Aussi est-ce par les principes qu'on arrête l'auteur, comme tous les autres faiseurs de systèmes absurdes. On lui demande de s'expliquer lui-même, s'il le peut. A-t-il une idée claire & distincte de ce qu'on appelle substance ? En connoît-il la nature, l'essence, les propriétés ? A-t-il compris ce que c'est qu'une substance infinie & simple, qui est tout, & qui est une ? Peut-il concilier dans son esprit l'unité rigoureuse avec la multiplicité, avec les distinctions &

les divisions réelles des êtres? S'il est vrai que ces idées manquent absolument à Spinoza, comme à tous les hommes, il est évident qu'il a conclu de l'inconnu au connu, & que par conséquent son raisonnement fondamental est nul. Qu'après cela on revienne aux conséquences d'un système si mal prouvé, la réfutation est complète.

Quelques Modernes ont prétendu que ce système n'étoit que l'unité d'Orphée, ou celle des Éléatiques développée. Mais qui peut se flatter de savoir quels étoient les développemens des opinions d'Orphée, ou des Philosophes d'Élée? On les imagine d'après ceux de Spinoza; & ensuite on dit que Spinoza ressemble à Orphée. C'est assez la méthode de ceux qui prétendent retrouver dans les Anciens tout ce qui a été dit par les Modernes: un mot leur suffit & leur donne la clé de tous les détails. Timée a connu l'électricité; donc il en a fait un ressort universel. Pythagore a parlé des monades; c'étoit la Théodicée de Leibnitz. Il a fait des calculs astronomiques: il

prévenoit Newton. Platon dit que les êtres se formoient du néant , ou du rien : donc il a connu la création. Il a dit que dans la Matière il y avoit un vice de nature , dont l'espece humaine se ressent : donc il a reconnu le péché originel. . . . Les Anciens ont sans doute fait beaucoup de découvertes dans la Métaphysique & dans les autres parties qui ne demandent que du génie & de la sagacité ; peut-être même ont-ils été plus loin que nous : mais pour statuer dans cette cause , il faudroit non-seulement avoir leurs véritables textes , mais encore être bien sûr de les entendre comme eux ; sans cela il est très-prudent de s'abstenir de comparer & de juger.

Leibnitz , justement mécontent de tout ce qu'il avoit vu chez les Anciens & chez les Modernes , fit un effort de génie pour s'élever au dessus de toutes les productions de l'esprit humain sur cette matiere , & expliquer une bonne fois toutes les difficultés.

On avoit cru jusqu'à lui que ce qui

est étendu ne pouvoit être composé que de parties étendues , par la raison que cent aveugles ne peuvent faire un œil voyant ; mais il prouva par des argumens métaphysiques , que ce qui avoit paru évident jusqu'alors , étoit impossible , & que la composition supposoit nécessairement des êtres simples. Ce début annonçoit une route toute nouvelle.

Il nomma ces êtres simples, *unités*, ou *monades*, *atomes de substance*, *points métaphysiques*, *aôtes*, *entéléchies*, *forces primitives*, *formes substantielles*; toutes dénominations aussi obscures que la chose même. Il les auroit nommées *ames*, si l'usage n'avoit pas attaché ce mot au principe qui gouverne la totalité d'un individu.

Ces monades, ou points, sont sans étendue, sans figure, sans parties ; elles ne sont point dans le lieu, par conséquent elles ne changent point de lieu. Cependant elles sont douées de perceptions & de force : de *perceptions*, par lesquelles chaque monade est comme un miroir qui représente

tout l'Univers avec ses états présens, passés & à venir : de *force*, par laquelle tous les changemens possibles dans chaque monade sont développés successivement, depuis le premier instant de sa création jusqu'à l'infini, parcequ'elle est physiquement indestructible.

De ces monades sont composés tous les êtres créés, corps & esprits, séparément, ou conjointement, dans un même individu, où elles agissent à côté les unes des autres, sans commerce réciproque, sans qu'il sorte rien d'elles, sans qu'il entre rien en elles, sans faire, ni recevoir aucune impression, montrant entre elles des rapports qu'elles n'ont point, mais qui semblent réels par la loi de correspondance mutuelle, que le Créateur a établie, & qui les ordonne à une fin commune. Les détails & les preuves de ce système étant dans le même genre que les principes, que peut-on en tirer pour l'instruction & la consolation du genre humain? Éléments d'étendue sans étendue, suppression de toute matière,

tiere, de tout corps, de tout espace, de tout mouvement : improductibilité & indestructibilité physique, non-seulement de l'être, mais de tout être, de tout animal : perceptions sourdes & infinies ; miroirs représentatifs de tous les êtres, de tous les temps, de tous les lieux, dans chaque atome de substance : rapports sans liaison effective, harmonie sans concert d'activité ; est-il quelque intelligence humaine qui puisse atteindre à ces contradictions sublimes ? Nous cherchions depuis trois mille ans l'explication d'une grande énigme. En partant d'où nous sommes, nous croyons tenir au moins un des bouts de la chaîne, qui nous soutenoit : ce bout même nous échappe, nous tombons comme dans un vuide infini. Comment retrouver dans ce nouveau cahos d'idées que nous n'avons point, dont nous avons les contraires, les principes des mœurs, la liberté, la religion, la raison, les vertus, les vices, les récompenses, en un mot ce qui fait l'homme physique & moral ?

Leibnitz a été fans doute un des plus forts génies qui aient jamais paru. Il est venu dans un temps où les matieres étoient préparées, digerées par la discussion. Il a fait des efforts incroyables pour percer le voile; il n'a réuissi qu'à le rendre plus épais. Quel homme sensé appuiera sur son systême le plan de sa conduite & de son bonheur?

Tandis que Leibnitz se perdoit dans l'abîme des causes métaphysiques, Newton, plus sensé & plus modeste, prenoit la balance & le compas. Ainsi Leucippe avoit été autrefois ramené à une philosophie plus humaine par les égaremens sophistiques de Zénon d'Élée. Le Sage moderne a cru que l'homme, fait pour user & non pour créer, doit prendre le Monde tel qu'il est, & borner sa science à observer.

Partant de ce point, Newton considère les corps & leurs qualités premières, l'étendue, la solidité, la divisibilité, la figure, la pesanteur. Il compare ces propriétés &

les êtres qui en font doués avec les phénomènes qu'il remarque autour de lui. Il constate les faits; il les compare; il en déduit un petit nombre de loix simples qu'il n'explique point, mais par lesquelles s'expliquent les mouvemens les plus composés des grandes parties du Monde, & qui semblent les plus irrégulières. Newton, le grand Newton, s'arrête là. Quand on lui fait des questions sur la nature des Causes, ou sur leur maniere d'agir, il ne rougit point de répondre qu'il *ignore*. Il fait qu'il y a un Dieu, être éternel, immense, infiniment sage, infiniment puissant, qui est en tout la dernière raison des raisons. Il voit des corps qui se meuvent selon des règles fixes, démontrées telles par la stabilité de l'Univers. Il s'occupe à rechercher ces règles, non à les imaginer; à en connoître le fait, non à en découvrir l'essence. Voilà l'objet de Newton. Tout le reste, il avoue qu'il est au-delà & au-dessus de lui.

Leucippe, Démocrite, Anaxagore,

avoient ouvert cette voie, mais l'enthousiasme & le goût insensé du merveilleux & du nouveau a presque toujours empêché les hommes de la suivre. Notre siècle a paru y rentrer. Plusieurs de nos Philosophes, convaincus qu'en fait de Causes les limites de la science ne sont pas loin de celles du simple sens commun, ont renoncé à tout ce qui s'appelle système, & ont tourné leurs vues du côté des objets utiles. Heureux les Philosophes, s'ils pouvoient s'en tenir là ! Ils n'ont pas à craindre que la matière leur manque. Par-tout une ample moisson de gloire les attend ; & outre la gloire, la satisfaction encore plus douce d'avoir fait un bon usage de leur génie & de leurs talens.

F I N.

EXTRAIT DES REGISTRES
de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, ce Vendredi 16 Décembre 1768.

MM. DE GUYGNES & DUPUY, Commissaires nommés par l'Académie, pour l'examen d'un Manuscrit de M. l'Abbé BATTEUX, contenant plusieurs ouvrages sous ces titres: *Histoire des Causes premières, ou Exposition sommaire des pensées des principaux Philosophes sur les principes des Êtres; Traductions Françaises d'Ocellus Lucanus, de Timée de Locres, de la Lettre d'Aristote à Alexandre, sur le Système du Monde, avec des Remarques*, ont dit que ces Ouvrages leur avoient paru dignes de l'impression. Sur leur rapport, qu'ils ont laissé par écrit, l'Académie a cédé son privilège à M. l'Abbé Batteux, pour l'impression desdits Ouvrages. Fait au Louvre, ce Vendredi seizieme Décembre, mil sept cent soixante-huit.

LE BEAU, *Secrétaire*
& *Sous-Directeur.*



PRIVILÈGE EN COMMANDEMENT

pour l'impression des Ouvrages de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Baillifs, Sénéchaux, Prévôts, Juges, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, SALUT. NOTRE ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES Nous a très-humblement fait remontrer qu'en conformité du Règlement ordonné par le feu Roi notre bifaïeul, pour la forme de ses Exercices & pour l'impression de divers Ouvrages, Remarques & Observations journalieres, Relations annuelles, Mémoires, Livres & Traités faits par les Académiciens qui la composent, elle en a déjà donné un grand nombre au Public, en vertu des Lettres de privilège qui lui furent expédiées en Commandement au mois de Décembre 1701; mais que ces Lettres étant devenues caduques, elle Nous supplie très-humblement de vouloir bien lui en accorder de nouvelles. A ces causes, & notre intention étant de procurer à l'Académie en corps, & à chaque Académicien en particulier, toutes les facilités & moyens qui peuvent de plus en plus rendre leur travail utile au Public, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes signées de notre main, de faire imprimer, vendre & débiter en tous les lieux de notre Royaume, par tel Libraire qu'elle jugera à

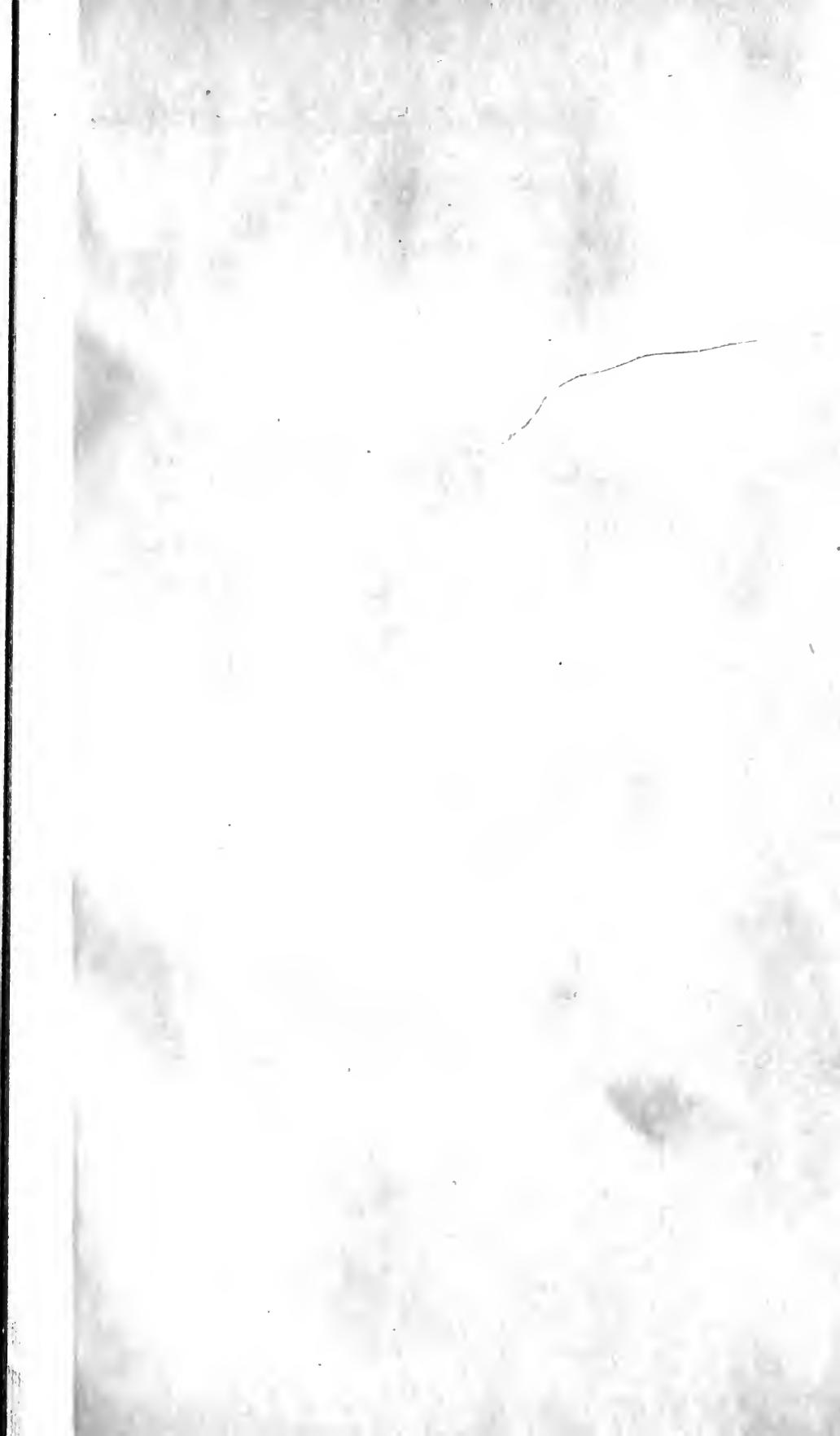
455

propos de choisir, les Remarques ou Observations journalieres, & les Relations annuelles de tout ce qui aura été fait dans les assemblées de ladite Académie, & généralement tout ce qu'elle voudra faire paroître en son nom; comme aussi les Ouvrages, Mémoires, Traités ou Livres des particuliers qui la composent, lorsqu'après les avoir examinés & approuvés aux termes de l'article XLIV. dudit Règlement, elle les jugera dignes d'être imprimés, pour jouir de ladite permission par le Libraire que l'Académie aura choisi, pendant le temps & espace de trente ans, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons très-expresses inhibitions & défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, & nommément à tous autres Libraires & Imprimeurs que celui ou ceux que l'Académie aura choisi, d'imprimer, vendre & débiter aucun desdits ouvrages, en tout ou en partie, & sous quelque prétexte que ce puisse être, à peine, contre les contrevenans, de confiscation au profit dudit Libraire, & de trois mille livres d'amende, applicable, un tiers à Nous, l'autre tiers à l'Hôpital du lieu où la contravention aura été faite, & l'autre tiers au dénonciateur; à la charge qu'il sera mis deux exemplaires de chacun desdits Ouvrages dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur CHAUVELIN, avant que de les exposer en vente; & à la charge aussi que lesdits Ouvrages seront imprimés sur beau & bon papier, & en beaux caractères, suivant les derniers Réglemens de la Librairie & Imprimerie, & de faire registrer ces Présentes sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le tout à peine de nullité des présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons faire jouir & user ladite Aca-

156
démie & ses ayans cause, pleinement & paisiblement; cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution des Présentes, tous exploits, saisies & autres actes nécessaires, sans autre permission; car tel est notre plaisir. Donné à Marly le quinzieme jour de Février, l'an de grace mil sept cent trente-cinq & de notre regne le vingtieme. *Signé*, LOUIS. *Et plus bas*, par le Roi, PHELYPEAUX.

Registré sur le Registre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o 437, fol. 364, conformément au Règlement de 1723, qui fait défense, article 41, à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leur nom, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'article 108 du même Règlement. A Paris ce 24 Septembre 1765.

LE BRETON Syndic.





NOV 15 1960

Batteux, Charles
Histoire des causes premières.

BD
532
B3

**University of Toronto
Library**

**DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET**

**Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED**

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 02 01 04 019 6